











LES LEÇONS  
DE  
LA SAGESSE.  
*TOME SECONDE.*



THE RECORDS

OF THE

CHURCH



LES LEÇONS  
DE  
LA SAGESSE.  
SUR  
LES DEFAUTS DES HOMMES.

SECONDE PARTIE;

*Qui traite des fausses ressources de l'impatience, & des vrais moyens de prévenir les peines, ou de les rendre plus supportables.*

Par M. DEBONNAIRE.

NOUVELLE EDITION CORRIGÉE.



*J. Reuss Mi.*

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques,  
à la Science, & à l'Ange Gardien.

---

M. D C C. L.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

THESE

IN

1788

---

# T A B L E

Des sujets qui sont traités dans cette  
seconde Partie.

- I. LEÇON. **E**Xamen des ressources de l'impatience. La première qui s'offre, c'est le changement. Mais on y trouve des oppositions dans ses devoirs, dans ses engagements, dans ses intérêts, dans les amis, dans les ennemis, dans les indifférens, dans soi-même; & les prétextes les plus spécieux en sont trompeurs. page 1
- II. LEÇON. Il n'y a souvent que de la chimère dans les avantages du changement, & beaucoup de réalité dans les pertes. On ne fait que changer de tourment en changeant de situation. La seule incertitude du pis ou du mieux devoit nous dégoûter de toutes les tentations de l'inconstance. Elle trouve des peines inévitables dans la nécessité du retour. 14
- III. LEÇON. Illusions de l'impatience qui se plaint pour se soulager. Les plaintes sont communément inutiles, & presque toujours injustes. Elles sont pleines d'indiscrétions, sujettes à mille inconvéniens, suivies des plus tristes effets. Elles augmentent les peines, au lieu de les diminuer. On se trouve mieux de s'être tu, que de s'être plaint. 30
- IV. LEÇON. On souffre encore moins à se plaindre qu'à ne se plaindre point, quand le silence a iij

n'est que le fruit du chagrin, de la mauvaise-humeur, de l'orgueil, de la vanité, de la mélancolie, de la haine des hommes, des dépit contre Dieu, de la tristesse obstinée qui se nourrit de ses déplaisirs. & qui se tue par ses regrets. On n'est malheureux alors, que parce qu'on se plaît à l'être. 44

V. LEÇON. Peinture abrégée de la vengeance. Premiers traits de son injustice: elle viole l'humanité; elle blesse l'équité. Esprit de la loi du talion. Différence des satisfactions que cette loi permettoit, d'avec celles que la colere se fait. Il est rare qu'on les desire par le seul amour de la justice. 58

VI. LEÇON. Celui qui se venge juge les hommes sans connoissance: il les condamne sans amour de la justice; il les punit sans autorité. La correction n'autorise point la vengeance. Le droit n'en est réservé qu'à Dieu seul. Sa patience est le modele, la regle, & le motif de la nôtre. Notre propre intérêt veut que nous pardonnions, afin qu'il nous pardonne. 69

VII. LEÇON. Le seul desir de la vengeance en consume le crime. On tue les hommes par l'envie de les tuer. Le cœur se dédommage par la langue, de ce que les mains ne peuvent exécuter. Ses vengeances sont injustes dans leurs objets, dans leurs moyens, & dans leurs effets. 83

VIII. LEÇON. La haine réduite au desir de se venger, devient son propre supplice par ses réflexions, par ses inquiétudes, par ses soupçons, par ses défiances, par ses dépit, par ses altérations, par ses souhaits, & par les images même qu'elle se fait de ses vengeances. 101

IX. LEÇON. Le projet de se venger séduit par ses fausses douceurs. & par ses fausses espé-

## DES SOMMAIRES. vij

rances. On y trouve des difficultés dans la nature des vengeances, dans les moyens & dans le choix des personnes dont on veut se servir, dans le caractère & dans la situation de celles qu'on attaque. L'entreprise est quelquefois impossible, souvent inutile. On n'en recueille que beaucoup de crimes, de désagrémens & de ridicule.

114

X. LEÇON. Le plaisir de la vengeance est trompeur dans l'exécution même. On ne fait ni tout le mal qu'on croyoit faire, ni celui qu'on vouloit. On se desespere tour à tour de s'être trop ou trop peu vengé. On se repent des vengeances légitimes & des illégitimes; & on trouve toujours qu'on a moins fait pour sa satisfaction que pour son tourment.

125

XI. LEÇON. Les vengeances sont funestes, soit qu'on s'en repente, ou qu'on ne s'en repente pas. On se fait haïr de ceux qui ne haïssent point. On aliène pour toujours ceux qui pouvoient revenir. On irrite par l'emportement ceux que la modération pouvoit adoucir. On multiplie ses ennemis. On se prépare des frayeurs & des dangers contre lesquels rien ne peut rassurer.

135

XII. LEÇON. Les satisfactions que la vengeance se promet sont des satisfactions chimériques. Les maux qu'on a soufferts ne sont point réparés par ceux qu'on fait. Le plaisir qu'on en ressent est indigne de l'homme. On s'interdit l'espérance des satisfactions réelles. Il ne reste à celui qui s'est vengé, que la lassitude des travaux inutiles.

145

XIII. LEÇON. L'honneur ne se perd point par les injures, & n'est point rétabli par la vengeance. Celui qui fait un outrage se flétrit moins que celui qui le rend. Le monde se dément dans

les idées qu'il s'en forme. Il trouve lui-même de la bassesse à se venger, & de la gloire à pardonner. Quoi qu'il en pense, ses opinions ne sont pas notre règle. 154

XIV. LEÇON. Fureurs aveugles des Duellistes. L'honneur chez eux n'est rien de tout ce que le terme d'honneur exprime. C'est une chimere qui ne peut se définir; un honneur compatible avec le vice; un honneur tiré du vice même; un honneur de pur caprice, & comique dans tous ses caractères. Différences de la vraie & de la fausse valeur. 172

XV. LEÇON. Supposez l'ame mortelle, l'honneur ne sert de rien au bonheur de la vie. Supposez qu'il y serve, il est fou de le sacrifier pour se rendre plus heureux quand on ne le sera plus. Supposez l'ame immortelle, la vertu rentre dans ses droits; ce n'est que par elle qu'on arrive à la gloire. Le Duelliste Chrétien le sent, & ne se bat que quand sa fureur l'emporte sur sa foi. Combien il est honteux aux vrais honnêtes gens de conserver de l'entêtement pour le duel. 198

XVI. LEÇON. On n'a point la paix quand on ne l'aime point. Il n'y a plus de moyens de la conserver, quand il n'y en a plus de justes. Elle ne s'achète point au prix de la vertu. Mais la vertu ne doit être ni trop dédaigneuse pour le vice, ni trop sévère sur les imperfections. Qu'elle ne refuse point de les souffrir, quand elle n'en souffre rien elle-même. 212

XVII. LEÇON. Le repos de la société ne s'entretient que par l'amour de l'utilité commune, ou par cet esprit d'équité qui nous oblige à rendre aux autres, ce que nous ne recevons d'eux qu'à condition de retour. L'intérêt particulier, l'indifférence aux besoins du prochain, les inju-

## DES SOMMAIRES. ix

*stices, les préférences, l'ingratitude pour ceux qui procurent le bien public, ou la paresse à le procurer sont des dispositions ennemies de la paix.* 230

XVIII. LEÇON. Les devoirs de la politesse doivent concourir pour la paix avec ceux de la justice. La dépravation les a réduits à de pures cérémonies. Mais le défaut de sincérité ne dispense pas les honnêtes gens de s'y soumettre. C'est à eux de rendre à la politesse les sentimens d'où elle est née. Les devoirs alors en seront moins de peine à rendre, & plus de plaisir à recevoir. On ne doit en excepter personne. 244

XIX. LEÇON. Les vrais principes des devoirs de la politesse nous inspirent moins de délicatesse à les exiger qu'à les rendre. Nous devons penser avec modestie de nous-mêmes, & des autres avec indulgence. Trop parler de soi, de ses avantages, de ses bienfaits; aimer la louange & flatterie, ce sont autant de sortes d'impolitesses qui les offensent chacunes en leur manière. 259

XX. LEÇON. La sincérité, la droiture, la bonne-foi, l'exactitude à tenir ses promesses, forment un des liens les plus nécessaires au bien de la société. L'intérêt inspire le mensonge; mais le mensonge se tourne contre le menteur. Il nuit à son intérêt même, à sa fortune, à son honneur, à son repos. La paix ne peut s'allier qu'avec la vérité. 274

XXI. LEÇON. S'il nuit de ne pas parler avec sincérité quand la justice l'exige, il ne nuit pas moins d'aimer à beaucoup parler; de parler indécemment, de médire, de critiquer, de railler. On rend le change à tous ces vices qui ne rendent que trop odieux; & souvent ceux qui pèchent par la langue, sont punis par la

- langue même. 288
- XXII. LEÇON. *Travailler à se guérir de ses préjugés, éviter la précipitation de ses propres jugemens, ne point se conduire par impression, ne point agir sur des soupçons & sur des conjectures, se défier de sa crédulité sur les rapports des autres, ne point compter sur les bruits publics & sur les opinions communes; ce sont des précautions pour ne point offenser les hommes, de peur d'en être offensé.* 312
- XXIII. LEÇON. *Si vous avez besoin de conseils, craignez de vous tromper dans le choix. Que ceux que vous consultez soient éclairés & désintéressés pour eux-mêmes. Qu'ils connoissent vos vrais intérêts, & qu'ils les aiment. Soyez désintéressé vous-même, & joignez la réserve à la prudence. Donnez rarement les conseils qu'on ne vous demande pas, & sobrement ceux qu'on vous demande.* 323
- XXIV. LEÇON. *On s'épargne bien des inquiétudes quand on sait éviter celles de sortir de ses propres affaires, de ses devoirs, de ses talens. Les peines les plus justes & les plus certaines, sont celles qui suivent la négligence des bien-séances. Il y en a pour les conditions, pour les âges, pour les professions, pour les sexes. Le repos de la vie veut qu'on les observe toutes.* 337
- XXV. LEÇON. *La correction ne doit se faire que pour l'utilité de ceux qu'on est obligé de corriger. Il faut y renoncer à tout intérêt personnel, d'où peut naître l'emportement. User d'un grand discernement sur le caractère des personnes, sur la nature des fautes, sur la proportion des peines, & sur le moment de les appliquer. Ne point se rebuter, de ce devoir par les inquiétudes qu'il cause, ou par l'inutilité des premiers*

DES SOMMAIRES. xj

soins. Ne jamais desespérer du succès. Il est également dangereux pour le repos de la vie, de ne point corriger, & de corriger mal. 355

XXVI. LEÇON. Les ignorances & les foiblesses de l'homme demandent qu'il soit instruit & corrigé par les autres. Il se nuit, s'il refuse ces secours. S'il s'éleve contre la main qui le frappe, il fait redoubler les coups. La suffisance & l'indocilité le rendent odieux. S'il conserve ses vices, il se rend inutile, incommode, malheureux. Il souffre de n'avoir pas voulu souffrir. 372

XXVII. LEÇON. Le penchant l'emporte toujours chez nous sur le devoir. Nous voulons user du droit de reprendre, quand nous ne l'avons pas; conserver nos défauts, & forcer les autres à se défaire de ceux qui nous incommode. L'entreprise en est aussi nuisible à notre repos, qu'injuste en elle-même. Il est toujours plus sage & plus facile de s'accommoder aux hommes, que de les réduire. 386

XXVIII. LEÇON. L'intérêt se joint à la justice pour nous obliger à réparer les offenses réelles. La prudence & la charité veulent que nous allions quelquefois au-devant des mécontentemens déraisonnables. Craindre de scandaliser les foibles. Mépriser le scandale des méchans; mais le lever, quand on le peut. Ne point exiger de réparations; les recevoir avec bonté. Sentimens & regles de conduite à l'égard de ceux qui nous offensent. 399

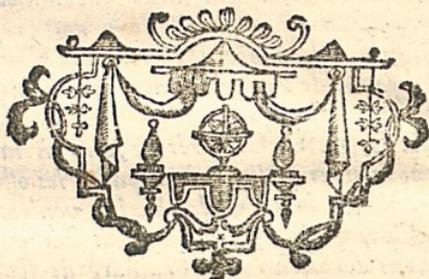
XXIX. LEÇON. L'esprit qui s'applique trop à ses peines en augmente le poids. Qu'on se fasse une raison de les souffrir; l'habitude se forme, & les rend plus légères. Il y a des défauts qui ne valent pas que la patience se fasse un effort pour les supporter. Il y a des caractères qui nous apprennent d'eux-mêmes à les laisser pour ce qu'ils sont. 415

xij TABLE DES SOMMAIRES.

XX X. LEÇON. Le grand & le dernier secret de la patience, est de n'avoir rien à se reprocher. L'innocence fait sa propre consolation. Ne succombons point à la tentation d'abandonner le bien pour en éviter la persécution. Ne cherchons à vaincre le mal, que par le bien même. Instruisons les méchants du moins par notre exemple. Desirons leur changement; & supportons-les, quoiqu'ils ne changent point.

427

Fin de la Table de la seconde Partie.



LES LEÇONS



LES LEÇONS  
DE LA SAGESSE  
SUR LES  
DEFAUTS DES HOMMES.  
SECONDE PARTIE.

---

I. LEÇON.

*Examen des ressources de l'impatience. La première qui s'offre, c'est le changement. Mais on y trouve des oppositions dans ses devoirs, dans ses engagements, dans ses intérêts, dans les amis, dans les ennemis, dans les indifférens, dans soi-même, & les prétextes les plus spécieux en sont trompeurs.*



Eux qui souffrent impatiemment, ne consentent point à souffrir toujours. Mais s'ils ne travaillent pas à se guérir des préjugés qui redoublent leurs maux, s'ils ne sont pas touchés des motifs qui

Tome II.

A

devroient les leur faire supporter, quelles seront leurs ressources? Il faudra qu'ils cherchent des moyens de se délivrer de leurs peines, ou de s'en dédommager, & que feront-ils: Leur première ressource est celle de l'inconstance & du changement. Ils prendront la résolution de se séparer de ceux qui leur sont à charge. Ressource extrême, que la raison désapprouve, que l'équité condamne, que l'impuissance arrête, que l'inclination désavoue, que l'intérêt ne permet pas, que la piété doit craindre.

Il semble donc d'abord, que pour se délivrer des incommodes, il ne faudroit que s'éloigner d'eux, ou les éloigner de soi. Mais, quand on vient à réfléchir sur ce projet, on trouve presque toujours qu'on ne doit pas l'exécuter, qu'on ne le peut, qu'on ne le voudroit même pas sérieusement, que les prétextes en sont pleins d'illusions & peut-être des plus grandes injustices. Que de devoirs on auroit quelquefois à violer pour se défaire d'un seul fâcheux! C'est un pere, une mere d'une humeur chagrine, qui trouvent à redire à tout ce que vous faites, qui voudroient encore dominer chez vous, qui gâtent vos enfans, & qui sont à charge à votre domestique.

Mais ils sont accablés de vieillesse & d'infirmités, réduits peut-être à la dernière indigence, incapables de se soulager eux-mêmes: eh bien! les quitterez-vous? Les renverrez-vous? Les abandonnez-vous à leur misère? Les forcerez-vous à chercher ailleurs des secours que vous leur devez? Les livrez-vous à des étrangers, qui seront sans affection pour eux, qui n'auront pas les mêmes raisons de les supporter que vous, qui les feront souffrir, qui profiteront de ce que vous leur donnerez pour les laisser manquer du nécessaire? Conduirez-vous enfin leurs cheveux blancs au tombeau, dans la douleur? L'humanité, la reconnoissance, la justice, vous le permettront-elles? En voudriez-vous même appeller aux jugemens du monde, en soutenir les reproches, vous y voir regarder comme des enfans dénaturés? Ce sort est inévitable pour vous, dit le Sage: celui qui contriste son pere, & qui chasse sa mere, se couvre lui-même d'infamie.

Si ce sont vos enfans, dont vous méditez de vous délivrer, qu'en ferez-vous? Où les mettrez-vous? La nature & le devoir y consentiront-ils? Les laisserez-vous sans ressources? Les aban-

donnerez-vous à leurs caprices? En quelles mains les remettrez-vous peut-être? Ils seront sans instructions, sans éducation, sans établissement. Si vous les forcez à s'éloigner eux-mêmes par vos mauvais traitemens, que deviendront-ils? Vous répondrez de leurs defordres & de leur perte. Vous voudrez vous affranchir de petits maux, & ce ne fera qu'au prix des plus grandes fautes. Il faut se résoudre à tout souffrir, plutôt que de manquer à ses devoirs. Il n'est plus de moyens pour nous quand il n'en est point de justes.

Mais l'inquiétude ne raisonne point: il n'est point de nœuds qu'on ne soit prêt de couper pour se procurer du repos. Les plus anciennes liaisons se rompent, les amitiés se refroidissent; on manque à la justice, à la reconnoissance; on quitte ce qu'on avoit promis de ne quitter jamais. On va jusqu'à séparer ce que Dieu même avoit uni, jusqu'à manquer à la foi qu'on avoit jurée. Quel projet pour des époux, que celui du divorce! A quoi ne doit-on pas se résoudre plutôt qu'à rompre des liens si sacrés, si naturellement indissolubles? Plus le devoir est étroit, plus l'impatience est injuste & honteuse.

On a pris le parti de renoncer au monde, & de se consacrer à la solitude. Vous avez promis à Dieu de passer vos jours avec ceux, dont les défauts vous paroissent insupportables; quitterez-vous cette solitude à laquelle un vœu sacré vous lie? Renoncerez-vous à votre profession? Deviendrez-vous apostat? Quel changement méditez-vous encore? Il vous faudra passer de monastere en monastere; mener une vie vagabonde, au lieu de la vie stable où vous vous étiez condamné. Qu'étiez-vous allé chercher dans ce cloître? Aviez-vous fait choix de la pénitence pour ne rien souffrir? Est-ce à l'amour-propre de décider de votre destinée? Ne Rougissez-vous point de trouver la vie trop dure, vous à qui, plus qu'au commun des fidèles, il devroit être indifférent de vivre ou de mourir? Est-il rien de plus injurieux à Dieu, de plus deshonorant pour un habit saint, de plus scandaleux pour le monde, qu'un Religieux inquiet dans son état, qu'une Religieuse errante?

Vous êtes dans un état plus libre. Mais, cet état, vous avez dû le choisir avec maturité. Vous en avez considéré les avantages, & vous en jouissez. Vous avez crû que c'étoit-là que Dieu vous

vouloit, que les exercices où vous seriez employé conviendroient à vos talens. Votre santé ne s'altère point du travail que vous y soutenez; & parce que vous y rencontrez quelques esprits qui ne vous conviennent pas, parce qu'on vous y fait essuyer quelques petites mortifications, parce que vous y voyez regner l'envie & les jalousies, vous userez de la liberté que vous avez de changer! Est-ce là le dessein de Dieu sur vous? Faut-il qu'il soit attentif à toute votre sensibilité; qu'il soit toujours prêt à vous ouvrir une porte pour fuir de petites peines, que son ordre avoit fait entrer dans l'ouvrage de votre sanctification?

Quand l'inconstance ne vous laisseroit point d'autre reproche à vous faire, que celui de l'inconstance même, est-ce une envie bien digne d'un homme raisonnable, que de changer éternellement de lieux, de situations, de sociétés, au premier désagrément qu'il y trouve? A quoi ne devoit-on pas s'attendre, à quelles tentations ne s'exposeroit-on pas, en suivant ainsi tous ses caprices? Et quelle sera la fin de tous ces changemens? Trouve-t-on le salut, quand ce n'est pas le salut qu'on cherche?

Il y a quelquefois des raisons légitimes de changer; il est des sociétés funestes à l'innocence, des péchés contagieux dont il faut éviter le commerce, des engagements imprudens qu'on doit rompre quand on le peut. Mais il faut toujours se défier beaucoup d'un changement inspiré par l'impatience. Il est facile de s'en imposer sur des vûes qu'on croit pures; & on n'est jamais moins en état de juger sainement, que quand on est capable de sensibilités trop vives.

D'ailleurs, on ne réussit pas toujours à se délivrer de ses peines par les séparations & par les divorces. Une femme se trouve dans les circonstances, où les loix humaines le lui permettent; mais combien de fois arrive-t'il qu'on a pour soi les loix, & les Juges contre soi? Leurs lumieres sont incertaines, leurs jugemens sont journaliers, l'équité chez eux n'est point à l'épreuve de la faveur & des sollicitations qui plaisent; ils se laissent aveugler par les présens, éblouir par des raisons spécieuses, entraîner par des avis formés avec art & débités avec confiance. Malheur à qui fait dépendre son repos de ces incertitudes! On éclate, on intente un procès;

le bon droit échoue contre les formalités, on se voit obligé de céder aux injustices.

Il en est à peu près de même de toutes les idées qu'on se fait de rendre sa condition plus tranquille. Les projets en sont flatteurs, les mesures bien prises, l'exécution facile. Tout va bien jusqu'au dernier moment; & c'est le moyen qu'on croyoit le plus infailible, qui vient à manquer. Nous comptions sur un ami, sur un protecteur; & c'est précisément celui qui ne veut point se mêler de nos affaires, & qui se fait un scrupule de nous servir dans une entreprise qu'il condamne. C'étoit chez un parent que vous deviez vous réfugier; & ce parent qui connoît votre humeur impatiente, ne veut point s'embarrasser de vous. Une personne que vous aviez fait votre confidente, ne veut, ou n'ose pas s'opposer ouvertement à ce qui vous roule dans la tête; mais elle avertit en secret ceux de qui vous dépendez. Elle détruit d'un côté, ce que vous croyez avancer de l'autre; & tout ce que vous retirez de vos longues négociations, c'est qu'on fait vos mécontentemens, & les pensées qu'ils vous avoient inspirées. Mille gens vous promettent & vous

amusement ; ceux qui savent que vous ne les aimez pas, ou dont vous n'êtes pas aimé, se font un plaisir de traverser vos desseins, de vous donner de fausses espérances, de vous mortifier par un mauvais succès ; ils vous laissent faire des avances, & sont résolus de vous arrêter au moment qu'il ne dépendra plus de leur part, que d'une parole ou d'un consentement ; d'autres vous desservent ou refusent de vous servir, parce qu'ils vous aiment ; ils seroient fâchés de vous engager dans un mauvais pas, de vous laisser quitter une place où vous êtes mieux que par-tout ailleurs ; manquer un établissement qui vous est assuré ; vous retirer d'une maison, où vous êtes aimé. Ils connoissent votre imprudence ; ils prévoient que le changement vous déplaira dès que le motif ne subsistera plus, que vos mécontentemens se dissiperont ; ils veulent enfin vous épargner des repentirs, & vous empêcher de suivre un caprice que vous vous reprocheriez tôt ou tard d'avoir trop écouté.

Ce qu'il y a de certain, c'est que très-souvent on ne veut pas soi-même, ce qu'on paroît solliciter avec les plus vives instances. C'est le dépit qui s'en impose à lui-même pour se satisfaire.

On veut chagriner dans son impatience, ceux qu'on affecte de vouloir quitter. On veut les éprouver peut-être & voir comment ils prendront cette séparation, se faire regretter, se faire prier, se ménager de nouveaux avantages & de nouvelles libertés, tyranniser ceux dont on fait qu'on est aimé, à qui peut-être on se croit nécessaire; leur vendre cher ses services, ou les plaisirs qu'on leur fait; les punir enfin des fautes que souvent ils n'ont pas faites, & dont ils ne sont coupables que dans nos préjugés. Mais qu'on seroit puni soi-même, s'ils prenoient le parti de laisser faire, ou de prévenir les séparations dont on les menace!

Qui est-ce qui souffriroit dans un moment de sang froid, qu'on vînt lui donner les conseils qu'il prend de son impatience? Qui est-ce qui s'accommoderoit de passer de sociétés en sociétés, de maisons en maisons, de quartiers en quartiers; de perdre incessamment ses connoissances pour se faire à des visages nouveaux, pour aller vivre avec des étrangers, avec des inconnus? Quels cris & quelle violence, si la force ou des ordres absolus nous obligeoient à quitter pere, mere, freres, sœurs, enfans,

époux, maîtres, amis, voisins; s'il falloit se priver des avantages d'une situation qui n'est pas sans peine; renoncer aux ressources qu'on trouve dans la famille, dans la compagnie, dans un emploi légitime, dans un asyle où les utilités du présent & celles de l'avenir se réunissent?

La piété même la mieux affermie seroit ébranlée par la pensée de ces sacrifices, & de mille autres moindres peut-être aux yeux du monde, mais plus sensibles au cœur de ceux dont on les exigeroit. On tient à ceux même dont on hait les vices, par des nœuds quelquefois aussi chers qu'ils sont innocens. Une femme jette de grands cris, elle met l'allarme dans tout le voisinage, elle appelle à son secours, & trouve mauvais qu'on l'arrache des mains d'un mari qui la maltraite. Quelle amertume & quelle source de tentations, si la mort ou d'autres accidens venoient enlever ce qu'on aime, toutes les fois qu'on le souhaite ou qu'on croit le souhaiter? Pourquoi l'impatience médite-t-elle des privations que la vertu même ne pourroit soutenir?

Aujourd'hui on se brouille & demain on se raccommode; le dépit passe,

le calme revient, & on rougit des pensées qu'on avoit eues dans son emportement. Il y avoit donc beaucoup à gagner à ne point s'emporter, à se modérer, à souffrir dans le silence, à étouffer des mécontentemens & des menaces qu'on fera. fâché d'avoir fait éclater. On s'épargneroit la peine d'un retour, les embarras d'un raccommodement, la confusion d'une excuse, & le regret d'avoir causé des déplaisirs plus grands que ceux qu'on avoit reçus. Le seul souvenir de ces promptitudes, & la vûe des délagrémens qui les suivent, devroit en guérir pour toujours, & faire rejeter des pensées que le sang, que l'amitié, & que le devoir délavoue, tandis que la colere les forme.

Quoi qu'il en soit, on doit toujours craindre une précipitation, dont il peut arriver qu'on se repente trop tard. Le prétexte le plus spécieux de se séparer de ceux dont les défauts incommodent, c'est de les regarder comme des pécheurs qu'on doit fuir. Mais ce prétexte est une illusion, quand on souffre de leurs péchés, sans danger de les commettre. Il y a des vices qu'on est bien assuré de ne jamais contracter; ce sont ceux-là qu'il faut tolérer dans ceux à qui la Provi-

dence nous unit. Ce n'est pas à nous à prévenir les jugemens du Seigneur ; ce n'est pas à nous de pénétrer ce qu'il veut faire des méchans & par les méchans. Il n'est point en cette vie d'état invariable de péché ni de justice. Les plus grands saints peuvent se corrompre, & les plus scélérats se convertir. Ne les regardons point comme des incorrigibles & des réprouvés. N'arrachons point cette yvraie, qui peut se changer en froment jusqu'au tems de la maturité. C'est peut-être pour contribuer à ce changement, que Dieu nous lie avec ces méchans, ou qu'il nous charge de leur conduite.

*Que savez-vous, femme, si vous ne sauverez point votre mari? & que savez-vous, mari, si vous ne sauverez point votre femme?*

Le vrai moyen d'y réussir, c'est la patience & la douceur dans les mauvais traitemens ; & rien au contraire n'irrite plus les méchans, que de voir que ceux qui sont toujours si prêts à les condamner, paroissent si peu capables de les souffrir, si prompts à vouloir se délivrer d'eux. Ils ne feront pas toujours ce qu'ils sont. Attendons-les à la pénitence, comme la patience de Dieu les y attend ; supportons enfin les méchans

dans l'espérance de les voir devenir bons, & dans la vûe d'y contribuer. Ne cherchons point à nous éloigner pour quelques chagrins passagers, de ceux qui nous seront peut-être les plus étroitement unis dans la société des saints. Vivons avec nos ennemis, comme s'ils devoient devenir nos amis. En ce point l'Evangile adopte la maxime des Païens.

---

## I I. L E Ç O N.

*Il n'y a souvent que de la chimere dans les avantages du changement, & beaucoup de réalité dans les pertes. On ne fait que changer de tourment en changeant de situation. La seule incertitude du pis ou du mieux, devoit nous dégoûter de toutes les tentations de l'inconstance. Elle trouve des peines inévitables dans la nécessité du retour.*

**O**N ne se propose de quitter les personnes, qu'on a peine à supporter, que dans l'espérance d'en trouver de plus commodes. On ne désire de changer de situation, que par l'idée qu'on se fait d'être mieux ailleurs. C'est la grande illusion de l'inconstance. On se figure

un état sans peines, & des hommes sans défauts. On croit du moins qu'il y a plus de paix où il y a moins d'antipatie dans les humeurs, & moins de contradiction dans les sentimens & dans les manieres de penser. Une piété foible s'imaginer qu'elle fera plus de progrès, quand elle aura moins d'oppositions à vaincre. On oublie que la vertu ne consiste pas à fuir les obstacles, mais à les surmonter; que c'est un mauvais présage, quand on aspire à la paix, de ne pouvoir supporter personne, & de ne savoir pas la conserver avec ceux même qui ne l'aiment pas.

On fuit donc avec toutes les foibleses, & on se flate en vain de se dérober aux passions des hommes. Où ne les retrouve-t-on pas? Une personne s'étoit dégoûtée du monde, parce qu'elle s'y voyoit tour à tour la victime de l'envie, de la jalousie, de l'intérêt, de l'ambition. Elle avoit eu le malheur d'éprouver plus d'une fois, qu'un grand mérite est souvent un grand crime. Elle se promettoit de trouver plus de tranquillité dans la retraite. Mais comme on s'y porte soi-même avec toutes ses sensibilités, on y retrouve des hommes capables de les réveiller. Le sujet des contradictions

change, & les contradictions ne cessent point.

On juge mal des passions, quand on en juge par les objets. Au défaut des grands, elles s'attachent aux petits, & s'exercent toutes entieres dans le cercle qu'on leur laisse, quelque étroit qu'il soit. Ce seroit un faux préjugé de supposer qu'il n'y ait que les empires, que les royaumes, que le ministere, que les emplois & les charges publiques; qu'il n'y ait que la faveur des Princes, que les distinctions de la noblesse & de la fortune, qui puissent inspirer des desirs aux ambitieux, attirer des envieux & des jaloux à ceux qui possèdent ces avantages; causer des mouvemens, des troubles, des révoltes, des révolutions. Les distinctions les plus imaginaires, les honneurs les plus frivoles, les intérêts les moins dignes de ce nom, font sur les sens & sur les cœurs toutes les impressions que la possession du monde entier y feroit. Le tentateur, en montrant tous les royaumes de la terre avec toute la gloire qui les accompagne, ne réussiroit pas mieux, qu'en montrant la supériorité d'une solitude, où tout fait profession d'être mort pour le siècle présent. Les brigues ne sont pas plus échauffées

féés dans les Cours des Rois & dans les grandes Républiques, pour parvenir aux premières places, ou pour s'y maintenir, que dans les déserts, où l'ambition devoit mourir faute d'alimens. On y dispute de petites choses; mais on y dispute avec de grandes passions.

Vous vivez avec des esprits dont les opinions ne s'accordent pas avec les vôtres. C'est une source perpétuelle de contestations entre vous. Les contestations dégènerent en querelles personnelles, en injures, en oppositions formées. Vous ne pouvez plus vous souffrir où vous êtes. Vous vous aimeriez mieux avec certaines personnes, que vous savez être dans les mêmes sentimens que vous, & c'est-là que votre penchant vous porte. Mais si Dieu est avec nous, dit un pieux Auteur, il faut souvent que nous renoncions à nos propres lumières pour le bien de la paix. On se flate en vain de trouver quelque part une unanimité parfaite. Il s'élève des sujets de discorde entre les meilleurs amis. On doit s'attendre à souffrir par-tout, quand on ne veut céder à personne. Le conseil le plus sage qu'on puisse prendre, c'est de se détacher de ses propres pensées, ou de n'y point prendre d'au-

tre intérêt, que celui de la vérité, qu'on croit avoir pour soi; de ne point s'imaginer pourtant, qu'on a seul tout le bon sens du monde; que la sagesse mourra, quand on cessera de vivre; de ne point se faire de grands intérêts des petites choses; de ne point se passionner pour les indifférentes; de ne point mettre sa gloire à triompher des foiblesses humaines; de laisser les autres dans leurs imaginations, quand il y auroit plus de danger à s'obstiner à les contredire, qu'à dissimuler leurs travers. Avec ces précautions, on peut se promettre de vivre par tout en paix. Il n'est pas nécessaire de monter au Ciel, ni de traverser les mers pour la poursuivre. Ne cédez point aux envies du changement, pour n'en point retirer d'autre avantage, que de vous être convaincu de son inutilité.

Je vous vois comme en sentinelle pour épier un moment de faveur. Vous attendez avec impatience la mort d'un pere, d'une mere, d'un époux, qui fait le tourment de votre vie. Vous soupirez pour le tems, où vous changerez de Supérieur, de Commandant, de Seigneur; où vous travaillerez sous d'autres maîtres, où vous aurez un autre

Collegue & d'autres associés ; où le cours de votre service , de vos études , de votre apprentissage , de votre noviciat , finira. Vous êtes sans cesse dans l'avenir pour y chercher le soulagement des maux présens ; mais les événemens que vous souhaitez , ne vous apprendront rien avec plus de sûreté , que l'incertitude des prévoyances humaines , & la tromperie de nos espérances.

Le changement que vous attendez vous mettra dans une situation que vous ignorez : & qui vous a répondu qu'elle ne sera pas cent fois pire que celle dont vous vous désespérez ? Vous pensez qu'il ne manque à votre bonheur , que d'être délivré d'un seul incommode. Mais cet incommode est le chef de votre famille , qui se dispersera quand la mort viendra le fraper. Vous serez obligé de prendre d'autres arrangemens , de vous lier avec d'autres personnes ; & savez-vous si vous vous accommoderez de leurs caracteres ? D'autres intérêts vous donneront d'autres vûes. Ce qui vous auroit contenté quand vous étiez sous la puissance d'un pere & d'une mere , ne vous contentera plus quand vous disposerez de vous même. Ceux qui vous plaisoient alors ; ceux qui vous

étoient nécessaires, vous seront à charge. Il vous restera des amis & des confidens inutiles, que vous ne verrez plus qu'avec peine, & dont vous ne pourrez plus vous défaire avec bienfiance, & peut être avec sûreté. Vous serez obligé de prendre soin de vos affaires, & d'avoir des relations avec une infinité d'esprits de tous les caractères.

Vous songez à faire un établissement pour vous affranchir d'une dépendance que vous regardez comme une servitude. Vous avez des parens durs & fâcheux; mais quelle femme, quel mari, quel beau-pere, & quelle belle-mere aurez-vous? Jacob, qui fuit un frere violent & dangereux, rencontre un oncle injuste & difficile. Vous renvoyez un serviteur paresseux, vous en prenez un infidèle. Vous quittez un maître emporté, vous vous engagerez avec un autre qui sera mélancolique & capricieux.

Un Religieux souhaite d'en avoir un autre pour Supérieur, & contribue lui-même à le porter à cette place. Mais ce Religieux cessera d'être son ami, dès qu'il cessera d'être son égal. Il craindra qu'on ne l'accuse de se laisser gouverner, ou d'accorder à l'amitié trop de préférences.

Il y a long-tems qu'on l'a dit. Dans

les changemens de gouvernement, de supériorités, d'administrations, les inférieurs & les sujets ne trouvent presque toujours de différence que le nom du maître auquel ils doivent obéir. C'est souvent la fable des grenouilles, qui demanderent un Roi. Le premier leur déplut, parce qu'il leur étoit inutile, & le second, parce qu'il les dévorait. C'est le regne de Roboam, qui succede à celui de Salomon. Le fils ajoûte au joug que le pere avoit fait porter à son peuple.

Ce seroit un souhait raisonnable de désirer d'être affranchi des passions des hommes, avec l'assurance de ne plus retomber entre leurs mains. C'est une des vûes, qui rendent les desirs de la mort légitimes dans les saints. Mais s'empresfer, s'inquiéter, se tourmenter pour sortir de la situation, sans être assuré d'une meilleure, faire tous les frais du changement au risque de trouver pis; c'est une indiscretion de l'impatience, qu'il est toujours sage de réprimer.

Vous êtes libre; aucun engagement ne vous retient avec les personnes qui vous font souffrir. Ce n'est qu'une suite de liaisons volontaires, que les arrangemens de la société font former, & qu'aucun devoir n'empêche de rompre. Mais

vous choisirez un parti qui vous conviendra moins que celui qu'un petit dépit vous aura fait quitter. Vous craignez l'embaras, & la tranquillité vous fera languir. Ici, vous êtes obligé de répondre à trop de monde; & là, vous vous plaindrez d'en voir trop peu. Une ame qui donne trop à l'humeur, se dégoûte du siècle par ennui; mais l'objet disparoît, & le mal demeure. Elle souffre aussi peu la solitude, que le monde. Elle s'ennuie alors d'elle-même, & s'ennuie d'autant plus, qu'elle n'a plus que soi dont elle puisse s'ennuyer. Votre peine sera d'avoir toujours les mêmes visages devant les yeux; la seule assiduité de leur commerce vous dégoûtera.

Que sera-ce si leurs caracteres vous conviennent encore moins que ceux dont vous aurez voulu vous délivrer? Vous ne pouviez supporter les premiers, & les seconds ne pourront vous supporter vous-même. Vous trouverez avec eux peut-être plus de douceur, mais moins de services; plus d'empressement à vous faire plaisir, mais moins de force ou d'adresse; plus de bon cœur, mais moins de crédit & de pouvoir. Pesez tout, comparez tout; & vous en reviendrez toujours à penser, que pour ne rien

risquer en se séparant des hommes, il faudroit n'avoir besoin d'aucun. Vivez seul, vous n'aurez certainement rien à craindre des envieux & des jaloux. Vous n'aurez ni dispute pour le pas, ni contestation pour l'intérêt; vous ne serez incommodé ni contredit de personne; mais de combien d'avantages ne vous priveriez-vous pas? Où trouverez-vous du secours & du conseil? Ce moyen n'est donc pas praticable, & c'est le désespoir de l'impatience. Il vaut mieux souffrir dans son état présent, que de s'exposer à souffrir encore plus dans un autre. Il vaut mieux un démon que sept.

Que s'il y a quelquefois beaucoup à perdre par le changement, on perd souvent encore plus à cause du changement même. Une femme s'enfuit de la maison de son mari; un fils, de la maison de son pere; un domestique, de celle de son maître; une religieuse, de celle de sa profession. On quitte son emploi, son poste, ses protecteurs, pour un petit mécontentement. Mais il faut enfin que la brebis revienne à la bergerie. On sent la folie d'une résolution qu'on avoit trop légèrement formée; des mesures prises avec précipitation se trouvent mal prises de mauvais conseils ont de plus mauvaises

suites; les espérances sur lesquelles on avoit compté s'évanouissent; la nécessité ramène où le devoir auroit dû retenir. Il faut revenir vivre où l'on trouve de quoi manger.

Mais à quel prix? Que n'en coûte-t-il pas d'abord à l'amour-propre? Il faut avouer sa faute, s'humilier, supplier, se soumettre à des conditions dures. C'est une ville révoltée, qui capitule, & qui se trouve trop heureuse de n'avoir perdu que ses privilèges. Une femme obligée de rentrer dans son devoir, de faire le personnage de suppliante auprès d'un mari qu'elle avoit abandonné, perd une partie des droits qu'elle avoit à ses égards, à ses ménagemens, à sa confiance. Elle lui donne sur elle un nouvel empire, & rend sa domination plus dure. Elle se met à l'étroit, & n'ose plus se permettre ce qu'elle faisoit auparavant, sans en craindre de reproches. Les démarches les plus innocentes deviennent suspectes, & lui sont interdites. Ose-t-elle ouvrir la bouche pour se plaindre d'un mauvais traitement ou d'un refus? On la rappelle à ses promesses; on la menace de la renvoyer d'où elle est venue. Les fautes qu'elle fait sont aggravées par le sou-

venir

venir de celles qu'elle a faites. Quel supplice, après un éclat & des procédures scandaleuses, d'être obligé de vivre avec ce mari qu'on a voulu deshonorer, qu'on a convaincu de n'être point aimé, qui sait qu'on ne vit désormais avec lui que contre son cœur, & qu'on ne cesse peut-être de soupirer en secret pour cette séparation qu'on a vainement tentée?

Le prodigue borne ses souhaits à se voir réduit au rang de ceux qui sont aux gages de son pere. Il est forcé d'avouer qu'il ne mérite plus d'être appelé son fils, & traité selon les droits de sa naissance. Qu'arrive-t'il à ceux qui ont voulu comme lui secouer le joug de l'autorité, qui les assujettissoit à des parens incommodes, ou trop peu favorables à leur libertinage? Trouvent-ils tous des peres indulgens, qui courent au-devant d'eux pour leur rendre toute leur tendresse? Combien y en a-t-il qu'on fait repentir à loisir des dissipations qu'ils ont faites; qui voient avancer leurs freres, & souvent leurs cadets, tandis qu'on ne fait rien pour eux; qu'on traite comme ils le méritent en effet, & comme ils l'ont souhaité dans leur disgrâce? Gens inutiles, & qui se sont mis dans la nécessité de l'être le reste de leurs

jours, par l'indocilité qui leur a fait abandonner leurs études ou leur profession; qui sont la honte & le rebut de leurs familles, & qui ne trouvent d'espérance que dans le désespoir qui les jette dans le cloître ou dans les armées, pour y vivre en malheureux, & pour y mourir peut-être en réprouvés.

Le sort de ceux qui sont inconstans dans des résolutions plus saintes, n'est ni moins triste, ni moins sujet aux tentations du désespoir, & aux dangers de la réprobation. Comment traite-t-on dans les Monasteres & dans les Communautés, ces esprits inquiets, que le dégoût de l'assujettissement de leur état, que les plus légères humiliations, que la société de quelque fâcheux a fait revenir contre des engagements qui devoient être à l'épreuve de la mort même? On les regarde comme les fléaux des maisons, qui sont obligées de les recevoir, quand le repentir ou l'autorité les y ramene. Ils payent cher la liberté qu'ils ont obtenue de sortir, ou de passer de Couvens en Couvens, pour se trouver par-tout également mal. On vit avec eux dans des défiances continuelles. On les craint. On les fuit comme des esprits d'un commerce dange-

reux. On se souvient de ce qu'ils ont été lors même qu'ils paroissent tout autres. La conversion la plus sincere en eux , est toujours soupçonnée d'intérêt & d'hypocrisie. Tous les désagrémens de l'état sont pour eux ; on les soumet à des pénitences plus fréquentes & plus séveres. On les retient sous une discipline plus étroite. On les applique aux offices les plus bas. Ils voyent occuper à d'autres , les places qui leur étoient destinées. Ils ont perdu jusqu'au rang qui ne s'accorde point au mérite , & que la seule ancienneté donne. Ils sont privés de leurs voix dans les chapitres , exclus des charges de l'Ordre , & des emplois de confiance. En eux-mêmes ils sont tourmentés par des regrets inutiles , par des retours affligeans sur un passé qui pouvoit être , & qui ne sera plus autrement ; par des repentirs peut-être de leur repentir même ; par des tentations d'une nouvelle inconstance , & par la honte de n'oser les suivre. Ils ont perdu le fruit de l'habitude , & le joug leur pese doublement , pour avoir cessé de le porter. Tel est souvent le prix d'une petite impatience , d'un déplaisir d'un moment , d'une sensibilité trop écoutée.

En quelque situation que ce soit , que

ces mouvemens inquiets aient fait faire des démarches d'inconstance, on ne manque gueres d'avoir de quoi s'en repentir après le retour. On n'est pas toujours à portée de recouvrer ce qu'on a perdu par une promptitude. Une place qu'on a quitté, se remplit par un autre. Il faut se réduire à prendre une occupation moins gracieuse que celle dont on auroit pû se rendre capable. Les hommes ne veulent pas qu'on abuse de leurs bontés. Ils pardonnent rarement sans réserve; ils servent avec moins d'affection, quand on n'a pas assez estimé leurs premiers services. On les met en droit de traiter avec plus de hauteur, quand on s'est mis dans la nécessité de s'humilier devant eux. La crainte de perdre une seconde fois leurs bonnes graces, empoisonne le plaisir de les avoir recouvrées. Il en coûte plus pour leur plaire, après le malheur de leur avoir déplu. Toutes leurs passions savent se prévaloir des avantages qu'on leur donne; & quand la charité leur feroit tout oublier, la prudence veut qu'ils se souviennent de ne pas trop compter sur des cœurs qui leur ont manqué.

Toutes ces considérations concourent donc à rendre le dernier état des incon-

stans, pire que le premier. Leur imprudence retombe sur leur tête. Ils souffrent pour n'avoir pas voulu souffrir ; ils changent de petits maux en de plus grands. Ils multiplient leurs tentations en multipliant leurs disgraces. Ils se rendent le salut plus difficile , en se rendant la vie plus amere. Rien n'est donc plus sage ici que de suivre le conseil de l'Apôtre, de demeurer chacun dans l'état où sa vocation l'a mis ; de ne point se figurer dans le monde une situation sans peines ; de supporter patiemment les desagrémens de la sienne, par la crainte de les augmenter , & d'attribuer toujours son malheur à sa propre inquiétude , plus qu'au caractère des personnes dont on se plaint.



## III. LEÇON.

*Illusion de l'impatience, qui se plaint pour se soulager. Les plaintes sont communément inutiles, & presque toujours injustes. Elles sont pleines d'indiscretions, sujettes à mille inconvéniens, suivies des plus tristes effets. Elles augmentent les peines au lieu de les diminuer. On se trouve mieux de s'être tû, que de s'être plaint.*

UN des premiers mouvemens de l'impatience la plus modérée, c'est de se répandre par les plaintes: le cœur croit se soulager en se déchargeant. On va verser ses inquiétudes dans le sein de ses amis & de ses confidens; & pour les impatiens, les confidens & les amis sont les premiers qui veulent écouter les récits ennuyeux qu'on leur fait. On conte ses peines à des indifférens, qui ne les sentent point; à des railleurs, qui s'en moquent; à des indiscrets, qui vont par tout les redire; à des infidèles, qui les rapportent à ceux dont on se plaint; à des mal-intentionnés, dont l'intérêt particulier est de les entretenir; à des

ennemis secrets, qui savent en profiter pour nuire ; à des imprudens, qui ne font qu'aigrir le mal par leurs applaudissemens ou par leurs mauvais conseils.

N'importe, on ne peut rien souffrir seul, il faut chercher à qui le dire. On croit souffrir moins, quand d'autres savent ce qu'on souffre. On n'est point retenu par mille attentions qui devroient s'offrir en foule. En déchargeant son cœur, on charge sa conscience ; on publie ce que la charité devoit ensevelir dans un profond silence ; il échape bien des traits qu'on voudroit retenir dans la suite ; on décrie ce qu'on aime, & ce qu'on a toutes sortes de raisons de ménager ; on s'expose à souffrir encore plus par ses plaintes même ; on se confirme dans ses préjugés ; on grossit ses peines ; on réveille inutilement des douleurs assoupies. Un mécontentement étouffé dure moins, que quand on le laisse éclater ; il est sujet à moins de retours. On ne craint point l'abus d'une confiance, ni les effets d'un ressentiment. Il y a certains déplaisirs dont il est toujours honteux de se plaindre, & dont la tache ne s'efface point dans les idées du monde. Découvrir certains mauvais traitemens, c'est avouer les sujets qui les ont attri-

rés, & faire connoître la faute par le châ-  
timent; on dit de ceux dont on se plaint,  
souvent plus qu'on ne croit en dire. Il  
y a des conduites dont les motifs ne  
peuvent se dissimuler, des maux dont on  
ne peut ignorer les causes. Mais une sen-  
sibilité qui ne raisonne point, fait négliger  
toutes ces considérations.

Est-ce donc là ce qu'on peut com-  
pter parmi les ressources de l'impatien-  
ce? Le remede n'est-il pas cent fois  
pire que le mal? Il y a peut-être quel-  
que douceur à se plaindre dans le mo-  
ment même qu'on se plaint. L'amour-  
propre offensé se satisfait. On cesse pour  
un moment de sentir sa peine. On est  
moins plein de l'idée qui chagrine; &  
l'esprit détourné de son objet par d'au-  
tres pensées, se trouve plus en liberté;  
on se fait de ses maux de moins tristes  
images, parce qu'on les regarde sous  
d'autres faces. Mais combien ce calme  
faux durera-t-il? Le temps ou la réflexion  
va bien-tôt renouveler le trouble  
& l'augmenter.

Il est des peines d'état, qui sont de  
tous les momens, dont on peut bien se  
distraire, mais dont on ne se délivre  
point; des peines causées par des sujets  
irremédiables, par des défauts de la na-

ture & de l'âge. Que gagnerez-vous à dire que vous êtes obligé de vivre avec un esprit imbécille , ou plein de travers ; avec une femme toujours infirme, & sujette à des vapeurs ; avec un vieillard avare ou chagrin ? C'est se plaindre qu'il fait froid pendant l'hiver , & chaud pendant l'été ; c'est apprendre que celui dont vous vous plaignez, est laid & contrefait , qu'il n'a qu'un œil ou qu'une jambe. Sera-t'il moins ce qu'il est, quand vous l'aurez fait connoître ? Aura-t-il deux jambes, quand vous aurez publié qu'il n'en a qu'une ? Vous n'empêchez pas de pleuvoir, quand vous annoncez qu'il pleut : pourquoi vous lamenter & vous plaindre de ce que toutes vos plaintes ne changeront point ?

Parcourez tous les sujets de déplaisirs , dont vous allez vous entretenir avec le monde , & vous avouerez que rien n'est plus inutile que cette inquiétude. On peut prévenir les maux à venir ; mais quand ils sont arrivés, il ne reste presque toujours qu'à les souffrir en paix. On vous a dit des paroles aigres. On vous a frappé dans un premier mouvement de colere. On vous a fait une infidélité. On a révélé votre secret. On a fait connoître vos défauts à ceux

qui ne vous aiment point. On a refusé de vous laisser voir une personne qui vous est chère. On vous a privé d'un plaisir innocent. On vous a fait une injustice. On vous a préféré des concurrents qui ne vous valent pas. Eh bien, faites que tout cela ne soit pas, ou trouvez quelqu'un qui puisse le faire!

Mais encore, à qui comptez-vous toutes ces disgrâces? Au premier que vous rencontrez; à des gens que vous connoissez à peine, qui vous connoissent encore moins, qui ne vous écoutent pas, & qui ne comprennent rien à tout ce que vous leur dites, sinon que vous vous croyez fort malheureux, & que vous les ennuyez; à des amis fidèles peut-être, mais impuissans, qui n'ont aucun crédit pour vous protéger, aucune autorité sur ceux dont vous vous plaignez, qui ne peuvent enfin ni vous rendre justice, ni vous la faire rendre.

Vous avez besoin de consolation; mais chez qui la cherchez-vous? Chez de faux amis, qui vous abandonnent au besoin; qui seront les premiers à vous condamner; qui craindront de se commettre & de se brouiller avec ceux qui vous chagrinent: qui recevront froidement vos confidences & vos com-

plaintes, qui vous répondront avec peu de sincérité; qui vous entretiendront de réflexions usées, de discours importuns, que vous n'avez déjà que trop entendus. Consolateurs onéreux, qui vous fatigueront au lieu de vous soulager; qui blesseront votre amour-propre par des reproches à contre-tems, ou par des avis humilians & pleins de sécheresse; qui vous ferreront enfin le cœur par des froideurs trop sinceres. Le monde est plein de ces consolateurs inutiles, & vuide de vrais protecteurs.

Il arrive ainsi qu'on ne se plaint que trop souvent sans fruit, & presque jamais sans injustice. Au contraire, les plaintes deviennent d'autant plus injustes, qu'elles sont plus inutiles. Quand il s'agit d'une injure qui peut se réparer; d'un esprit qu'on peut engager à reconnoître son tort, à se modérer dans ses excès; d'un homme dépendant dont on peut arrêter les emportemens par la contrainte: quand on ne s'adresse qu'à des gens, que leurs talens, leurs droits, leur amitié, leur ministere, ou leur autorité, mettent à portée d'adoucir les maux qu'on leur découvre, la charité peut permettre de se plaindre des mauvais traitemens, pourvû qu'on ménage les

personnes. Mais qu'il s'en faut bien, qu'on ne se plaigne que dans ces circonstances ! Il faudroit réfléchir, raisonner, prévoir, examiner, combiner ce qu'on peut avec ce qui convient ; ce qui seroit injuste sans être avantageux. Mais l'impatience est incapable de ces précautions ; & on ne se plaint gueres, quand on se possède assez pour se plaindre avec tous les ménagemens que ce procédé demande : ce n'est que de sa vivacité qu'on prend conseil, que d'un amour-propre qui trouve juste tout ce qu'il suggere.

Tout est donc oublié dans les plainte ; le respect & les égards qu'on doit aux personnes, la reconnoissance de leurs bienfaits & de leurs bonnes manieres passées. Un petit déplaisir, souvent imaginaire, efface de l'esprit les services les plus importans, & les témoignages de la tendresse & de l'amitié la plus sincere. On dit de ses parens & de ses bienfaiteurs, ce qu'on seroit bien fâché que d'autres en eussent dit. On fait connoître les défauts même, dont on n'a rien à souffrir. On va fouiller jusques dans la jeunesse, pour y trouver des écarts qu'on puisse reprocher. On ne se contente pas de dire ce qu'on a contre

eux ; on ajoute ce qu'ils ont fait à d'autres. On donne des impressions fâcheuses sur de petites fautes sans conséquence. On réjouit les ennemis. On refroidit les amis. On nuit à la fortune , en nuisant à la réputation. Ce sont moins des plaintes qu'on fait, que des médifances gratuites. On va compter jusqu'à ses soupçons, jusqu'aux mauvais jugemens qu'on fait de ceux dont on n'est point content.

Qui est-ce qui voudroit qu'on le traitât comme il les traite, & souvent avec si peu de sujet ? Qui est-ce qui trouveroit bon qu'on publiât toutes ses petites foiblesses, tous ses petits écarts ? Qui est-ce qui souffriroit enfin qu'on se fit une espece de plaisir de le décrier sans aucune utilité, ni pour lui, ni pour ceux qui lui rendroient ce mauvais office ? L'impatience se permet ces injustices, & souvent il semble que ce soit là l'unique but de ses plaintes.

Jusqu'aux pieds des Ministres du Seigneur, elle va comme s'accuser des péchés des autres, pour y trouver des excuses aux siens Elle y décrie sa famille, ses voisins, ses domestiques, ses ouvriers, ses maîtres, ses supérieurs, ses juges, ses créanciers, ses débiteurs. Elle

y dépose contre tous ceux qu'elle connoît & qu'elle ne connoît pas ; & ce qu'on ne comprendroit pas, s'il y avoit quelque trait qui dût surprendre dans les égaremens du cœur humain, c'est que plus on se croit juste, plus on est sujet à commettre les injustices dont nous parlons. L'impatience, dis-je, est si aveugle & si déraisonnable, qu'elle se fait un titre de la piété qui la condamne. Elle veut à quelque prix que ce soit se justifier aux yeux des autres comme aux siens. Ce qui la touche le plus vivement dans ses déplaisirs, c'est l'idée de les avoir mérités. Il faut absolument qu'elle en écarte jusqu'au soupçon même ; & c'est le plus souvent tout ce qu'elle croit gagner en se plaignant.

Si c'étoit par foiblesse ou par raison qu'on va chercher à confier ses peines, on préféreroit dans le choix des confidens, ceux qu'on croit les plus capables de les partager par la compassion, d'aider à les porter par de bons conseils, de fortifier contre le découragement par des vûes de foi, de calmer l'émotion par des discours pacifiques. Nous aimerions alors ceux qui profiteroient de notre confiance, pour nous rendre la

paix en nous guérissant ; ceux qui paroîtroient encore plus sensibles à notre salut , qu'à nos déplaisirs : nous fuirions ceux qui ne seroient propres qu'à nous enlever la patience , qu'à nous laisser acabler du poids de nos peines , qu'à les augmenter , qu'à frapper sur nos plaies pour ajouter à nos douleurs , qu'à nous applaudir dans nos vivacités. Et s'il y a de la sincérité dans notre amour-propre , n'est-il pas vrai que ces derniers sont les seuls que nous cherchons ? N'est-il pas vrai , qu'à parler avec ingénuité , nous leur dirions en les abordant : ce n'est pas le remede de mes maux , ou la force de les porter , que je viens vous demander , je vous quitte de votre pitié , pourvû que j'aye votre approbation. Je ne veux que me justifier auprès de vous , & vous faire condamner ceux qui m'exercent.

Il n'est point de circonstance où l'indiscrétion de révéler son cœur à toutes sortes de personnes , soit plus à craindre. Que de maux produits par des plaintes imprudentes ! Vos disgraces sont connues de toute une ville , parce que vous vous en êtes entretenu devant des étrangers , sans prévoir le mauvais usage qu'ils pourroient faire de vos discours. Des

langues médisantes les ont recueillis avec avidité pour les répandre. Les mauvais plaisans en ont fait le sujet de leurs railleries. On leur a donné tout le ridicule, dont elles étoient susceptibles. Vous voilà devenu le jouet des compagnies, & la fable du public. On croyoit qu'il régnoit une parfaite union dans votre famille, & vous en avez découvert les mesintelligence à ceux qui ne l'aiment point. L'envie & la jalousie s'en applaudissent. Les mieux intentionnés se refroidissent, & vous souffrirez le premier de la perte de leur estime. On renonce aux vûes qu'on avoit sur vous, ou sur ceux qui vous appartiennent. On commence à craindre un établissement qu'on souhaitoit avec ardeur. Vous vous apercevez en mille occasions d'un refroidissement qui vous mortifie. Vous ignorez d'où partent certains traits piquans dont on vous blesse; cet abord moins ouvert que vous trouvez, ces réserves dont on use avec vous, ces petits refus qu'on vous fait, ce traitement plus sévère de la part de ceux de qui vous dépendez. Rappelez les indiscrétions qui vous sont échappées, & vous cesserez d'être surpris.

Vous n'avez pû vous contenir sur de  
petits

petits mécontentemens, que tout devoit vous engager à dissimuler; vous vous êtes plaint, & on le fait. Vos supérieurs sont instruits de tous vos murmures sur leur conduite. Ils n'ignorent point qu'ils vous sont à charge, que vous portez votre joug en gémissant. Ils apprennent de ceux qui leur font la cour, que vous ne les épargnez pas, quand vous trouvez l'occasion de tomber sur eux. Ils ne vous épargneront pas à leur tour. La nature peut-être n'est pas plus morte chez eux, que chez vous. Ils vous feront essuyer toutes les mortifications qui pourront leur être inspirées par une sensibilité qui se croit justifiée par le devoir, & qui se voit armée de l'autorité. Avec de la charité même, ils vous regarderont comme un mauvais sujet, dont ils doivent se défier, sur lequel ils doivent veiller de plus près.

Que ne perdez-vous pas, & que ne risquez-vous point, quand vous ne savez pas renfermer au-dedans de vous vos chagrins? Vous nuisez à des personnes qui vous sont chères, ou qui cessent de vous être utiles, ou de vous aimer. Ces plaintes continuelles, ces détails de vos infortunes, où vous re-

venez incessamment, ennuient, fatiguent, rebutent des gens heureux dont vous avez besoin. Vous affligez vos amis, vous réjouissez vos ennemis. Vous scandalisez les foibles, vous confirmez dans leurs mécontentemens ceux avec qui les peines vous sont communes.

Ce qu'il y a de pis, vous vous nourrissez vous-même dans vos ressentimens & dans les dégoûts de votre état, par des entretiens dangereux. Vous vous affermissiez dans vos préjugés, & dans l'idée des injustices qu'on vous fait. Vous trouvez des gens qui vous en apprennent plus qu'il ne vous est avantageux d'en sçavoir; qui vous découvrent de la mauvaise volonté & des desseins de vous chagriner & de vous nuire, où vous croyiez n'avoir aperçû que de la mauvaise humeur; des gens, qui vous approuvent dans vos vivacités, qui vous exagèrent les torts qu'on vous fait, & les raisons que vous avez de vous plaindre; des gens qui sont intéressés à vous donner de l'éloignement pour votre famille, pour un héritier, pour des personnes qu'ils n'aiment pas; à vous attirer chez eux par de fausses promesses, à mettre à profit vos mécontentemens, pour supplanter ceux qui leur déplai-

sent ; à vous donner des domestiques qui leur soient dévoués.

Achevez vous-même tout ce que je voudrois vous dire de ces entretiens où vous ne vous étiez engagé que pour vous décharger de vos peines ; vous en revenez plus mécontent, plus coupable, plus malheureux. Et quelles autres suites vos plaintes peuvent-elles avoir, si quelque infidèle les rapporte à ceux dont vous vous êtes plaint ? On se perd dans l'abîme des inconvéniens où votre impatience se précipite. On trouvera que vous vous êtes plaint avec trop peu de sujet ; qu'il faut vous en donner de plus grands. Les passions emportées ne veulent être ni découvertes, ni contredites. Elles se trouvent justes, & prétendent qu'on les laisse faire, & qu'on se taise. Elles se vengent de la vengeance qu'on ose prendre de leurs excès, comme d'une injure irrémédiable ; & mille autres intérêts les irritent contre ceux qui se plaignent d'elles. La patience n'a rien de semblable à craindre ; & souvent au contraire, il suffit de ne s'être pas plaint une première fois, pour s'attirer des attentions, de meilleures manières, & des traitemens plus doux.

Dij

## I V. LEÇON.

*On souffre encore moins à se plaindre qu'à ne se plaindre point, quand le silence n'est que le fruit du chagrin, de la mauvaise humeur, de l'orgueil, de la vanité, de la mélancolie, de la haine des hommes, des dépités contre Dieu, de la tristesse obstinée qui se nourrit de ses déplaisirs, & qui se tue par ses regrets. On n'est malheureux alors, que parce qu'on se plaît à l'être.*

**I**L s'offre maintenant à nos réflexions une autre sorte d'impatience qui se renferme toute au-dedans ; on la prendroit pour la patience même, si d'ailleurs elle se montrait au-dehors plus affable, plus douce, plus traitable, plus officieuse : mais ce n'est qu'un resserrement de cœur, un ressentiment étouffé qui cause une humeur chagrine ; un effort d'amour-propre qui s'en tient à ce qu'il souffre, de peur de souffrir encore plus ; une retenue d'orgueil qui craint de découvrir ses foiblesses par ses plaintes ; une vanité qui se contente de l'idée de sa propre innocence ; une mélancolie,

qui se fait une espece de consolation de se conter à elle-même ses malheurs; une misantropie générale, qui confond les amis avec les ennemis; un dépit desespéré, qui va jusqu'à s'en prendre à Dieu du mal que ses créatures lui font; une tristesse ennemie d'elle-même, qui se saisit de toute l'ame, qui consume l'impatient, qui le fait mourir par le desespoir de vivre, & qui lui fait former incessamment des regrets & des desirs également inutiles. De toutes ces dispositions, il seroit difficile de dire, quelle est la plus injuste & la plus déraisonnable; mais ce qui se présente de soi-même à l'esprit, c'est qu'il n'en est pas une qui n'augmente le mal au lieu de le diminuer; pas une qui vaille une patience formée sur de vrais motifs, & soutenue par la vûe du devoir.

Quelle résolution que celle de se priver pour quelques momens de chagrin, de tous les dédommemens qu'on trouveroit dans une société qui doit toujours durer? On a pour vous de mauvaises manieres. On vous fait essuyer des promptitudes & des brusqueries où peut-être le cœur n'a point de part, & le vôtre se ferme à tout sentiment de confiance & de familiarité. Vous vous ar-

mez d'un sérieux qui glace. Vous ne parlez qu'avec des tons aigres. Vous ne vous servez que d'expressions pleines de sécheresse. Vous vous bornez à ce que le devoir indispensable exige de vous. Jamais de complaisance, jamais d'amitié. Qui est-ce qui en souffre le plus, de vous, ou de ceux avec qui vous affectez ces froides réserves? Vous portez par-tout le poids de leurs défauts. Vous souffrez de leurs emportemens, sans profiter de leurs retours.

Est-il quelqu'un qui n'ait pas de bons intervalles dans la vie? quelqu'un qui n'ait que des vices, & qui ne puisse pas faire plaisir en certains momens? Quel supplice d'ailleurs de vivre sans ouverture de cœur; d'être sans cesse vis à-vis de ce qu'on s'est fait une loi de ne regarder jamais que d'un mauvais œil? Vous vous ôtez même toute espérance de changement. Tous les défauts des hommes ne sont pas incorrigibles. De meilleures manières gagneroient des esprits, qui péchent plus par vivacité que par malice; sur qui la raison reprend ses droits, quand la violence des passions est ralentie; qui vous chagrinent, mais qui vous aiment. Les mauvais traitemens que vous essuyez, ne sont souvent fon-

dès que sur des préjugés dont on peut revenir, que sur de légers soupçons qui se dissipent, que sur une antipatie qui se familiarise avec votre caractère par l'habitude de vous voir; & par un dépit de votre impatience, vous vous fermez toutes ces ressources.

Voilà votre parti pris. Vous n'attendez, vous ne voulez aucun plaisir de la part de ceux qui vous ont une fois déplu. Leurs manières les plus gracieuses, leurs discours les plus prévenans, leurs caresses même & leurs bienfaits, vous sont à charge. Vous souffrirez éternellement de leur part, parce qu'il vous plaît d'en souffrir. Avec eux les maux & les biens vous seront égaux. La Sagesse ne voudroit-elle pas au contraire que vous en fîssiez la compensation; que de petits plaisirs vous fissent oublier de petites peines? Et quand même vos chagrins seroient continuels & sans espérance de changement, ne vaudroit-il pas mieux vous y conserver la liberté d'esprit, que de contraindre incessamment votre caractère, que de vous faire violence pour soutenir un air de mauvaise humeur qui ne vous est pas naturel?

Du côté de la conscience êtes-vous plus tranquille? Y a-t-il de l'équité dans

un procédé comme le vôtre? Aimeriez-vous qu'on eût pris à votre égard le parti de ne plus avoir de belle humeur au premier sujet que vous en auriez pû donner? Quel motif innocent peut justifier à vos yeux cette conduite inhumaine? Vous sçaura-t-on beaucoup de gré de ne point vous plaindre, quand votre silence n'est pas le fruit de votre modération, ni d'aucun égard que vous ayez pour les personnes dont vous êtes mécontents? Si vous les épargnez, c'est que vous les craignez plus que vous ne les aimez. Vous les croyez capables de vous traiter encore plus mal qu'ils ne font; & c'est peut-être une double injustice que vous leur faites. Il y peut avoir des chagrins qu'ils vous font sans le sçavoir, ou sans le vouloir. Une plainte douce, une priere accompagnée de quelques marques de tendresse & d'estime, une sensibilité sincere que vous leur témoigneriez sur le malheur de leur déplaire, pourroit les adoucir & les changer. Votre propre expérience ne vous a-t-elle pas appris que rien n'est souvent plus dur pour ceux qui nous trouvent des froideurs, que d'ignorer ce que nous avons contre eux; & que pour la vanité, la vengeance la plus

plus cruelle des mauvais traitemens, est de ne point s'en plaindre.

Mais ne craignez-vous point aussi de leur faire trop de plaisir en vous montrant sensible à leurs mauvaises manieres, en leur découvrant vos petitesse, en montrant de l'attachement pour des objets qui n'en méritent point, en avoiant votre foible sur les privations qu'ils vous font souffrir? C'est à vous-même, à votre gloire, à votre délicatesse, que vous sacrifiez la satisfaction de vous plaindre. Vous apprendriez par quel endroit on peut vous humilier; vous perdriez l'estime de ceux dont vous avez déjà perdu l'amitié. Vous voulez les forcer à vous respecter encore en vous maltraitant, leur faire dire que vous avez du courage, que vous êtes au-dessus de leurs insultes & de leurs brutalités. Que ne concevez-vous en effet ces sentimens par d'autres motifs? Que ne faites-vous, par un effort de charité, ce que vous faites par un excès d'amour-propre? La patience alors vous donneroit la paix, au lieu qu'elle vous tourmente. Elle seroit en vous, & plus sainte & plus durable.

Vous vous flattez de vous soutenir par une consolation d'une autre espece,

& vous vous trompez encore. Votre vanité se retranche dans sa propre justice. Elle se dédommage par le mépris des ménagemens qu'elle a pour ceux qui l'inquietent ; elle s'occupe de ses propres apologies pour s'exagérer l'injustice des autres , & se félicite de souffrir sans le mériter. Mais quand la vanité ne peut s'appuyer que sur elle-même , son sort est de tomber bien-tôt sous ses propres ruines. Le désespoir est le fruit ordinaire de la présomption. Vous vous roidissez pour un tems contre une mauvaise destinée. Vous ne vous plaignez point ; mais vous en souffrez. C'est une violence que vous faites à la nature, qui réclame contre vos résolutions. Elle vous avertit , par de secrets gémissemens , qu'elle n'est pas faite pour souffrir , sans être animée par quelque motif plus grand que celui d'une gloire que vous ne cherchez qu'en vous-même. Le découragement suit de près. Vous tombez dans une mélancolie qui se répand sur toutes vos pensées , qui vous rend toutes les consolations du monde ameres , qui vous fait perdre le goût de vos devoirs , & qui vous rend incapable de vous distraire de l'objet qui vous afflige. Une telle situation n'est

pas heureuse assurément, mais elle est encore moins innocente. Dieu veut que nous le servions avec une joie continue, avec une liberté sans contrainte & sans trouble. Il voit les déreglemens des hommes, sans que sa souveraine paix en soit altérée. Leurs vices l'outragent, mais ils ne l'inquietent point. Son indignation contre eux n'est qu'une idée de leur injustice, qui ne produit rien en lui des émotions que nous éprouvons dans la haine. Il hait le péché sans haïr les pécheurs, qui sont son ouvrage. Il ne veut point qu'ils meurent, mais qu'ils changent. Il les aime enfin, mais à cause d'eux. Il se suffit parfaitement à lui-même, & doit suffire à toutes ses créatures, dont il est l'unique & souverain bien. Rien de tout ce qui ne nous l'enleve pas, ne doit nous affliger. Il mérite seul toutes nos attentions, & s'offense de tout ce qui les partage. Concevez donc combien vos dispositions lui déplaisent, lorsque vous êtes si plein des déplaisirs que les hommes vous causent, qu'il ne reste plus de place au souvenir de votre Dieu, qui devrait vous consoler de tout; quand vous semblez lui dire par vos ennuis, qu'il ne suffit pas à votre bonheur; quand

vous vous affligez de la perte d'une amitié qui lui déplaisoit peut-être; quand les vices d'un seul homme vous déterminent à les haïr tous.

Ce ne seroit pas un mal de se refuser à leur commerce, si ce n'étoit que par la crainte de se corrompre dans leur entretien, que par le dégoût des vains objets qui les amusent, que par la vûe de s'occuper plus en liberté des années éternelles, ou par la nécessité de pleurer les chûtes qu'on a faites parmi les scandales du monde. Mais il n'arrive que trop que cette aversion générale ne vient que d'un dépit d'impatience. On ne distingue plus les innocens des coupables; on traite ceux qui n'ont jamais fait que du bien; comme ceux dont on croit avoir les plus justes sujets de se plaindre. On ne veut voir personne. On ne veut écouter personne. Quel excès d'aveuglement! Songez-vous que c'est à Dieu même que vous vous en prenez des défauts de ses créatures? Vous voudriez qu'il n'eût jamais fait d'hommes, parce qu'il en a fait dont vous n'êtes pas content.

Pourquoi vous faisoit-il en effet vous-même, pour censurer sa conduite, pour ne vouloir pas souffrir ce qu'il souffre, pour oublier qu'il ne vous a fait que

pour lui seul, que tout le reste vous doit être indifférent, que vous ne devez vous attacher aux hommes que par le devoir qu'il vous en fait, ni rien haïr que ce qu'il haït lui-même, & ne vous point trouver malheureux quand vous ne trouvez pas en eux votre bonheur? Ne maudissez-vous pas en effet le jour qui vous a vû naître? Ne dites-vous pas cent fois qu'il vaudroit mieux que vous ne fussiez pas né? Ne préférez-vous pas le sort des morts à celui des vivans? Quelle vie! Vous le dites quelquefois, & vous avez plus de raisons que vous ne pensez de le dire. Quelle vie, que de passer les jours à condamner les bontés de son Créateur, à lui reprocher ses bienfaits, à murmurer contre ses ordres, à penser mal de sa sagesse, à l'accuser en secret d'injustice & de cruauté, d'avoir si mal partagé ses dons, d'avoir si mal assorti les alliances, d'avoir mis ses créations dans des engagements irrévocables, & de les y laisser souffrir! Quelle vie! qu'elle est coupable! qu'elle est malheureuse! mais qu'elle est insensée!

La raison, la Religion ne nous offrent-elles point d'autres ressources dans nos peines, que de les souffrir en réprouvés? que de ne vouloir jamais ce qui sera

toujours, ou de vouloir toujours ce qui ne sera jamais; je veux dire un état sans peines? Ne nous reste-t'il que de gémir éternellement sur notre immuable & triste condition, que de nous consumer en regrets sur nos engagements, que de soupirer pour une liberté qui ne nous sera point rendue, que de nous repaître de chimères, & de nous figurer vainement que nous eussions été plus heureux dans tout autre état que le nôtre? Quelle espece de manie de se concentrer ainsi dans ses déplaisirs, & de ne vouloir rien voir que ce qui peut les entretenir? d'aimer à se conter incessamment les traits de l'injustice & de l'ingratitude de ceux dont on est maltraité; de se livrer à des pensées cruelles, qui ne font qu'enfoncer de plus en plus les traits de feu dont on est dévoré dans l'ame?

Ajoutez & supputez. Que revient-il encore de se répéter tous les jours qu'on a été trompé par de faux amis; qu'on est la dupe de son bon cœur; qu'on s'est ruiné pour de malhonnêtesgens; qu'on ne devoit point écouter des propositions d'établissement de la part de certaines personnes qui ne cherchoient que leurs propres intérêts & ceux de leurs familles; qu'on pouvoit

se promettre une alliance plus honorable & plus heureuse ; que d'autres qui n'avoient pas tant d'avantages acquis ni de si belles espérances, ont eu bien plus de bonheur ; qu'il valoit mieux conserver ses biens & sa liberté, que de les sacrifier à des indignes qui en abusent ; qu'il est bien triste d'avoir fait la fortune d'une femme ou d'un mari pour se donner un tyran, pour payer les infidélités qu'on va faire ailleurs, pour être le jouet ou la victime d'une rivale ; qu'il eût été plus convenable de se contenter d'une moindre dot & de trouver plus de sagesse ; qu'on est bienfaitrice d'une communauté qui ne sait pas le reconnoître ; qu'on est imprudemment entré dans une société où les talens sont comptés pour rien ; qu'on a des supérieurs qui ne savent pas distinguer le mérite ; qu'on ne pleureroit pas si la mort venoit rompre des liens innocens, mais funestes ?

A quoi sert enfin de répéter qu'on a des parens qui ne vivent plus long-tems, que pour se faire regretter moins ? A quoi sert de revenir incessamment sur ce qu'on est, & sur ce qu'on pouvoit être, sur la tranquillité dont auroit dû jouir, & sur les agitations d'une situation qui ne changera point à force d'y réfléchir ;

E iiiij.

de s'exagérer des peines qui ne sont déjà que trop accablantes ; de se tourmenter pour imaginer des moyens de trouver une issue qui ne s'offre d'aucun côté , pour tenter ceux dont on a plusieurs fois éprouvé l'inutilité ? C'est l'oiseau qui cherche à sortir de sa cage , qui s'essaye cent fois le jour aux mêmes endroits , qui l'ont toujours arrêté , qui se met hors d'haleine , & qui ne respire que pour renouveler ses efforts & son tourment. A ce spectacle , nous pensons que si la nature l'avoit fait raisonner , il prendroit le parti de manger & de boire & de chanter dans sa petite prison.

Mais cette raison dont nous sommes si fiers , que ne nous inspire-t-elle une résolution si sage ? Que ne nous dit-elle , que les peines de notre état n'ont rien de comparable aux souhaits impuissans que nous faisons pour en changer ? Que ne nous apprend-elle à bannir les réflexions inutiles & les regrets superflus ? Nous nous dégradons en nous obstinant à ne laisser agir sur nous , que nos faiblesses ; nous donnons à nos déplaisirs une force , qu'ils n'auroient pas si nous faisons pour les étouffer les attentions que nous faisons pour les nourrir. Nous nous haïssons plus que ceux dont nous croyons

être le plus hais. Nous devenons notre propre supplice. Nous ne mourrions pas de nos chagrins, & nous mourrions du chagrin d'en avoir.

Essayons donc enfin de vivre, & convainquons-nous bien, que pour vivre moins malheureux en ce monde, il suffit presque toujours de le vouloir. Sortons de ce cœur malade où nous nous renfermons, & ne nous y tenons pas assiégés par des maux qui se dissiperoient d'eux-mêmes, si la raison nous relevoit un peu le courage pour les combattre. De quoi s'agit-il? De prendre notre destinée pour ce qu'elle est, & de céder à la nécessité contre laquelle on ne se roidit jamais avec sagesse. Souffrons que les astres tournent sur nos têtes, que les fleuves aillent se perdre dans la mer. Ne rappelons point en vain le passé; ne disposons point de l'avenir, & ne songeons qu'à nous accommoder au présent; réflexions simples, que tout le monde fait faire, que les hommes ont faites dans tous les tems, & que presque personne ne fait dans celui qui leur convient.

## V. LEÇON.

*Peinture abrégée de la vengeance. Premiers traits de son injustice; elle viole l'humanité; elle blesse l'équité. Esprit de la loi du talion. Différences des satisfactions que cette loi permettoit, d'avec celles que la colere se fait. Il est rare qu'on les desire par le seul amour de la justice.*

**L**E défaut général de l'impatience, est de ne point raisonner sur ses vraies ressources. Mais il n'est point de partis où ce défaut soit plus marqué, que dans la vengeance. Sous quelque point de vûe qu'on la considère, elle n'offre que des aveuglemens aussi peu sensés qu'ils sont funestes. Le premier côté par où je la regarde, c'est son injustice; & je trouve qu'elle dément les sentimens de l'humanité, qu'elle blesse la regle de l'équité, qu'elle usurpe les droits du maître à qui seul il appartient de punir, qu'elle juge dans sa propre cause & sans connoissance; qu'elle prend pour arbitre du châtiment la passion qui ne fait pas le proportionner à la faute. Qu'on réflé-

chisse ensuite sur les peines qu'elle coûte, & sur les fruits qu'on en retire, on se convaincra qu'il est infiniment plus doux & plus glorieux de pardonner que de se venger; que la satisfaction qu'on y cherche est précédée des tourmens les plus cruels, & suivie des malheurs les plus funestes; qu'elle ne guérit point les maux passés, qu'elle en cause de nouveaux, qu'elle dégrade l'homme au lieu de l'honorer, & qu'il ne peut rester enfin d'une vengeance déclarée, qu'un remord continuél ou de continuelles frayeurs. Le détail justifiera cette peinture dont on ne trouvera dans cette Leçon que les premiers traits.

Les raisons que nous avons de nous aimer & de nous souffrir les uns les autres, sont si justes & si pressantes, si marquées dans les impressions de la nature, que le désir de la vengeance ne peut se satisfaire sans avoir éteint dans l'homme tout sentiment de l'homme. Aussi de tous les vices qui peuvent nous rendre les hommes odieux, il n'en est point qui nous donne plus d'aversion pour eux, que cette sorte d'inhumanité. On plaint celui que la violence du tempérament em-  
 porte, qui s'offense aisément & qui re-  
 vient avec la même facilité. Mais on s'in-

digne contre les emportemens réfléchis & contre les haines implacables. La seule image de ces fureurs déclarées qui ne respirent que la violence & les excès, jette dans l'ame un fond de tristesse qui la pénètre. Plus on est humain, plus on est modéré, plus on a réfléchi sur les injustices de la colere; plus on ressent vivement cette impression. C'est un sentiment mêlé de compassion pour ceux qui sont l'objet de cette rage, & de haine pour ceux qu'on en voit animés. Un furieux qui se fait faire raison des torts qu'il se croit faits, qui poursuit par tout celui dont il a reçu quelque outrage, croit quelquefois donner de lui l'idée d'une grande ame, & il ne donne que l'idée d'une ame brutale.

Les hommes ne seront-ils donc pas toujours inconcevables, de se permettre ce qu'ils condamnent, d'avoir des sentimens si raisonnables, & de ne pas les suivre? Ils aiment la paix, ils s'irritent contre ceux qui la troublent, & sont tout prêts à les imiter; ils s'unissent, parce qu'ils se sont mutuellement nécessaires, & veulent se perdre mutuellement dès qu'ils se deviennent un moment incommodes. Qui poursuivez vous, vindicatifs? Ce sont vos semblables, vos

freres, les enfans du même pere, pour qui le sang vous intéresse, à qui mille penchans vous font chercher à vous lier, qui vous redeviendront peut-être utiles un moment après que vous vous serez rendus indignes de leurs soins & de leur amitié.

Pourquoi les persécutez-vous? pour des défauts qui vous sont communs avec eux, que vous devez souhaiter qu'on vous pardonne, dont vous ne voulez pas en effet qu'on vous punisse. Quel désordre dans la société! quelles douceurs y goûteriez-vous? quels avantages en pourriez-vous retirer? de quelles disgraces n'y seriez-vous pas menacé, s'il étoit permis à chacun de s'y venger des injures qu'il y reçoit? N'êtes-vous pas trop heureux qu'il y ait quelque loi qui le défende? Si vous n'en trouvez pas le principe dans vos propres sentimens, reconnoissez-en du moins la nécessité dans vos intérêts.

Faites taire pour un moment la nature; perdez de vûe l'utilité commune; lâchez la bride à la colere, & supposez-lui le droit de suivre ses emportemens; quels brigandages & quels désastres dans le monde! Vous verrez les familles divisées, les compagnies dispersées, l'or-

dre public renversé, les loix violées, les puissances méprisées, tous les liens par qui les hommes sont unis, rompus. Les freres s'armeront contre les freres, les enfans contre les peres, & les peres contre les enfans; les époux contre les épouses, les citoyens contre les citoyens, les inférieurs contre les supérieurs, les sujets contre leurs Princes. Il n'y aura plus rien de sacré dans les promesses, rien de stable dans les engagements, rien d'inviolable dans les amitiés; plus de différences entre les amis & les ennemis, plus de confiance, plus de repos, plus de sûreté au-dedans ni au-dehors; chaque homme aura tout à craindre de tous les autres. Vous deviendrez la victime de vos foiblesses & de leurs sensibilités. Vous ne pourrez vous promettre d'impunité pour les moindres fautes. Vous serez punis souvent pour celles que vous n'aurez point faites. Un préjugé, un soupçon, une accusation calomnieuse, un faux rapport, une parole innocente, empoisonnée par l'envie ou par la malignité, saisie par la crédulité, & toujours croyable à l'amour-propre qui s'en trouvera blessé; un rien enfin suffira pour assurer votre perte.

Car, quel est l'homme qui n'a rien à se reprocher dans sa conduite à l'égard des hommes ? quel est celui qui ne fait rien qui puisse choquer leurs passions, même sans le vouloir ? qui est-ce qui n'a point d'ennemis, point d'avantages qui l'exposent à l'envie ? Qui est-ce qui vit avec des personnes incapables de préventions, ou qui ne soient pas faciles à croire ce qui les offense ? Plus on se croira blessé, plus on portera loin ses ressentimens. Chacun se vengera selon ses forces, selon son crédit, selon sa puissance, selon les desirs ou selon les moyens qu'il aura de nuire. Que ferez-vous ? où fuirez vous ? où ferez-vous à couvert des insultes & des entreprises secrètes ? Quel est l'ennemi si foible, qu'il ne trouve pas quelque occasion de faire du mal en sa maniere ? Retiendrez vous les langues ? arrêterez-vous les mains levées pour vous fraper ? Préverrez-vous tous les coups qu'on pourra vous porter ? Découvrirez-vous les intrigues & les vengeances conduites jusqu'à leur moment par une profonde dissimulation ?

Le désordre qui regneroit dans le monde, est une peinture qu'aucune imagination ne peut tracer ; un récit, à qui le détail le plus chargé ne peut suffire.

Figurez-vous les hommes comme une troupe de furieux, qui s'animeroient les uns contre les autres, qui se chargeroient, qui se mettroient en pièces; & la terre comme un grand champ de bataille, qui ne seroit couvert que de morts ou de blessés. Idée juste, mais toujours trop foible, des extrémités funestes où le desir de se venger emporteroit les hommes. C'est ainsi que pour concevoir toute l'injustice des passions, il ne faut que les considérer dans leurs inévitables suites, que les rappeler à la loi générale de l'équité qui nous défend d'avoir deux poids & deux mesures, & qui veut que nous consentions d'être traités comme nous traitons les autres.

C'est ce principe, dit-on, qui justifie la vengeance. Elle est elle-même cette loi d'équité qui répare les injustices, qui compense les torts, qui proportionne les pertes aux pertes, & les injures aux injures, & qui rétablit l'égalité dictée par la nature. C'est ce talion des Juifs qui leur permettoit d'exiger œil pour œil, dent pour dent, vie pour vie; de rendre enfin le mal pour le mal, & d'en faire aux autres autant qu'ils en avoient souffert.

Cette

Cette loi de Moïse avoit sa sagesse & son utilité sans doute ; elle portoit même l'exactitude de l'équité jusqu'au scrupule ; mais ce seroit une étrange méprise de s'imaginer qu'elle autorisât la vengeance, & de vouloir en comparer les dispositions sages avec les excès que l'impatience inspire. Il y avoit des différences essentielles dans le caractère des injures & dans la manière d'exiger les réparations. Le talion ne s'exerçoit que pour des torts réels, qui pouvoient s'estimer & se compenser, dont la mesure étoit réglée par la nature même des choses. Il ne s'agissoit que d'injures sensibles, qui ne pouvoient se désavouer. Un homme ne se plaint pas d'un œil arraché, quand il en a conservé deux. Il étoit aisé de voir s'il lui manquoit une dent, s'il avoit le bras ou la jambe cassée. L'imagination, les préjugés, l'amour-propre, & les fausses délicatesses, n'étoient point écoutés.

Mais qui vous arrêteroît dans vos emportemens, pour vous demander quel mal on vous a fait, qu'aurez-vous souvent à répondre ? où sont les meurtrissures & les plaies que vous avez reçues ? n'avez-vous pas encore vos deux yeux, vos deux pieds, vos deux mains ? est-il

même tombé de votre tête un seul cheveu ? Vous n'êtes blessé que parce que vous croyez l'être, & c'est là votre grand malheur. La raison ne peut vous être d'aucun secours pour vous éclairer sur la réparation d'une injure qu'elle ne connoît point, & dont elle condamne le ressentiment.

Les outrages les plus chimériques deviennent ainsi l'objet des plus furieuses vengeances. C'est un transport aveugle, qui vous emporte, semblable à ces animaux qu'on voit s'agiter par des mouvemens violens, se jeter par terre, s'élever en l'air, se ruer sur tout ce qu'ils rencontrent, suer, écumer, courir au hazard où l'impétuosité les emporte. On est témoin de ces agitations sans en deviner la cause : c'est une mouche qui les pique, & qu'on ne voit point. Il n'y a que la passion qui sente ce qu'on souffre ; il n'y a qu'elle aussi qui fait courir à la vengeance ; & c'est une seconde différence, qui fait voir que le talion n'avoit rien qui puisse la justifier.

Là, c'étoit la loi qui parloit ; ici, ce n'est que la colere qu'on écoute. On laissoit aux offensés la liberté de rendre le mal qu'on leur avoit fait ; ils pouvoient en punir les auteurs, mais sans

les haïr ; c'étoient des réparations, & non des vengeances, qu'on leur permettoit d'en tirer. On autorisoit les repréfailles, sans autoriser les ressentimens : il paroît même que les vûes du législateur s'étoient moins tournées du côté du passé que de l'avenir ; il s'étoit moins proposé de venger les offenses que de les prévenir ; il vouloit arrêter le crime par le châtiment des coupables, intimider les agresseurs, plutôt que consoler les opprimés ; rien n'étoit plus inutile que les réparations qu'on leur accordoit.

Au reste, la loi du talion subsiste parmi nous pour tout ce qu'elle a d'intéressant ; il y a des satisfactions établies pour les injures même qui ne le sont que dans les idées du monde : il y a des tribunaux & des Juges à qui vous pouvez porter vos plaintes légitimes. Allez leur exposer les torts qu'on vous fait : mais souvenez-vous qu'il n'est pas permis de demander justice avec des sentimens injustes ; que la haine & l'inimitié ne doivent point entrer dans vos poursuites. La vengeance des loix n'a rien qui ressemble à la vengeance privée ; c'est l'amour de l'ordre & la vûe de la tranquillité publique qui fait ordonner des peines contre les usurpations & les violences, contre

les insultes & les injustices. Ce n'est que par la nécessité de rendre à chacun ce qui lui appartient, qu'il y a des Magistrats établis pour prononcer sur les différens des hommes. Mais si les passions ne venoient pas se mêler à des vûes si tranquilles, il faut l'avouer, les poursuites de réparations seroient bien rares.

Ce n'est point de sang froid qu'on s'obstine à ruiner les familles pour un faux point d'honneur, qu'on sacrifie sa fortune au renversement de celle d'un homme qu'on regarderoit comme son frere, & dont on ne voudroit qu'être vengé sans le haïr. Ce sont des animosités, dont on se repent à loisir, quand on les a satisfaites; des emportemens de furieux qui les feront détester de générations en générations, dans toute leur postérité. Otez la colere & le ressentiment, les intérêts sont souvent si petits, qu'on souffriroit plus de la réparation que de l'injure. On comprendroit alors la sagesse du conseil de l'Évangile. On seroit près à tendre l'autre joue pour recevoir un second soufflet. On abandonneroit son manteau pour s'épargner la peine de répéter sa robe. On seroit encore volontiers deux mille pas pour ne pas résister à celui qui voudroit forcer d'en faire

mille. On quitteroit tout, on feroit tout, on donneroit tout, on souffriroit tout, pour conserver la paix & pour ne pas blesser sa conscience.

---

## V I. L E C O N.

*Celui qui se venge juge les hommes sans connoissance; il les condamne sans amour de la justice; il les punit sans autorité. La correction n'autorise point la vengeance. Le droit n'en est réservé qu'à Dieu seul. Sa patience est le modèle, la règle & le motif de la nôtre. Notre propre intérêt veut que nous pardonnions, afin qu'il nous pardonne.*

**N**OUS venons de le voir; quand on raisonne, on dédaigne souvent de se faire rendre justice sur des intérêts qui ne sont point éternels. On conçoit que les réparations ne valent pas la peine de les obtenir. Mais dès qu'on cesse de raisonner, on veut se les faire à soi-même sur les intérêts les plus frivoles. Ici donc un nouvel abîme s'ouvre: l'impatient se précipite dans routes sortes d'injustices & de résolutions, dont le succès se tourne contre lui-même. Rien

ne nous est plus sagement interdit que de juger les hommes. Nous ne les connoissons jamais avec assez de certitude. Notre pénétration ne va gueres au-delà des apparences, & les apparences nous trompent. Nous jugeons des actions par les personnes; & le cœur a trop de part à nos jugemens, pour nous laisser la liberté d'user du peu de lumieres que nous avons.

Vous voulez vous venger de ceux qui vous offensent, les connoissez-vous bien? Que savez-vous s'ils sont aussi coupables qu'ils vous le paroissent? Le font-ils même à votre égard? & ce qu'ils vous ont fait ne peut-il pas avoir un principe & des motifs, qui le rendent aussi juste, ou du moins autant innocent qu'il vous le paroît peu? Il n'y a dans les hommes que les volontés de coupables. Il seroit contre l'équité de leur faire des crimes de ce qu'ils font sans dessein de nuire. Or à combien de gens attribuez-vous ces volontés, qui ne les ont jamais eues ou qui ne les ont plus? combien d'innocens, qui sont les victimes de la précipitation & de l'empyement? combien qui n'étoient plus coupables quand on a résolu de les punir? combien qui sont opprimés par la calomnie, qui sont

traduits devant les tribunaux, où leur innocence ne les sauve pas, malgré les lumières & l'équité de leurs Juges? Et vous en croyez la passion qui vous suggere la vengeance? C'est elle que vous consultez sur la réalité du crime, & sur son énormité, sur le droit de punir, & sur la mesure du châtiment. Vous haïssez un homme, & vous le jugez. Choisissez-vous vous-même un tel arbitre? Remettriez-vous la décision de ce que vous êtes, & de ce que vous méritez, à des Juges qui ne vous connoïtroient point, qui seroient prévenus contre vous par la haine, & transportés par la colere? Soyez convaincu que tandis que vous n'êtes vous-même animé que de cet intérêt, vous n'entreprenez rien contre les hommes qui ne soit injuste, ou sujet aux plus énormes méprises.

Je ne dis point qu'ils ne puissent vous avoir fait eux-mêmes des injustices. Mais pour arrêter votre vengeance, il suffit que vous puissiez être aveuglé par les prétextes les plus injustes. En vain vous parez-vous de celui de ne pas augmenter l'insolence de vos ennemis, par une impunité mal entendue. En vain croyez-vous quelquefois n'être emporté que par le zele de la justice. C'est notre

propre intérêt qui fait communément tout notre zèle, & sur-tout quand nous jugeons dans notre propre cause. C'est le dépit ou la vanité qui vous anime. Vous sentez l'injustice de celui dont vous voulez vous venger; mais c'est parce qu'elle vous nuit, ou qu'elle vous humilie. Ce n'est point l'amour de l'ordre ou le violement de la loi, qui vous touche.

Le monde est plein de prévaricateurs dont les désordres ne vous affligent point, parce que vous n'en souffrez rien. Vous renversez la règle. Ce ne sont point les péchés, mais les pécheurs qui sont l'objet de votre haine. Vous ne jugez des maux du désordre public, que par les sensibilités de votre amour-propre. Que les loix soient renversées, que le brigandage regne dans l'administration des affaires & l'iniquité dans les tribunaux; que les foibles soient opprimés, les innocens persécutés; qu'il en tombe mille à votre gauche, & dix mille à votre droite; que la division désole les familles, que la discorde arme les freres, que vos voisins se battent & s'égorgent à vos yeux, vous verrez tranquillement tous ces spectacles. Mais qu'on dise le moindre mal de vous, qu'on vous attaque,

que, qu'on ose vous déplaire, tout votre zèle se réveille, non pas contre l'injustice, mais contre celui qui vous la fait; & ce sera moins sur cette injure que sur votre ressentiment, que vous voudrez mesurer la vengeance. S'il ne dépend que de vous, on vous aura toujours fait moins de mal que vous n'en ferez.

Laissez en effet les injures à l'estimation des hommes; ils mettront à si haut prix un faux honneur, qu'il vous sera permis de tuer pour une pomme qu'on voudroit vous prendre. Pouvez-vous vous flater de juger sainement de la valeur des traitemens qu'on vous fait, avec tant de préjugés en votre faveur? Ce que vous croyez juste seroit l'injustice même; & vous êtes peut-être dans des illusions où la modération, dont vous vous croyez capable, seroit le dernier des excès. Y a-t-il en effet des vengeances modérées? Quelle présomption de croire qu'on se modérera, dans le tems même qu'on manque de modération; de se flater qu'on aura de la retenue dans son emportement, tandis qu'on n'a pas la force de résister à la passion? Si vous êtes modéré, faites le voir en souffrant patiemment. Pourquoi risquer

d'excéder dans la satisfaction que vous prétendez vous faire à vous-même ?

L'excès est à craindre lors même qu'on est animé par le devoir. Ceux qui sont revêtus de quelque autorité, peuvent corriger ceux qui péchent; mais ils péchent eux-mêmes, s'ils cherchent à contenter leurs ressentimens, au lieu de ne songer qu'à remplir leurs obligations; ils ne doivent se proposer dans les corrections, que l'utilité de ceux qu'ils corrigent. Toute satisfaction propre leur est interdite. Une amitié sincère, une charité compatissante peut s'intéresser à relever ceux qui tombent, leur arracher des mains les armes dont ils se blessent, leur refuser des services dangereux, leur faire souffrir de salutaires privations, les frapper pour les guérir. Tout est permis alors au zèle discret, mais jamais à la colère.

Rejetez donc bien loin toutes les pensées de punir, où cet injuste sentiment peut se mêler; & s'il vous en reste quelque un de l'équité naturelle, qui doit s'irriter du crime, remettez à Dieu le soin de la vengeance; il s'en est réservé le droit. Vous ne pouvez vous l'attribuer que par usurpation; vous ne sauriez en user que contre ses desseins, qu'au mépris de sa sagesse & de ses bontés.

Ce sont des idées que les Ecritures nous donnent, & dont un peu de réflexion fait sentir toute la justesse. Nous sommes à celui qui nous a faits. Ses titres sur nous sont inaliénables. S'il ce-  
soit un moment de nous conserver, nous cesserions d'être. Il peut donc seul disposer de tout ce que nous sommes. Notre sort est entre ses mains, pour le bien & pour le mal, pour la vie & pour la mort. Quiconque attende sur nous, attende à ses droits. C'est à lui de punir les coupables; parce que c'est contre lui qu'ils péchent en péchant contre leurs freres. Cet ennemi qui vous a fait, dites-vous, un si sensible outrage a touché la prunelle de son œil. Il est outragé plus que vous; que ne lui laissez-vous donc le soin de se faire faire une satisfaction digne de lui! Quel titre avez-vous pour châtier ceux dont vous n'êtes pas le maître? Examinez-vous de près; sondez bien tout ce que vous êtes; interrogez la nature, & sachez d'elle si elle vous a donné quelque pouvoir sur la vie des hommes, sur leurs biens, sur leur réputation, sur leur honneur? Est ce vous qui les avez créés? Vous ont-ils été donnés en partage? Convenez que vous ne pouvez, sans

usurpation, vous établir leur juge, & les punir de leurs fautes, si Dieu ne vous en a fait un devoir.

Laissez-le faire. Il est l'arbitre souverain de la destinée de ses créatures. Il est seul leur juste juge, & tôt ou tard il doit juger entre l'innocent & le coupable. Ne le sentez-vous pas quelquefois dans la retenue, que quelque crainte humaine vous inspire, ou dans le dépit d'une vengeance impuissante? Dieu vous jugera, dites-vous à celui que vous semblez épargner, ou que vous n'oseriez attaquer. Si vous reconnoissez donc qu'il est votre juge que ne souffrez-vous qu'il soit aussi votre vengeur?

Où, vous vous condamnez ici vous-même, & l'injustice de vos entreprises. Malgré le trouble & la confusion qu'un desir déréglé de la vengeance jette dans votre esprit, vous entrevoyez encore qu'il y a dans le Ciel un Dieu qui juge les hommes; parce qu'il est souverainement juste, & que sous lui l'injustice ne doit pas être impunie, parce qu'il est tout-puissant, & que rien ne peut échapper à ses vengeances; parce qu'il voit tout, qu'il n'ignore aucun des excès qui se commettent dans le monde, & que lui seul peut rendre à

chacun selon ses œuvres & selon les desirs de son cœur.

Ajoutez un dernier trait, qui décide en sa faveur & contre vous. C'est à Dieu que la vengeance est réservée, parce qu'il l'exerce sans emportement & sans excès. Immobile dans son équité, sans passions, sans trouble, toujours tranquille en lui-même, hors d'atteinte aux insultes de ses créatures, il n'a point d'autre intérêt à les venger, que celui d'une justice immuable, qui veut que tout ce qui la viole soit remis dans l'ordre, ou par le repentir, ou par le châtimement. Comme lui seul voit avec cela le fond des cœurs, comme il connoît la mesure des outrages, comme il sait si c'est foiblesse ou malignité dans l'offenseur, & quel tort il a fait à l'offensé, lui seul peut proportionner les réparations aux fautes, & rétablir l'égalité que l'injustice a détruite.

Or, de toutes ces vérités dont la seule idée de votre Dieu vous répond, que faut-il conclure? Que s'il diffère la vengeance des crimes, c'est qu'il trouve dans sa sagesse & dans sa bonté des raisons de la différer; que c'est à vous de révéler ces raisons profondes, sans vouloir les pénétrer; qu'il ne vous appar-

tient pas de juger votre juge, de pré-  
venir ses jugemens, de vous croire plus  
sage que lui, plus ennemi de la violence & des injustices; de penser que vous  
savez mieux que lui, quand & comment  
il convient de les punir; que vous ne  
devez pas être plus impatient que lui,  
pour refuser de supporter ceux qu'il su-  
porte; qu'il ne faut pas que votre œil  
soit mauvais, parce que votre auteur est  
bon; que l'objet de sa clémence soit  
l'objet de votre colere, & que vous  
vous hâtiez de perdre celui qu'il veut  
sauver; qu'il est enfin de votre intérêt  
que ses miséricordes soient infinies sur  
les pécheurs.

Ne passons pas légèrement sur cette  
longue tolérance de Dieu; rien n'est plus  
digne de toutes les attentions de l'hom-  
me. Ouvrez les yeux, & considérez.  
Voyez les méchans prospérer dans le  
monde, y posséder de grands biens, y  
jouir d'une tranquillité parfaite, y vivre  
à couvert des fléaux qui tombent sur le  
reste des hommes. Ils violent impuné-  
ment les loix les plus saintes. Ils sont sans  
foi, sans probité, sans pitié pour les mal-  
heureux. Ils se rient de la simplicité des  
justes; leur force est pour eux la loi de  
la justice. Leur bouche attaque le Ciel.

même, & leur langue répand son venin sur toute la terre. Ils péchent en un mot; & que leur en arrive-t-il? A cette vûe l'impie demande si Dieu est instruit de ce qui se passe ici-bas, & s'il y a quelque connoissance dans le Très-haut. Ces pensées agitent quelquefois les serviteurs de Dieu même. Ils sont tentés de douter de sa providence & de sa justice. Ainsi Dieu perd à ne pas punir assez promptement le mal; il s'expose à faire penser qu'il l'ignore ou qu'il l'approuve.

Entrez donc dans le mystere d'une patience si prodigieuse: élevez-vous au-dessus des foibles pensées de la chair, & persuadez-vous que cette conduite doit être d'autant plus digne de Dieu, qu'elle en paroît plus indigne. Rassemblez toutes vos idées. Dieu n'est point injuste. Dieu n'est point impuissant. Dieu voit tout du Ciel. Les hommes péchent sous ses yeux. Il pourroit les consumer d'un seul de ses regards; & pour les faire périr, il n'a qu'à le vouloir. Il aime donc mieux qu'ils vivent. Il les conserve, ou pour leur laisser le loisir de réparer leurs fautes, ou pour les faire servir à la sanctification des justes. Direz-vous que ces vûes ne sont pas dignes de lui? Lui reprocherez-vous que ses bon-

tés arrêtent le cours de sa justice, qu'il souffre le désordre dans l'univers, qu'il y laisse régner impunément la violence & l'oppression? Reprochez - lui donc aussi la longue patience avec laquelle il vous souffre. Demandez - lui qu'il vous écrase à la première pensée que vous aurez de violer les devoirs qu'il vous a faits, au moment même que vous aurez rendu le mal pour le mal.

Car il n'y a de différence entre celui qui fait une injure, & celui qui s'en venge, qu'en ce que l'un fait le mal avant l'autre. Tous deux sont coupables d'outrager un homme aux yeux de Dieu, qui le défend & qui le condamne. L'ordre du tems ne change point la nature des fautes. Une mauvaise action ne cesse point de l'être, pour avoir été faite plutôt ou plus tard. Elle mérite toujours un châtimént égal, & jamais il n'est permis de commettre le crime pour punir le crime. Qu'est - il donc nécessaire que vous ajoutiez celui de la vengeance à tant d'autres dont vous êtes peut être déjà coupable? Figurez - vous la multitude des fautes que vous avez commises, & que vous commettez à chaque heure contre votre Dieu; par combien de rechutes & d'ingratitude vous êtes à

charge à sa miséricorde ; combien vous fatiguez sa bonté ; combien vous irritez sa justice ; à quelles épreuves vous mettez sa patience ; en combien de manières enfin vous abusez de sa longue tolérance , que vous semblez condamner par l'impatience de vos ressentimens. S'il ne vous épargnoit , il faudroit qu'il eût sans cesse la main levée pour vous punir. Les châtimens se succédroient. *Il n'y auroit rien de sain en vous depuis les pieds jusqu'à la tête.* Sa colere ne sauroit plus par où vous fraper.

Mais il ne cesse point de vous pardonner. Il dissimule vos péchés dans la vûe de votre pénitence. Il vous laisse vivre pour vous corriger. Il vous aime encore avec toutes vos imperfections. Eh ! qui êtes-vous donc pour être moins indulgent que lui ? Etes-vous plus digne de respect ? êtes-vous plus juste & plus saint ? y a-t-il plus de crime à vous offenser ? lui en faites-vous un de ses bontés pour vous ? lui faites-vous une loi par votre exemple ? ou croyez-vous qu'il ne vous sied pas d'imiter le sien ?

Réunissez sous vos yeux toutes ces pensées , & confondez-vous. Représentez-vous combien vous êtes injuste de

ne pas vouloir souffrir ceux que Dieu souffre, lui qui est la justice même; combien vous êtes insensé de vous rendre indigne du pardon par le refus de pardonner. Demandez-vous ce que vous deviendriez, si votre maître n'avoit pas plus de pitié pour vous, que vous voudriez en avoir pour le reste de ses serviteurs; & pourquoi vous voudriez les punir, tandis que leur maître & le vôtre ne les punit pas. Où est le respect que vous lui devez? Il a pitié de l'ouvrage de ses mains, & ne veut pas perdre ceux qu'il a faits. Faut-il donc qu'il consente que vous les perdiez? Vous, ver de terre, vase d'argile, vous ne pouvez souffrir qu'un de vos serviteurs ose frapper les autres. Vous voulez qu'il se souvienne de sa condition, qu'il vous conserve un droit dont vous êtes jaloux. Vous aimez qu'il vous fasse un sacrifice de ce qu'il souffre, qu'il vous prenne pour juge des torts qu'on lui fait; & vous lui procurez alors une satisfaction plus grande, qu'il n'auroit osé se la faire à lui-même. Que risquez-vous d'avoir pour votre Dieu cette déférence? Que ne devez vous pas attendre de sa justice pour estimer la grandeur des injures qu'on vous a faites, & de sa puis-

sance pour vous en dédommager. N'allez donc vous plaindre qu'à lui. Laissez-le faire, & ne pressez pas une vengeance qui retomberoit sur vous-même.

---

## VII. LEÇON.

*Le seul desir de la vengeance en consomme le crime. On tue les hommes par l'envie de les tuer. Le cœur se dédommage par la langue, de ce que les mains ne peuvent exécuter. Les vengeances sont injustes dans leurs objets, dans leurs moyens, & dans leurs effets.*

**A** Ne consulter que les sentimens de la nature, il semble que rien n'étoit moins nécessaire dans la loi que la défense de l'homicide. On ne conçoit pas comment un homme peut se laisser emporter à sa fureur, jusqu'à tuer un autre homme. On est indigne de ce nom, quand on croit que le meurtre volontaire est quelquefois permis. La nécessité de punir ceux qui troublent le repos de la société par le violement des loix, ne rassure point l'horreur naturelle que nous avons de répandre le sang de nos semblables. Les Juges sont allarmés,

quand ils doivent prononcer un arrêt de mort, & quelque juste qu'il soit, ce n'est pas sans raison que la profession de ceux qui l'exécutent, est regardée comme infâme parmi nous. De quel œil aussi Dieu peut-il nous voir attenter mutuellement à cette vie qu'il nous conserve lui-même avec tant de soin? Concevez-le, vindicatifs. C'est le crime dont votre impatience se rend coupable. Revenez-en toujours à la maxime, que pour se faire une juste idée de la nature des péchés, il faut les considérer dans leurs derniers excès. Un desir consenti devient un adultere, parce qu'il en contient toute l'injustice. La haine formée ne differe point de l'homicide, parce qu'elle le commet dans la disposition du cœur.

N'est-il pas vrai que la vie de celui que vous haïssez vous déplaît? Sa mort vous causeroit du plaisir. S'il dépendoit de vous, il cesseroit de vivre. Votre modération dans l'ardeur de la vengeance, n'est que le fruit de la crainte des loix, ou de quelqu'autre vûe d'amour-propre. Un reste d'horreur naturelle arrête la main; l'impuissance est souvent l'unique frein qui vous retient. Ne vous flatez donc pas de vos réserves. Vous

croyez faire grace à vos ennemis, & vous leur faites tout le mal que vous pouvez leur faire. Votre cœur va devant Dieu jusqu'où la main se porteroit sans la crainte des hommes. A ses yeux on tue de l'épée des desirs. Celui que vous haïssez vit; mais le Seigneur vous redemanderà son sang. Vous frémiriez si la colere vous avoit fait répandre celui d'un seul de vos freres; & c'est l'attentat que vous commettez dans la vengeance que vous croyez la plus modérée.

Les hommes, qui ne voyent point les cœurs, ne punissent que les œuvres. Mais il est digne de Dieu, qui pénètre les volontés les plus secretes, d'en punir l'injustice. C'est par-là qu'il est offensé. L'homicide extérieur peut se consommer par mille accidens innocens. Celui-là seul en est coupable qui l'a voulu contre les loix de la nature, & contre la défense du Créateur; & la vengeance contient cette volonté plus ou moins criminelle, selon les divers degrés de la haine. Une haine consommée est un homicide consommé.

Quel si grand mal ai-je fait, dites-vous; je ne tuë personne? Vous vous trompez, & vous oubliez que ce n'est pas aux yeux des hommes, mais aux yeux

de Dieu que vous avez à vous justifier. Vous ne tuez point, c'est-à-dire, que vous ne trempez vos mains dans le sang d'aucun homme. Y pensez-vous bien? n'avez-vous donc jamais lû l'Évangile? n'avez-vous jamais entendu que quiconque se met en colere contre son frere, est digne du même châtement que celui qui le tuë; que quiconque lui dit une injure, sera puni comme celui qui lui donne la mort? Ces décisions de Jesus-Christ vous étonnent: mais elles sont dignes de sa sagesse, & conformes à l'idée que nous devons avoir de la justice qui ne peut résider que dans le cœur, & qui se viole par le cœur. Une parole est-elle donc digne de toutes les vengeances du Seigneur? Oüi, si cette parole est inspirée par la haine qui les mérite.

Jugez par-là de la valeur de tous ces termes que la colere vous met à la bouche; de toutes ces expressions aussi dures que bizarres, que la vengeance a consacrées à ses usages; de tous ces noms imaginés pour donner du ridicule à ceux qui vous déplaisent; des tours ironiques, des tons moqueurs, des traits piquans que l'aigreur suggere, & dont la malignité s'applaudit. Tous ces outrages peu-

vent être & sont souvent des crimes égaux à celui de l'homicide, parce qu'ils en ont toute la malice. Que ne doit-on pas penser, en effet, d'une passion qui n'est arrêtée que par d'autres passions? & qui fait dans ces emportemens, jusqu'à quel point la colere est coupable?

La main se refuse au cœur, & le cœur se sert de la langue. La haine est retenue par des intérêts humains, par le défaut de moyens ou de forces. Mais l'animosité, qui ne veut pas laisser son injure impunie, se dédommage par les invectives. Un desir confus de se venger, qui n'a pas encore eu la liberté de délibérer sur la maniere, inspire les menaces. On veut faire craindre au moins le mal qu'on ne peut faire, qu'on sent peut-être qu'on ne fera pas, & qu'au fond on voudroit avoir fait. S'il s'offroit une occasion de se satisfaire impunément, on ne la manqueroit pas. On la cherche par des desirs secrets. On s'en occupe, on médite tout ce que le ressentiment & la malignité peut suggérer de vues possibles de se défaire de l'objet qui déplaît, ou de l'anéantir. Ce ne sont que les difficultés & les inconvéniens qui en font rejeter les projets. Et que sont toutes ces pensées, si ce ne sont pas de vrais

homicides? On se calme, on se modere au dehors; mais on a tué son frere en la maniere qu'on la pû.

Quelle différence de cette conduite & de celle de Dieu! Il menace quelquefois, mais ce n'est que pour épargner. Il avertit par-la le pécheur de prévenir ses châtimens par la pénitence. S'il vouloit le perdre, ce seroit par des coups imprévûs. Mais le vindicatif ne fait prévoir ses coups, que dans l'impuissance de les porter. La perte de son ennemi seroit assurée, s'il n'avoit besoin, comme le Tout-puissant, que de la vouloir. Dieu veut qu'on pardonne du fond du cœur; & les menaces font voir que ce n'est point le cœur qui pardonne. L'homicide y est consommé. C'est toujours là que la vengeance tend, à quelques objets qu'elle paroisse s'attacher, & de quelques moyens qu'elle se serve.

Quelle sorte de maux & d'injustice ne commet-on pas par les seules vengeances de la langue! La mort & la vie sont en sa puissance, dit le Sage. On nuit au repos, à la fortune, & sur-tout à l'honneur, dont la perte est pour nous comme une premiere mort. Le desir de la gloire est naturel à l'homme. Il est fait pour elle. Il est vrai que l'impatien-  
ce

ce de ce desir l'aveugle. Il cherche sa gloire dans les hommes. Il oublie que leurs opinions ne sont point sa règle; que leur estime n'ajoute rien à notre mérite; que leurs mépris n'en diminuent rien; que ce que nous sommes dès-à-présent, & ce que nous devons être, leur est également inconnu; que ce seroit par le cœur qu'il faudroit nous juger, & que leur pénétration ne va pas au-delà des apparences; que ce qu'ils condamnent n'est pas toujours condamnable; que ce qu'ils traitent de folie peut être plein de sagesse; que d'ailleurs ils ont trop de passions pour être équitables, & trop d'intérêts pour être sinceres. N'importe: nous ne consentons point à nous voir méprisés de personne; & nous ferions le mal plutôt que d'être blâmés dans le bien.

Or, quelles armes cette foiblesse n'offre-t-elle pas à la vengeance la plus impuissante? Elle juge de ses ennemis par elle-même; & quand les moyens de les perdre lui manquent, elle cherche à les accabler de tout le poids de ses propres mépris, &, s'il se peut, de ceux du monde entier. Telle est l'origine & l'usage de ces noms outrageux, que l'animosité fait donner, & que le ressentie-

ment fait rendre. Si les défauts qu'on se reproche sont faux ou naturels, l'injustice redouble ; c'est une cruauté. S'ils sont véritables, celui qui commence se rend coupable de ce même excès ; mais celui qui rend injure pour injure, est infiniment moins excusable. Le dépit de l'humiliation qui l'irrite, lui fait mieux sentir tout le déplaisir qu'il cause.

Dans certaines personnes vives & sujettes à la promptitude, le cœur défavoue souvent les reproches que la bouche prononce. C'est l'impatience & la sensibilité qui les arrache, plutôt que la malignité qui les suggere. Ils sont à peine échapés, qu'on voudroit les retenir. Ils sont criminels sans doute. Mais que penser de ces injures qui sont dictées par des haines étudiées, qui distillent leur fiel goutte à goutte, & prononcées par des langues aiguës à loisir, qui ne lancent leurs traits envenimés que pour faire de profondes plaies ? Que penser de ces reproches réfléchis qui veulent faire toute leur impression, & qui se font avec un dessein formé de flétrir l'honneur de son frère ? Qu'en penser, sinon que ce sont de vrais homicides ?

Quelle fureur vous aveugle ? Par quelles illusions mettez vous si peu d'ac-

cord entre vos sentimens & vos procédés ? Vous souffririez-vous, si vous aviez répandu le sang de quelqu'un dans un transport de colere ? Vous consoleriez-vous, si par quelque coup d'imprudence ou de hazard, vous aviez fait une plaie mortelle ? Et cet honneur que vous attaquez ; ne vous seroit-il pas à vous-même plus cher que la vie ? Les hommes peuvent se tromper sur ce point : mais il faut mesurer ce qu'on leur ôte sur l'estime qu'ils en font. Un homme n'en est pas moins privé d'honneur, quoique le sujet en soit injuste & frivole. Qu'importe si c'est caprice ou raison ? Qu'importe que ce soit le fer ou le poison qu'on employe ; quand on ôte la vie ?

A quelles barbaries encore la vengeance n'emporte-t-elle pas ? On ouvre les tombeaux pour chercher dans une famille des taches que les siècles avoient effacées. On attaque la probité dans un emploi dont elle est l'ame, où tout intérêt est suspect, où les moindres doutes forment des soupçons, où c'est une infamie de n'être pas loué. Les professions ont chacune leurs louanges propres ; elles demandent certaines qualités qui ne peuvent leur manquer sans les rendre odieuses. Par ces endroits la réputation se flé-

trit d'un coup de langue, qui ne feroit ailleurs qu'une impression très-légère; & c'est par-là que votre vengeance les attaque.

Que faites-vous quand vous osez toucher aux mœurs de ceux qui paroissent vicieux dès qu'ils ont des foiblesses, de ceux dont le ministère deshonoré devient inutile? Que faites-vous quand vous réveillez des fautes oubliées ou réparées, quand vous publiez qu'un homme est sujet à certain défaut; quand vous lui supposez dans un âge mur des vices qu'il avoit dans sa jeunesse? Celui qui est tombé ne se relève-t-il donc jamais? Que savez-vous s'il ne l'a pas fait avec avantage? s'il n'est pas plus avancé aujourd'hui dans le bien que vous ne l'avez vu dans le mal? Un Pharisien traite une femme de pécheresse au moment que ses péchés lui sont remis.

Que faites-vous, & qui vous a donné droit de révéler des péchés que Dieu tenoit cachés dans ses trésors qui ne devoient être manifestés qu'au dernier jour; & qui n'auroient été montrés que pour en rendre peut-être les réparations plus glorieuses? Vous ne dites rien que tout le monde ne sache; mais ce que tout le monde fait on croit; en est-il souvent

moins faux ? La calomnie ne fait-elle pas quelquefois autant de chemin que les simples médifances ? Des conjectures ne se donnent-elles pas quelquefois pour des accusations réelles ? Les mauvais bruits ne s'accroissent-ils pas en passant de bouche en bouche ? & vous-même comment savez-vous ce que vous osez publier ? Ce sont des paroles que vous n'avez entendu qu'à demi des faits dispersés que vous avez recueillis, dont vous avez ajusté les circonstances. Vous croyez ne faire que rapporter, & vous inventez. Vous donnez au moins pour certain ce qui peut être très-douteux & très-équivoque.

Vous parlez, me dites-vous, d'un homme perdu de réputation, connu pour tout ce qu'il est. A qui prétendez-vous donc apprendre ce que vous en dites ? Quel plaisir barbare trouvez-vous à décrier une vie qui ne l'est déjà que trop ? Vous frappez un corps mort, ou comme l'Amalécite impitoyable, vous achevez de tuer un mourant. Où trouverez-vous des excuses encore ? est-ce dans la légèreté des reproches ? c'est en cela que votre vengeance se croit modérée. Mais l'injustice se dément toujours elle-même. Les coups qu'on va porter ne seront

point des coups mortels. On ne fera point de ces plaies qui ne peuvent se refermer; ce qu'on dit n'est qu'une bagatelle, une petite tache dans une glace, un petit défaut dans une belle vie.

Etranges justifications! quand un reproche est inspiré par le ressentiment, n'y a-t'il pas d'autant plus de malignité, que l'objet en est plus léger? Il faudroit cacher avec soin des fautes énormes. La charité les couvre toutes. Elle vous oblige à ménager le vice, & vous ne ménagez pas la vertu même. Vous essayez d'avilir de grandes qualités par de petites foiblesses. Ignorez-vous que c'est l'intention qui décide de nos actions & de nos paroles? Vous faites tout le mal que vous voudriez avoir fait? & si vous n'en dites que peu de ceux dont vous vous vengez, c'est que vous n'en savez pas plus. Croyez - moi; la vengeance n'est pas scrupuleuse, & les grands secrets risqueroient beaucoup sur des levres qui ne savent pas retenir les plus petits. Le crime est presque toujours entier dans le cœur, quand il n'y a dans l'action que la différence du moins au plus. On est capable de tuer, quand on est capable de fraper.

Que savez-vous au reste de quelle

conséquence est le secret que vous ré-  
 vélez ? Est-ce à vous à mettre le prix  
 à la réputation de celui que vous dé-  
 criez ? Ce qui vous paroît à peine une  
 injure, est à ses yeux un excès d'outra-  
 ge. Il en appelle à vous-même. Mesurez  
 sur vos propres sentimens le tort que  
 vous lui faites. Que penseriez-vous ?  
 que diriez-vous ? que ne feriez-vous  
 pas, s'il vous avoit chargé de ces repro-  
 ches que vous croyez lui devoir être si  
 peu sensibles ? Le sont-ils moins pour  
 lui qu'ils le seroient pour vous ? Ecou-  
 teriez-vous ceux qui vous diroient que  
 l'injure est si petite, qu'elle ne mérite  
 pas la peine qu'on s'en fâche ? On blâ-  
 meroit votre sensibilité, vos plaintes,  
 vos emportemens ; & vous les trouve-  
 riez plus que justes. Prenez donc un mo-  
 ment l'offense sur vous, & voyez si vous  
 la trouveriez si légère. Non, vous pro-  
 nonceriez qu'il n'y a qu'une malice noi-  
 re qui puisse vous attaquer par cet en-  
 droit. Vous exagéreriez la mauvaise in-  
 tention pour vous en irriter encore plus.  
 Vous la supposeriez même, où vous  
 n'auriez pas le moindre sujet de la soup-  
 çonner. Vous justifieriez enfin toutes les  
 plaintes qu'on peut faire de votre ven-  
 geance, sur les objets auxquels elle s'at-  
 tache.

Que sera-ce si vous y joignez l'injustice des moyens dont vous vous servez? Il y a des crimes qui ne s'exécutent que par d'autres crimes. La vengeance ne marche pas toujours à découvert; elle a besoin de l'artifice pour se couvrir. Une médisance déclarée ne lui réussiroit pas; on ne la contenteroit pas assez. Il faut cacher sa passion pour se faire croire. Il faut lancer des traits de l'obscurité d'un cœur profond, dissimuler ses motifs, se couvrir du prétexte du zèle & de l'intérêt de ceux qu'on veut persuader. Il faut leur donner adroitement des ombrages & des sujets de défiance; les avertir qu'ils accordent trop aisément leur estime; médire avec un cœur double, & louer en leur présence ceux qu'on déchirera quand ils seront absens. On mêle à des défauts légers la malignité des conjectures. On les fait voir par le côté le plus mauvais. Une malicieuse retenue semble taire une partie de ce qu'elle fait pour en laisser penser plus qu'elle n'en dit. On affecte de ne pas tout dire; quand on ne fait plus rien. Ce sont des réserves, qui ne s'expriment que par des signes; mais qui lâchent la bride à l'imagination de ceux qu'on veut tromper. Vous paroiffez

levez

sez quelquefois ne faire que médire par vos paroles, & vous calomniez par votre silence. Malice d'autant plus noire, qu'elle ne se déclare pas ouvertement.

Eh! d'où savez-vous ce que vous publiez? C'est la perfidie peut-être qui fournit des armes à la vengeance, pour perdre un ancien ami. Vous abusez d'une confiance, dont vous n'étiez pas digne. Vous tournez la confiance contre ceux à qui vous en devez de la gratitude. Quand on songe à ces excès, on est tenté d'adopter la maxime des anciens dans toute son étendue. Il y auroit de la sagesse à vivre avec certains amis, comme s'ils devoient devenir ennemis. Malheur à celui qui le fut d'un vindicatif; il payera cher ses ouvertures pour une amitié trompeuse. Il n'est rien que la furieuse passion de se venger ne révèle; & que de droits on viole à la fois en révélant les défauts secrets d'un ami dont on se venge! Que ne falloit-il point pardonner à l'amitié même! Que ne devoit-on point à la confiance, à l'honneur, à la probité! Mais tous les moyens paroissent justes au ressentiment qui veut se satisfaire.

On appelle à son secours le ressentiment des autres. On se lie à ceux qui

n'aiment pas celui qu'on veut perdre. On fait parler l'envie, la jalousie, l'intérêt. On corrompt des témoins. On interroge des mécontents. On s'en prend à la religion, quand on a pour ennemis ceux qui font une profession de piété particulière. On fait entendre qu'il y a peu de gens de bien dans le monde; qu'il y en a beaucoup qui ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent; & que les plus saints ressemblent au reste des hommes; qu'ils ont leurs foiblesses & leurs passions; qu'il y a plus de momerie que de réalité dans l'austérité de leurs mœurs. On décrie en un mot la vertu, pour décrier les personnes.

Qui pourroit imaginer tout ce que des femmes irritées sont capables de faire contre d'autres femmes, auroit une idée des armes dont la vengeance est capable de se servir. Comme il n'est point de colere qui ne soit, selon le Sage, au-dessous de leur colere, il n'est point de malice qui ne soit courte auprès de leur malice. Rien ne leur échape, quand elles ont résolu de perdre des ennemies ou des rivales. Ecoutez-les, elles vous conteront les confidences de passions & d'infidélités qu'elles leur ont faites, les services qu'elles leur ont rendus dans leurs

Intrigues, les parties qu'elles ont faites avec elles, les aveux qu'elles ont tirés de leurs complices, peut-être aux dépens de leur propre honneur. Tout se fait, tout se découvre, tout devient public; & plutôt que de ne se pas venger, leur injustice se tourne contre elles-mêmes.

Rassemblez maintenant sous vos yeux toutes ces affreuses images. Représentez-vous le monde désolé par les ravages de la vengeance; & concevez la grandeur des maux par l'impossibilité des remèdes. On fait perdre à l'un ses emplois; à l'autre sa charge. On ruine les familles. On renverse les fortunes. On arrête un homme qui faisoit son chemin, par le décri dans lequel on le fait tomber. On empêche les alliances. On défunit les proches. On allume les inimitiés entre les frères. On sème la mesintelligence entre les amis. On met la discorde dans les sociétés & dans les mariages. Un bruit qu'on a répandu sourdement devient public, & fait toujours le mal plus grand qu'il n'est. La peine du péché survit aux larmes qui l'ont effacé. La parole échappée ne revient point. C'est l'étincelle qui cause un grand embrâsement.

Souvent la source est imperceptible , & le fleuve qu'elle produit inonde tout. Le poison d'une médisance secrète se répand sur toute une race ; & les suites de la vengeance sont d'autant plus irréparables, que la cause en est plus incon nue. Le détail des réparations seroit infini , le travail immense , & souvent inutile. L'honneur sur-tout, l'honneur n'est quelquefois pas moins difficile à réparer que la vie. Il reste toujours à la réputation des flétrissures semblables aux cicatrices des plaies qu'on a faites au corps. Il y a des noms donnés par le caprice , qui caractérisent les hommes , & qui leur donnent du ridicule, quoiqu'ils n'expriment en eux aucune qualité qui soit mauvaise ; des injures meurtrieres , dont la blessure ne se guérit point ; des reproches de vices deshonorans , dont l'infamie demeure ; & tous ces excès sont plus énormes à proportion que les titres d'honneur qu'on a détruits étoient plus chers ou plus nécessaires. Que si tant de considérations ne fussent pas pour rallentir le desir de se venger ; si ceux qui prennent ce conseil de leur impatience, ne sont pas assez effrayés des maux qu'elle peut leur faire faire à d'autres, qu'ils avancement , & que l'idée qu'on



va leur tracer de leurs propres tourmens, les rende attentifs aux leçons qu'ils suivent.

---



---

### VIII. LEÇON.

*La haine réduite au desir de se venger, devient son propre supplice par ses réflexions, par ses inquiétudes, par ses soupçons, par ses défiances, par ses dépit, par ses altérations, par ses souhaits, & par les images même qu'elle se fait de ses vengeances.*

Dans les premiers transports de la colere, il peut paroître doux de repousser une injure par une injure. La passion ne laisse point sentir son injustice; & le plaisir de la vengeance n'est ni ralenti par les prévoyances, ni troublé par les retours. La douceur du péché n'est empoisonnée que par les amertumes qui la suivent. Mais la passion ne trouve pas toujours à se satisfaire à l'instant. Souvent l'offense n'est point personnelle. L'ennemi n'est point présent; les forces sont inégales; les circonstances ne sont pas favorables. On est retenu par le respect des personnes, & par la considéra-

tion des lieux. Mille autres raisons de bienfiance ou d'intérêt forcent à contenir son ressentiment, à différer de se venger, à haïr en attendant qu'on puisse perdre ou nuire, & quel tourment plus cruel :

Toute attente qui devient trop longue afflige l'ame, dit le sage. Cependant les autres passions trouvent en elles-mêmes leur dédommagement. Il y a de la douceur dans les penchans qui les portent vers leurs objets. Elles s'en occupent avec plaisir; & presque toujours leur plaisir le plus touchant est celui de leurs desirs & de leurs espérances. Mais le caractère de la haine est de faire son propre supplice. C'est la vipere qui déchire le sein qui la conçut. C'est un feu dévorant qui consume l'ame, & qui se rallume sans cesse; un trait qui s'enfoncé de plus en plus par mille tristes réflexions. On porte par-tout sa peine. On en perd le sommeil; & la nuit redouble les horreurs du jour.

Plus on est seul, plus on se renferme en soi-même; plus on multiplie ses déplaisirs. C'est-là que vous citez à tout moment votre offenseur pour le juger à votre propre tribunal. Vous vous le représentez par tous ses endroits les plus

odieux. Toujours quelque nouvelle circonstance, ou quelque tour d'imagination, vient aggraver son crime. Vous vous exagérez les ingratitude, son injustice, sa mauvaise foi, sa malignité, sa barbarie. Rien de tout ce qui nous offense ne peut être innocent. Les bonnes qualités nuisent, les bonnes intentions n'excusent point. On hait davantage, à proportion qu'on est forcé d'accorder plus d'estime; on devient soi-même plus injuste & plus ingrat que celui qu'on accable de ces reproches; ses bienfaits deviennent à charge; on déteste les services qu'il a rendus, les plaisirs qu'il a faits. Vous voudriez le haïr encore plus; & vous vous laissez vous-même de l'avoir peut-être autrefois recherché, de l'avoir connu, de l'avoir aimé, de l'avoir produit. Vous vous faites des crimes de tout ce que l'estime & le bon cœur vous ont inspiré pour le servir ou pour le contenter. Vous vous repentez enfin de tout le bien que vous avez pû lui faire.

L'injure, qui ne sort point de l'esprit, tourne vers elle toutes les pensées. C'est une image odieuse, mais importune, qu'on devrait éloigner, & qu'on rappelle. Dans les autres desirs on embellit

les objets dont on se promet la jouissance. On leur prête des agrémens qu'ils n'ont pas. L'amour est ingénieux à rendre ce qui l'a touché toujours plus aimable. Mais la haine ne fait qu'augmenter ses peines. C'est-là l'étrange espece de plaisir qu'on y trouve. C'est un levain d'inquiétude, qui s'aigrit de lui-même. On grossit une idée funeste, & déjà trop odieuse. Entrez dans un esprit dont cette manie s'est emparée, vous le trouverez qui s'occupe à réaliser les fantômes, qui cherche dans les intentions ce qui ne le chagrinerait pas assez dans les actions. Il suppose des vûes chimériques à ceux qui n'ont pas eu la moindre envie de l'offenser. Il faut bien qu'ils soient coupables, afin qu'il les haïsse. Il appelle tous ses préjugés à son secours pour les accuser. Le mal qu'ils ont fait est mesuré sur ce qu'ils font, & sur ce qu'il croit être à leur égard. Cent fois cette comparaison revient, & se fait toujours avec un nouvel accroissement de dépit & de rage. Il leur dit des injures au fond de son cœur. Il les menace. Il lui échappe quelquefois contre eux des paroles mal articulées qui n'ont de la colere que les tons entrecoupés qui marquent les émotions de l'ame. Il leve le bras peut-

être pour les frapper, sans songer qu'ils sont absens, & hors de la portée des coups qu'il semble prêt à faire tomber sur eux.

Si vous vous produisez au-dehors avec un ressentiment, de quelle paix y jouirez-vous? Etes-vous capable en cet état d'une affaire un peu sérieuse? Avez-vous de l'attention pour ceux qui vous parlent? Comprenez-vous ce qu'on vous dit? Avez-vous l'esprit présent pour répondre à ce qu'on vous demande? Un homme chez qui la haine vit, songe-t-il où il va quand il marche? Réfléchit-il à ce qu'il doit dire? Voit-il ceux qu'il rencontre? Rêveur, distrait, morne dans les compagnies, on ne l'y reconnoît plus. Il ne s'y reconnoît pas lui-même, ni ses liaisons les plus particulières. Il est comme étranger par-tout. Il ne fait plus s'il doit se fier à quelqu'un parmi les hommes; s'il ne sera point trahi par quelqu'un de ceux qu'il regardoit comme ses plus fidèles. Il n'ose s'ouvrir de peur de tomber entre les mains de quelqu'un qui soit dans les intérêts de celui qu'il voudroit perdre.

Ce n'est pas tout. Il craint de le voir, tandis qu'il ne peut le voir périr. Il se bannit des sociétés où il fait qu'il se trouve; & si malgré ses précautions, il ne

peut éviter sa présence, quelles subites altérations sur son visage! quelles mortelles agitations dans son ame! il l'a rencontré des yeux, & chaque regard qu'il jette sur lui est un nouveau trait dont il perce son propre cœur. Il se trouble de son repos. Il se fait un tourment de son bonheur. Il est percé jusqu'au vif, s'il en entend parler avec estime. Il ne peut souffrir qu'il trouve encore des égards & des amis dans le monde. Ses propres amis lui deviennent suspects, s'ils n'entrent pas dans son ressentiment; & comme Saül, il se croit haï des siens, si David en est aimé. Démentez-moi, si vous haïssez vous-même; & si vous trouvez quelqu'un qui haïsse, ne l'invitez plus dans les lieux qui faisoient les plus cheres délices, quand vous prétendez l'y forcer à voir ce qu'il déteste. Ne lui parlez plus même d'aucune espèce de plaisir innocent. Il n'en est plus capable. La vie lui devient à charge.

Eh! quelle vie plus triste en effet & plus misérable pourrois-je me figurer, si je haïssois, & que l'objet de ma haine fût une de ces personnes à qui des liens nécessaires nous attachent? s'il falloit l'avoir incessamment sous mes yeux, la servir, lui obéir, l'accompagner, habi-

ter, travailler, manger avec elle, coucher toutes les nuits sous le même toit, & peut-être dans le même lit? Ce seroit vivre en quelque sorte avec la mort. Ce seroit avoir continuellement devant soi l'instrument de son supplice.

A la pensée de ces tourmens, on ne conçoit pas comment les inimitiés peuvent être éternelles entre les freres, entre les époux, entre les membres d'une même société. Aussi n'y régnes-elles pas impunément; les maux cachés se déclarent par leurs effets. Les sievres lentes minent insensiblement les santés les plus robustes. D'où vient que cet embonpoint se perd, que ce tempérament se déränge, que cette jeunesse se flétrit, que la maigreur défigure la beauté la plus vive? D'où viennent ces tristesses profondes, ces mélancolies sombres, ces physionomies altérées qu'on voit avec surprise, où la nature & la fortune ont réuni tous les agrémens du monde? Que manque-t-il à Caïn pour être content? D'où vient son air triste & son visage abbatu? C'est qu'il hait en secret Abel, & qu'il ne peut le souffrir. Voilà le ver qui le ronge, voilà le feu caché qui le consume.

En coûteroit-il donc autant pour cu-

blier une injure, pour étouffer un ressentiment, pour se guérir d'une jalousie cruelle, pour se mettre au-dessus d'un mécontentement d'état qui donne de l'aversion pour les personnes? La tranquillité de l'ame est-elle un bien qui ne mérite pas qu'on l'achete au prix de quelque violence? Et que faudroit-il après tout pour calmer votre trouble, pour dissiper ces soupçons qui vous allarment, ces pensées inquietes qui vous agitent, pour vous rendre vos plaisirs & votre repos, pour vous redonner à vos affaires, à vos amis, à vous-même, pour vous résoudre enfin d'être moins malheureux & moins coupable? Réfléchir un peu sur les raisons qui vous interdisent la colere & la vengeance; sur la nature des injustices que vous croyez qu'on vous a faites; sur les maux même que votre sensibilité vous cause. Il ne faudroit que comparer ce que vous souffrez pour nourrir votre ressentiment, avec ce que vous souffririez pour l'étouffer; qu'avoir pitié de vous-même; que choisir les moindres entre les maux.

Ces réflexions sont-elles plus tristes & plus capables de troubler votre paix, que celles qui vous occupent dans le desir de vous venger? Ne devriez-vous

pas être surpris vous-même comme votre caractère se dément ici contre ses propres intérêts ? N'est-ce pas vous qui ne voulez entendre parler de rien qui vous chagrine , qui bannissez de votre esprit toutes les pensées qui peuvent en altérer la tranquillité , qui ne pouvez vous appliquer à rien de sérieux qui ne vous fatigue , qui haïssez les devoirs qui demandent de vous quelque contention , qui ne donnez qu'à regret à vos affaires les plus pressantes des momens qui suspendent votre penchant pour les amusemens & pour la vie désœuvrée ? Vous reconnoissez-vous maintenant ? & comment ne détestez-vous pas l'empire que la haine a pris sur cette liberté dont vous étiez si jaloux ?

Que méditez-vous qui ne soit capable d'affliger l'ame au lieu de la consoler , qui ne doive la remplir de secrettes horreurs ? L'humanité , le sang , la probité , l'honneur , la sincérité , la foi , la pitié ne se révoltent-elles point chez vous ? N'en coûte-t-il rien pour étouffer tous ces sentimens , & pour se familiariser avec des images funestes ? Voudriez-vous être condamné à n'entendre jamais parler que de meurtres , de violences , de trahisons , d'empoisonnemens , de

morts tragiques? En écoute-t-on les récits sans frémir? En est-on témoin, sans éprouver des mouvemens de tristesse, des faiblessemens? Voit-on punir les coupables sans se souvenir qu'on est homme, & sans être touché de quelque sorte de compassion? Voit-on quelque espece de malheur sans y être sensible, quand on n'a point d'intérêt qui ferme le cœur à la pitié? Des renversemens de fortunes, des ruines de familles, des accidens funestes, des ravages de Province, des villes pillées ou renversées par des tremblemens de terre, des maisons abbatues par le débordement des eaux, ou consumées par les flammes, des hommes frappés de la foudre, écrasés sous des ruines, ou brisés par des chutes! Les plus anciennes histoires des parricides & des cruautés ne les font pas venir jusqu'à nous sans quelques émotions qu'elles perpétuent de siècle en siècle. On frémira toujours du meurtre d'Abel, de l'inhumanité des enfans de Jacob contre les Sichimites, de la vente de Joseph leur frere, du massacre d'Amnon, des cruautés de Néron.

Ce détail est long, & ne suffit peut-être pas à représenter toutes les scènes tragiques que vous vous donnez à vous-

même dans un cœur ouvert à toutes les fureurs de la haine. Comme Esäü, vous attendez avec impatience la mort d'un pere, d'une mere, d'un époux, d'un frere. Vous repassez dans votre esprit tout ce que le ressentiment peut suggérer de vœs possibles de vous venger ou d'être vengé par d'autres. Vous appelez à votre secours le bras des hommes & celui de Dieu; vous armez toute la nature pour votre cause; vous formez tous les souhaits que le dépit, la malignité, le mauvais cœur & la rage vous inspirent. O! si cet objet de votre implacable haine pouvoit ne point revenir de la maladie dont il est frappé! s'il pouvoit périr dans ce voyage, être assassiné par des voleurs, être submergé par la tempête, écrasé par le tonnerre! Si vous pouviez vous-même l'étrouffier entre vos bras! S'il venoit à perdre ce fils ou cette épouse qu'il idolâtre, & en mourir de déplaisir! S'il trouvoit en son chemin quelqu'un qui le fit repentir du mal qu'il a fait à tant d'autres! Si quelque main secrète pouvoit renverser sa fortune, lui susciter une foule d'ennemis, lui faire perdre les bonnes graces de ses protecteurs, le supplanter dans ses emplois! S'il vous étoit possible d'abreger

ses jours, de lui donner quelque poison lent! Si vous aviez quelque moyen de gagner ses domestiques, de corrompre son Médecin! Si ses affaires au moins se dérangoient; s'il souffroit des pertes; s'il étoit forcé de disparoître & de vous délivrer de sa présence!

Vous fuiriez néanmoins ceux qui voudroient vous suggérer de si détestables inhumanités; vous frémiriez d'entendre des discours si indignes de l'homme; vous croiriez avoir sujet de vous en offenser; vous rougiriez du moins de paroître y prendre quelque plaisir. Iriez-vous féliciter vos amis sur la mort de quelqu'un de leurs plus proches? leur diriez-vous en face qu'ils sont bien-heureux de l'avoir perdu? N'est-il pas établi dans le monde d'en marquer de la douleur, de prendre le deuil de ceux qu'on aimoit le moins? n'est-il pas indécent de se réjouir de la perte de ses ennemis les plus déclarés? Ce sont-là des leçons de la nature même; & vous auriez à vous reprocher votre inhumanité, si vous n'étiez pas affligé d'être exaucé dans tous les vœux que vous faites. Ah! renoncez donc à cette consolation meurtrière, & ne croyez pas pouvoir vous faire un plaisir pur de desirer

frer ce qui ne pourroit que vous affli-  
ger, si vous étiez raisonnable. Travaillez  
plutôt à reprendre des sentimens de paix  
& de charité pour ceux que vous haïssez;  
& voilà vos chagrins dissipés, vos in-  
quiétudes calmées, votre tranquillité ré-  
tablie. Ne quittez pas le rivage tandis  
que les vents soufflent; ne vous embar-  
quez pas sur une mer agitée. Les tour-  
mens du desir de la vengeance ne sont  
encore que le commencement des dou-  
leurs. Heureux, si la peinture que je vous  
en ai tracée vous en fait craindre de plus  
affreux; & plus heureux, si vous êtes  
assez sage pour vous épargner les uns &  
les autres.



## IX. LEÇON.

*Le projet de se venger séduit par ses fausses douceurs & par ses fausses espérances. On y trouve des difficultés dans la nature des vengeances, dans les moyens & dans le choix des personnes dont on veut se servir, dans le caractère & dans la situation de celles qu'on attaque. L'entreprise est quelquefois impossible, souvent inutile. On n'en recueille que beaucoup de crimes, de désagrémens & de ridicule.*

**I**L est aisé, dira quelqu'un, de raisonner contre les inimitiés quand on n'a point d'ennemis; de peindre les tourmens de la haine quand on n'en éprouve point les atteintes. Mais un homme offensé ne peut s'empêcher de sentir la plaie qu'on lui a faite; une injure est un poids qui surcharge; & le ressentiment, un feu renfermé qu'on ne peut contenir. Il faut que le cœur se soulage & qu'il se satisfasse. Eh bien, courez donc à la vengeance! mais demeurez encore un moment. Attendez que je vous décoyre un avenir qui ne prépare à

vosre esprit que de nouvelles tortures.

Je pourrois vous dire avec une assurance que l'expérience justifie : vous souffrez , mais bientôt vous souffririez moins , quand vous ne laisseriez qu'au tems seul le soin d'adoucir vos peines. Le feu de la passion se rallentit insensiblement quand on ne l'entretient point par les réflexions, ou quand l'esprit en est détourné par la distraction des affaires & des soins de la vie , quand on fait donner le change à ses pensées par des diversions sages. On revient de ses transports quand l'objet qui les excite disparoît. Une injure qu'on cesse de sentir , s'efface & se pardonne aisément. N'êtes - vous point vous-même de ces caracteres qui ne haïroient jamais s'il falloit haïr toujours. Les esprits les plus vifs & les plus violens sont les moins capables de constance dans les impressions qu'ils prennent. Il ne faut quelquefois qu'une absence de peu de jours pour oublier qu'on s'est mis en colere , & pour revoir sans émotion la personne qu'on auroit perdue dans ses premiers mouvemens. Mais vous voulez vous venger ; l'impatience vous tyrannise, & la vengeance vous semble douce. Formez-en donc le projet , & comptez, s'il se peut, tout ce qu'il va vous en coûter.

Commençons. Etes-vous bien décidé sur la nature de votre vengeance? Sera-t-elle secrète ou déclarée? Est-ce à la personne de votre ennemi que vous en voulez? est-ce à sa fortune? est-ce à sa réputation? Par où l'attaquerez-vous, & quelles sortes de chagrins lui pourrez - vous faire? A combien de perplexités cette première délibération vous expose-t-elle? Les vengeances qui vous plairoient le plus sont celles qui vous sont le moins possibles: vous n'êtes point à portée de fraper par l'endroit sensible. C'est la force ou les occasions qui vous manqueront. Que de précautions pour tenir votre projet caché! Si vous avez besoin de confidens, où les choisirez-vous? Leur découvrirez-vous tout le fond de votre cœur? Osez-vous leur avouer vos vrais motifs? Si ce sont d'honnêtes gens, voudront-ils servir votre ressentiment? Si ce sont des méchans, vous seront-ils fidèles? Quel fond à faire sur des ames noires, basses, mercenaires? & en trouve-t-on d'autres qui veuillent se prêter à des manœuvres aussi honteuses que celles de la vengeance?

Si c'est une surprise que vous méditez que de détours pour couvrir vos dé-

marches ! Que d'artifices pour faire tomber votre homme dans vos pièges ! Que de courses pour le suivre lui-même dans ses allures ! Que d'attentions & de vigilance pour savoir ses heures , pour ne pas manquer le moment favorable ! Que de sûretés à prendre pour ne rien risquer en l'attaquant ! Et si vous le manquez , si vous êtes trahi , que de peines & de pas perdus ! quels risques à renouer une intrigue nouvelle & souvent également inutile ! quelle folie de sacrifier son repos à l'espérance d'une satisfaction vaine , au desir d'un plaisir malin qu'on ne se procurera point peut-être & dont il ne restera que le tourment de l'avoir inutilement recherché !

Ce sont ces difficultés peut-être qui rendent les vengeances personnelles plus rares ; on se tourne du côté de l'honneur , & l'entreprise n'est pas moins épineuse ; une réputation bien établie n'est pas facile à détruire ; les taches d'une vie déreglée ne sont pas toujours faciles à découvrir. Que d'adresse il faut pour calomnier avec succès , pour persuader ceux qui ne se préviennent pas aisément , & qui se défient sagement de trop de crédulité ! On devient suspect à ceux qui connoissent les personnes , & qui savent

démêler les ressorts secrets qui remuent les cœurs. A quels retours on s'expose, quand on se commet avec la vérité qui se révèle tôt ou tard! Est-il rare de voir le mensonge se démentir, & le menteur confondu? Aurez vous assez d'art pour donner un mauvais tour à des actions simples, pour faire entrevoir le mal sous les apparences du bien? Comment vous ferez-vous croire si vous avez à décrier quelqu'un dont vous n'aviez jamais parlé qu'avec estime? Comment effacerez-vous le souvenir d'une louange sincère? Comment reviendrez-vous contre vos propres témoignages?

De tous côtés les difficultés croissent selon la différence des objets & des situations. Que vous reviendra-t-il d'observer de près une conduite que vous voulez noircir, & qui n'a rien maintenant que de régulier, ou qui couvre ses désordres sous des dehors qu'il vous est impossible de pénétrer? Où trouverez-vous des témoins pour vous révéler les écarts d'une jeunesse qui s'est passée dans un pays éloigné, dans un séjour inaccessible à vos recherches? Par quels artifices, ou par quelles promesses engagerez-vous des confidens & des complices à vous découvrir des secrets qui leur sont im-

portans & précieux? Quelle impression des fautes que vous aurez découvertes pourront-elles faire, si ces fautes sont légères, ou si elles ont été glorieusement réparées? A quel propos irez-vous parler de ce que vous savez peut-être, mais que vous n'auriez jamais dû savoir? Quel usage ferez-vous d'une découverte que vous n'aurez pû faire que par des voies illégitimes ou sacrées? Le ressentiment pourtant vous fera tenter tous ces moyens; ou plutôt la précipitation vous fera donner dans tous ces pièges.

Il y a des occasions où l'honneur ne peut être flétri que par l'infamie de celui qui se venge. Vous avez entendu ce que vous ne deviez pas entendre; vous avez lu ce qu'il ne vous étoit pas permis de lire; vous avez révélé ce qui vous avoit été confié sous le sceau d'un secret inviolable. La vengeance est de toutes les passions celle qui doit être la plus prudente; & pour ne rien risquer, il faut presque toujours pouvoir se venger, sans laisser voir qu'on se venge. Il faudra souvent que ceux qui sont les plus nécessaires à vos desseins en soient les moins instruits, que vous les fassiez agir comme des instrumens inanimés.

qui ne savent pas à quel usage on les met. Vous voulez savoir quelles sont les connoissances & les liaisons de la personne à qui vous cherchez à nuire ; ce qui la mène en certaines maisons ; qui sont ceux que vous voyez entrer dans la sienne ; ce qui s'y fait ; ce qui s'y dit ; si ses affaires sont arrangées ; si cet homme a du bien ; s'il a des dettes : comment il se conduit dans ses emplois ; quels sont ses protecteurs ; comment ils le sont devenus ; par quels intérêts il a mis certaines gens dans les siens ; quels sont ses amis les plus fidèles. Que ne faut-il pas savoir quand on veut trouver l'endroit foible de celui qu'on a résolu de ruiner ou de perdre ? & comment , & de qui le pourrez-vous savoir sans paroître trop curieux , sans donner des soupçons à ceux que vous interrogerez ? Par quels détours tirerez-vous d'eux certains détails ? Par où les conduirez-vous à certains aveux ? L'entreprise en est souvent par elle-même aussi vaine que pleine d'inconvéniens & de difficultés.

Mais la vengeance est insensée ; elle s'obstine à vouloir ce qu'elle peut le moins. Les difficultés redoublent selon les personnes. Qui êtes-vous , & à qui avez-vous à faire : Ecoutez le Sage qui  
vous

vous demande ce qui peut arriver au pot de terre qui se heurte contre le pot de fer, si ce n'est de se briser. Un homme riche & puissant vous maltraite & vous menace encore. Il ne vous reste avec lui d'autre parti que de souffrir & de vous taire. Agitez-vous, tourmentez-vous, épuisez vous, animez-vous de toute votre colere. Quelle vengeance tirerez-vous d'un homme à qui vous ne pouvez faire ni bien ni mal; d'un homme indépendant qui, n'ayant rien à espérer de vous, n'en a rien à craindre; d'un homme que son rang & son élévation met si fort au-dessus de vous, que vos traits n'arriveront jamais jusqu'à lui, trop heureux s'ils ne retombent pas sur votre tête. Toute votre vengeance sera réduite aux vains efforts que vous aurez faits pour vous venger.

Un autre trouvera dans sa prudence des précautions contre vos surprises, dans ses amis de la protection contre vos violences, dans son crédit des ressources contre vos intrigues. Vous aurez pour ennemi un honnête homme qui n'aura point d'autre crime que celui de vous avoir déplu par son amour pour la justice, ou par celle que le monde lui rend de vous le préférer; un homme

qui ne vous donne aucune prise, & qui ne vous laisse voir aucun endroit par où vous puissiez le fraper, autre sujet de désespoir. Vous échouerez dans les entreprises les mieux concertées, dans les poursuites les plus légitimes; vous exigerez des satisfactions qui ne vous seront point faites, quelque juste que soit votre cause; vous consumerez vos biens & vos jours dans les chicannes des procédures, ou vous vous rebuterez enfin de leurs lenteurs; vous aurez le déplaisir de voir une insulte impunie après un tems assez long pour rallentir les inimitiés les plus cruelles. Que de projets en effet dont il ne reste que le chagrin de les avoir formés, & de les avoir inutilement suivis!

Quel acharnement enfin plus déraisonnable que celui de se venger d'un indigne, dont les injures ne doivent offenser personne, parce qu'elles sont incapables de deshonorer! d'un misérable dont on ne peut attendre de réparations! d'un homme si perdu de réputation, si dépourvu de biens, qu'il pourroit vous déshonorer de le rendre plus infâme ou plus malheureux! Renoncer donc à la vengeance, c'est en mille occasions faire à la raison le sacrifice d'un desir inutile

d'un desir impuissant, d'un desir qui ne se satisfait que par son propre tourment. Il suffiroit d'aimer un peu son repos, d'être capable de compter avec soi-même, & de prévoir toutes les peines d'un engagement dont le succès est pour le moins toujours incertain.

Que faites-vous? où vous précipitez-vous? vous ne consultez qu'un transport furieux qui vous aveugle. Vous prenez une résolution violente, mais téméraire. Vous mettez la vengeance d'une action, peut-être innocente en elle-même, au prix des plus grands crimes. Vous serez fourbe, imposteur, médifant; vous risquerez votre tranquillité, vos biens, votre réputation; vous vous perdrez peut être; mais vous aurez le plaisir de perdre un ingrat, un perfide, un homme sans honneur & sans probité; vous apprendrez qui vous êtes; vous ferez voir qu'on ne vous attaque pas impunément; vous saurez tirer raison d'un affront; vous ferez repentir un impertinent de son insolence; vous ferez connoître un mal-honnête homme pour ce qu'il est; vous démasquerez un hypocrite, vous vous le promettez dans votre ame, & vous oubliez que toutes sortes d'intérêts devroient désavouer en

vous des résolutions aussi honteuses que funestes. Vous avez l'indiscrétion de le dire à vos ennemis même ; vous vous agitez ; vous menacez ; vous tonnez. Rien ne fait tant de bruit que la colere, mais souvent si peu d'effet. Ce sont les cris de la montagne qui met le monde dans une grande attente, & qui n'enfante qu'une souris. Tout se termine quelquefois à des démarches ridicules ; on veut faire des taches au soleil ; on lance des traits contre la lune ; on bat l'air ; on donne des coups d'épée dans l'eau. La vengeance se tourne contre celui qui la médite : c'est le chien qui mord la pierre qu'on lui jette, & qui s'y casse les dents.



## X. LEÇON.

*Le plaisir de la vengeance est trompeur dans l'exécution même. On ne fait ni tout le mal qu'on croyoit faire, ni celui qu'on vouloit. On se désespere tour à tour de s'être trop ou trop peu vengé. On se repent des vengeances légitimes & des illégitimes; & on trouve toujours qu'on a moins fait pour sa satisfaction, que pour son tourment.*

C'Est le sort de tous les desirs les plus naturels, de se méprendre dans l'idée qu'ils se font de leurs objets. L'homme veut être heureux, & ce penchant lui fait imaginer un bonheur parfait dans tout ce qu'il se propose. Il ne considère que les agrémens des situations qu'il se figure. Ce sont des lointains toujours agréables à la vûe, quoique de près ils n'offrent souvent que d'affreux déserts. Le présent désabuse des promesses de l'avenir.

Est-il étonnant que les illusions soient encore plus grossières dans un desir aussi défavoué par la raison que celui de la vengeance? Il n'en est point de laide

aux yeux de la passion qui la conçoit. L'impatience de se contenter lui persuade que son contentement sera parfait ; & quelques horreurs qu'il y ait dans le projet, on se représente, après l'exécution, le plaisir le plus touchant. Mais ce plaisir n'est qu'un fantôme qui s'évanouit au moment qu'on croit le saisir. On voit qu'on s'est trompé dans ses prévoyances & dans ses mesures. On n'a pas trouvé l'endroit sensible. On voit triompher un ennemi d'une vengeance inutile, insulter à la foiblesse de celui qui s'étoit flaté de l'abatre sous ses premiers coups. Il se soucie peu de ce qu'on s'imaginoit qui lui tenoit fort au cœur. Il n'en est ni moins heureux ni moins tranquille après ce qu'on a tenté pour renverser sa fortune, ou pour troubler son repos. Une calomnie découverte n'a fait que redoubler pour lui l'estime publique. La haine s'est tournée contre le calomniateur ; il n'en a pas même été cru dans ses médisances. Son animosité n'a point eu d'autres succès que de réveiller le zèle des amis de celui qu'il attaquoit. Il le voit plus chéri, plus protégé, plus affermi que jamais dans son poste. C'est l'arbre qui n'est ébranlé que pour jeter ensuite de plus profondes racines.

Quel dépit pour un homme piqué, qui mesure sa vengeance à son ressentiment ! il compare les injures avec les injures, les torts avec les torts. Il a fait peut-être quelque mal ; il a trouvé quelque moyen secret de nuire ; il a causé des déplaisirs & des dommages. Mais ce n'est pas là ce qu'il vouloit ; il n'est pas content de lui-même ; ses desirs ne sont point remplis ; l'hydropique n'a bû que pour augmenter son altération ; la soif de se venger renaît de la vengeance même, & l'illusion ne cesse point encore ; on veut se contenter, & on ne se contente point. Le cœur sent toujours sa blessure, & le remede aigrit le mal. L'injure la plus légère ne paroît jamais assez réparée. De-là cet acharnement à nuire, qui renouvelle à chaque occasion le tourment de ceux qu'il anime ; qui perpétue les inimitiés par les vengeances. Toute la vie se passe quelquefois dans cette cruelle envie qui consume le cœur qu'elle possède. Un homme n'a été offensé qu'une fois par un autre ; mais il s'offense lui-même à chaque fois qu'il se venge, par le déplaisir de ne s'être pas encore assez vengé.

Samson se voit trahi par sa nouvelle épouse ; & dans le feu de sa colere, il la

quitte, & s'en retourne chez ses parens. Mais l'infidélité n'étoit pas de celles qu'on croit ne pouvoir oublier. Son ressentiment se calme, & sa passion renaît. Il s'en va plein d'empressement retrouver cette femme chérie qu'il n'a point cessé d'aimer. On a cru pourtant qu'il la haïssoit; & selon l'usage du tems & du pays, le beau-pere a donné pour second époux à sa fille, un ami de Samson même. A cette nouvelle, il se livre à ses transports; il croit que l'injure qu'il a reçue d'un seul, le met en droit de tourner son courroux contre tous les Philistins. Non, leur dit-il, je n'aurai désormais rien à me reprocher: je vous ferai tous les maux que je pourrai vous faire. Il brûle en effet leurs moissons, leurs vignes, leurs oliviers. Les Philistins allarmés cherchent à le satisfaire. Ils brûlent eux-même ceux dont il a reçu l'outrage. Le voilà plus que vengé sans doute: mais non. Samson n'est point satisfait, & se prépare à se venger encore.

Là conduit une passion qui ne fait pas se contenir dans les bornes de l'équité, parce qu'elle a violé l'équité même: on n'est content, on croit du moins de l'être que quand on a fait plus de mal.

qu'on n'en n'a souffert. Toute vengeance est excessive; mais il y a des excès dans cet excès même. On se croit tout permis dans ses emportemens. Mais que de funestes retours quand le sang-froid succède aux animosités! Ce n'est plus alors le désespoir de ne pouvoir se venger assez qui tourmente, c'est le désespoir de s'être trop vengé.

Désespoir plus cuisant, parce qu'il naît d'un sentiment plus juste, & qu'il est aidé de tout le secours des réflexions. On revient de ses transports avec la cruelle surprise de ce mari qui croyoit avoir tué son rival, & qui reconnoît en lui son fils unique; avec tout le saisissement d'un chasseur qui croit avoir tiré sur une bête, & qui voit un homme expirant ou blessé de ce coup fatal. Faibles images encore des déplaisirs mortels qui suivent quelquefois les vengeances excessives ou précipitées. Là, c'est un époux enragé de s'être deshonoré lui-même en deshonorant son épouse. Ici, c'est une mere désespérée d'avoir fait à toute sa famille un tort irréparable, en éclatant sur la foiblesse de sa fille. C'est un fils qui ne peut se souffrir depuis qu'il a révélé l'ignominie de son pere. C'est un ami qui perd un ancien

ami par un moment d'impatience : & le désespoir redouble par la comparaison de ce qu'on avoit souffert, & de ce qu'on s'est permis.

Jetez un moment les yeux sur les ravages de la vengeance, & jugez si elle ne doit pas être elle-même effrayée d'avoir fait tant de maux pour une injure légère, pour une parole, pour un chagrin d'un moment. On voit des maisons ruinées, des veuves désolées, des enfans orphelins, ou réduits à la mendicité. Les innocens ont été punis pour les coupables. Ceux même qu'on supposoit auteurs ou complices du crime, ne l'étoient point. On reconnoît sa méprise & leur innocence. On avoit été trop léger dans ses soupçons, trop crédule à des faux rapports. On ne s'étoit pas assez défie d'un traître ou d'un jaloux. On avoit été trompé par des apparences équivoques. Le mal est fait pourtant, & quel en est le remède? D'inutiles regrets, des desirs impuissans de réparer une perte irréparable. On ne rend point la vie aux morts. Des réputations flétries ne se rétablissent gueres. On n'a pas assez de crédit pour remettre en place ceux qu'on a desservis. On n'est pas assez riche pour dédommager tous ceux qui souffrent.

dés torts qu'on a faits. On a tout pû pour les perdre, & rien pour les sauver. On a livré les uns aux rigueurs de la justice. On a forcé les autres à quitter leurs emplois, à se banir de leur patrie. Ceux-ci sont perclus de quelque membre; ceux-là se ressentiront toute leur vie des coups sourds qu'on leur a donnés: ces autres traîneront leurs malheureux jours dans la misere & dans le mépris. On leur a fermé tout accès auprès de ceux qui faisoient leur unique espérance. On les a décriés de tous côtés par des impostures secretes. On leur a causé des dommages dont ils ne connoîtront jamais les auteurs.

Quel affreux spectacle! Quel tourment pour un cœur qui conserve encore des sentimens! Qu'il paye cher la malheureuse satisfaction d'avoir voulu rendre le mal pour le mal, & d'en avoir fait plus qu'il ne croyoit en faire! Quels reproches on se fera le reste de ses jours, de certains emportemens de jeunesse, de certains tours d'une malice noire que l'impuissance de se venger ouvertement avoit inspirés! Les vengeances même qui ne laissent rien à réparer, tourmentent par leur seule injustice, quand la probité prend le dessus dans une ame où

les passions ont regné. Que ces souvenirs sont amers ! Que ne donneroit-on pas pour effacer ces taches d'une vie, qui ne se signale plus que par la modération ? Que de regrets enfin ne coûtent pas quelquefois les vengeances qui paroissent les plus légitimes & dans leur principe & dans leur objet ! Il se mêle toujours quelque mouvement étranger dans le zèle. Nous agissons plus par sentiment que par lumières, & nous prévoyons rarement toutes les suites de nos démarches.

Les Tribus d'Israël s'arment contre celle de Benjamin qui se fait une fausse gloire de l'impunité d'un crime infâme. Elles sont repoussées deux fois avec des pertes capables de ralentir la vengeance la plus ardente. Cependant il se donne un troisième combat où les Benjamins sont opprimés par la force & par l'artifice. Mais qu'arrive-t-il ? Au lieu de chants de victoire, ce ne sont que des cris lamentables, & des torrens de larmes. Les vainqueurs sont inconsolables de la perte des vaincus. Pourquoi, disent-ils, a-t-il fallu qu'il pérît une Tribu d'Israël ? Et toute leur inquiétude est désormais d'en sauver, s'il se peut, les tristes restes.

De quel œil peut-on donc voir ces vengeances d'emportement, où il n'entre aucune espèce de justice ? Tandis qu'on est animé de son ressentiment, tout paroît énorme dans les injures qu'on croit avoir reçues ; mais la réflexion nous fait voir que nous ne sommes point offensés, ou que nous le sommes bien moins que nous ne pensons. On reconnoît alors qu'on s'aime trop soi-même ; qu'on tient trop à des intérêts qui devroient être indifférens. On rougit d'un emportement déraisonnable. Mais enfin le mal est fait, & ne peut ne point l'être.

Imaginez-vous les pensées de ces furieux qui s'en prennent aux choses inanimées des déplaisirs qu'on leur fait ; qui brûlent, qui déchirent, qui cassent, qui jettent tout par les fenêtres. Il ne leur manquoit que de s'y jeter eux-mêmes, & de se casser les bras & les jambes pour chagriner ceux qui les chagrinent. Ils en reconnoîtroient encore mieux toute la folie d'une indignation qui se seroit tournée contre elle-même. Au moins ne peuvent-ils s'empêcher de sentir les torts qu'ils se sont faits, de rougir des ravages qu'ils ont causés dans leur maison, de se faire des reproches plus cuisans que tous ceux qu'ils pour-

roient recevoir des autres. C'est d'eux que le Proverbe dit, qu'ils ont arraché leur nez pour faire tort à leur visage.

Ce sont-là les charmes de la vengeance. Goûtez-les, homme aveuglé par votre sensibilité. Votre ennemi ne peut vous échaper. Le voilà tombé dans vos pièges. Il est à portée de vos coups. Il vous est facile de l'opprimer, de l'humilier, de le perdre sans ressource. Mais soyez assuré pourtant qu'il vous en coûteroit encore moins pour lui pardonner. Si votre vengeance est moindre que l'injure, si vous ne pouvez nuire autant qu'on vous a nuï, chagriner autant qu'on vous a chagriné; vous aurez le déplaisir de ne vous être pas assez vengé. Si vous donnez dans l'excès opposé, si vous faites plus de mal qu'on ne vous en a fait; vous vous repentirez de vous être trop vengé. Ainsi, ou irrité par le dépit d'une vengeance trop médiocre, ou déchiré par le remords d'une vengeance excessive, vous vous rendrez plus malheureux que satisfait. Ce qui pourra vous arriver de plus heureux, ce sera de revenir aux conseils de la raison, de reprendre des sentimens d'humanité, de reconnoître  votre injustice, & de vous reprocher éternellement la vengeance la

plus spécieuse dans ses prétextes, & la plus modérée dans les réparations qu'elle se fera faites.

---

## XI. LEÇON.

*Les vengeances sont funestes, soit qu'on s'en repente, ou qu'on ne s'en repente pas. On se fait hair de ceux qui ne haïssoient point. On aliene pour toujours ceux qui pouvoient revenir. On irrite par l'emportement ceux que la modération pouvoit adoucir. On multiplie ses ennemis. On se prépare des frayeurs & des dangers contre lesquels rien ne peut rassurer.*

**L**Es regrets sont inévitables aux cœurs qui ne sont emportés que par la vivacité du tempérament; à ceux qui sont capables de revenir de leurs préjugés sur les injures, & de se convaincre de l'injustice des vengeances les plus modérées. Ils perdent le repos de la conscience; & c'est avoir perdu le fruit du repos de la vie. Tous les autres accidens qui peuvent la troubler, les infortunes, les pertes, les infirmités, sont de moindres maux que les souve-

nirs d'un emportement qu'on déteste. Le monde n'a point d'objets assez touchans pour dédommager un cœur du déplaisir d'avoir fait le mal, & de ne pouvoir le réparer.

Mais une vengeance dont on ne se repent point, n'est pas moins funeste à la tranquillité dont on pouvoit jouir en pardonnant. La prudence des passions s'égaré dans ses pensées; elle se jette dans les inconvéniens qu'elle veut éviter. Elle croit guérir les maux, & ne fait que les aigrir. Un homme vous fait une réponse impertinente; il vous dit des injures; il vous menace; c'est un brutal qui vous connoît à peine, & qui vous insulte comme par goût, & pour avoir le plaisir d'insulter. Celui-ci vous maltraite & vous frappe sans sujet; cet autre vous tend un piège, & vous fait faire une fausse démarche. Il y a peut-être plus de malignité naturelle que d'inimitié pour vous. Ce n'est pas toujours la haine & la colere qui font agir ceux que vous regardez comme vos ennemis. Ceux qui vous haïssent dans un tems, ne sont pas incapables de redevenir vos meilleurs amis. Nous ne nous prévenons souvent les uns contre les autres, que parce que nous ne nous connoissons

sons pas assez. L'expérience & le tems nous défabusent. Certains traits marqués, qui caractérisent les hommes, nous font voir combien nos antipathies & nos aversions étoient déraisonnables. Mille événemens nous convainquent de nos méprises, & de l'injustice de nos préventions. Il y a des conduites qui défarment les ennemis les plus passionnés & les plus furieux. Une égalité d'ame qui ne se trouble point au milieu des injures; la bonté qui les fait pardonner; la générosité de servir dans l'occasion ceux dont on est offensé, ce sont là des especes de vengeance capables d'adoucir les esprits les plus intraitables.

Mais un ressentiment qui ne consulte que lui-même, n'entend rien à toute cette sagesse. Qu'avez-vous donc fait, impatience aveugle? Vous avez cru qu'une première injure pardonnée seroit une leçon de vous en faire une seconde; que vous apprendriez à quiconque voudroit vous insulter, que vous aviez l'ame trop basse pour ressentir un affront, ou trop lâche pour oser vous en venger. Vous n'avez pas voulu qu'il fût dit que vous manquiez de moyens pour vous mettre à couvert des coups qu'on se-

roit encore tenté de vous porter. Vous craigniez enfin que l'impunité ne rendît un agresseur plus insolent ; & vous l'avez irrité par la punition. Vous vous étiez flaté de lui faire appréhender le poids de votre bras, l'étendue de votre crédit, le pouvoir de vos amis, & les ressources que vous trouvez dans vous-même. Est-ce là l'effet que votre vengeance a produit ? & ne pourroit-on pas vous dire qu'il y avoit un parti plus sage à prendre ?

La crainte est un frein puissant pour arrêter l'audace des méchants. On peut être audacieux sans être intrépide ; & rien ne doit l'être moins que l'injustice. Mais on ne réussit pourtant pas toujours à se faire craindre. La vanité se flate, & se croit plus terrible qu'elle n'est. On ne fait pas se servir de ses avantages. Les armes les plus effrayantes cessent de l'être en certaines mains. Il y a des gens qu'on ne craint jamais. Il eût été bien plus sûr, croyez-moi, de penser à vous faire aimer. Une réponse douce calme la colere, dit l'écriture ; mais un discours inspiré par le ressentiment, ne fait que l'aigrir davantage. La modération fait revenir ceux qui paroissent les plus incapables de retour ; &

la vengeance les rend à jamais irrécyclables.

Tremblez, vous qui croyez avoir fait trembler vos ennemis. C'est à vous maintenant de redouter ceux que vous avez prétendu réduire par la crainte. Vous avez allumé contre vous des inimitiés éternelles. Attendez-vous à voir vos plus beaux jours livrés à de continuelles allarmes. Figurez-vous les frayeurs insensées de Caïn, qui fait qu'il n'y a point d'homme sur la terre, & qui craint d'être tué par le premier qu'il rencontrera. Telle est l'agitation qui suit une vengeance souvent très-légère en apparence. Il n'y a plus de paix à se promettre, parce qu'il n'y a plus de sûreté. Vingt ans, trente ans après le châtement, le ressentiment se réveille. Le silence est souvent plus à craindre que les menaces. On ne se tait que pour mieux concevoir le mal qu'on veut rendre; que pour en attendre une occasion plus favorable. L'intérêt ou la crainte font dissimuler pour ne rien risquer; mais le temps leve enfin les obstacles.

Aujourd'hui vous triomphez d'un ennemi plus foible que vous. Mais serez-vous toujours dans cette place qui vous met hors d'atteinte aux insultes.

Mij

ou qui vous donne de l'avantage pour les repousser? Avez-vous toujours ce protecteur assez puissant pour arrêter toutes les entreprises qu'on pourroit faire contre vous? Il vous arrivera quelque disgrâce. Celui dont vous vous êtes vengé deviendra lui-même plus puissant; & d'ailleurs il ne faut pas toujours beaucoup de pouvoir pour beaucoup nuire. Un homme irrité par la vengeance, se porte à des excès dont il auroit frémi dans un premier mouvement. Il n'avoit fait que vous frapper légèrement; il n'avoit touché qu'à votre honneur; il en vouloit tout au plus à votre fortune. Mais dans son désespoir il tentera peut-être à votre vie même. Que de dangers pour une satisfaction achetée quelquefois au prix de tant de peines, & mêlée de tant d'amertumes! On observera votre conduite. On vous suivra dans toutes vos démarches. On fera contre vous tout ce que vous avez fait contre celui dont vous avez voulu vous venger.

On ne sauroit imaginer à combien de terribles retours ce funeste plaisir est sujet. C'est lui qui remplit le monde des événemens les plus tragiques. Une offense reçue nous touche; & personne ne

le fait mieux que celui qui n'a pû la souffrir impunie. Mais une offense rendue nous pique infiniment plus. Dans les fausses idées de l'amour-propre, elle a pour celui qui la rend toute la gloire d'un triomphe; & pour celui qui la reçoit, toute la honte d'un châtement. La vanité, qui se trouve humiliée, s'irrite; & nous verrons bientôt quelles sont ses fureurs, lors même qu'elle ne se croit qu'offensée. L'opinion des hommes a pour ce fol entêtement un étrange pouvoir. Vous avez vû toute la Tribu de Benjamin pétir; plutôt que de laisser venger sur quelques-uns des siens l'outrage fait à la femme d'un Lévitte. Il semble que le crime impuni cesse d'être honteux; & on se croit plus deshonoré par le châtement que par la faute.

Ainsi pour un ennemi dont vous aurez voulu vous faire justice à vous-même, il vous en naîtra plusieurs. Vous verrez toute une famille se déclarer contre vous & contre les vôtres. Vous serez chargé de toutes les imprécations que David fit contre Joab, lorsqu'il se fut vengé d'Abner. Les inimitiés se perpétuent par-là jusqu'à la troisième & quatrième génération. Les enfans portent l'iniquité des peres. Leur nom même

me devient odieux dans tous ceux qui le portent, quoique quelquefois ils ne soient point de leur race. Vos amis, si vous en avez qui soient sages, condamneront votre emportement; & si, pour votre malheur, vous en avez d'assez insensés pour approuver vos transports, & pour vous animer à la vengeance, feront-ils assez puissans pour sauver les suites? Quels conseils vous donne-t-on, quand on vous exhorte à sacrifier vos biens, & votre vie peut-être, à la vaine gloire de tirer raison d'un affront qui n'est souvent qu'imaginaire? Ne dût-il vous en coûter que votre liberté, que la perte de votre établissement, que le déplaisir d'abandonner votre patrie, & de vivre errant dans le monde; quelle garantie vous promet-on? Quel dédommagement trouverez-vous dans ceux que vous aurez trop écoutés?

Consultez-vous le premier sur un projet dont les suites vous intéressent plus que tout autre. Voyez comment vous éviterez les malheurs présens que la vengeance traîne après elle. Qui vous délivrera des craintes de l'avenir? Remettez-vous devant les yeux tout ce que vous avez appris; & tout ce que vous avez vû de vengeances malheureuses.

dont tout le poids est retombé sur ceux qui se sont fait une loi de se contenter à quelque prix que ce fût. Que de loisirs ils ont pour se repentir d'un emportement si fatal ! Contez-vous à vous-même tous leurs tourmens , & comparez-les avec ce qu'il vous en coûteroit pour renoncer aux espérances qui les ont trompés. Vous n'avez qu'à le vouloir , qu'à réfléchir un peu sur les chagrins qui précèdent la vengeance , sur les peines qui l'accompagnent , sur les troubles & les disgraces dont elle est suivie ; votre intérêt vous fera pencher alors du côté de l'indulgence & de la modération. Vous ne trouverez de plaisir assuré que dans l'oubli d'une injure , & ce plaisir sera bientôt le fruit d'un désir sincere de l'oublier.

Au reste , ne bornez pas ces maximes aux vengeances d'éclat. Peut-être trouverez-vous dans vos intérêts mille autres raisons de ne pas vous les permettre , ou dans votre caractère , des dispositions particulières à ne pas les désirer. Peut être n'êtes-vous ni d'une humeur , ni d'un état à vous faire beaucoup d'ennemis étrangers. Mais il y a de petites offenses domestiques , dont les vengeances n'ont pas de moins tristes

suivies. La paix d'un mariage dépend quelquefois d'un premier déplaisir pardonné; & la méintelligence d'une première faute dont on a trop marqué de ressentiment. Nous péchons tous, & nous ne voulons point qu'on nous punisse. Le châtement nous irrite, à proportion que nous croyons avoir plus de droits au pardon. Ces droits sont grands entre les époux, entre les freres, entre les proches, entre les personnes liées par état, renfermées dans la même retraite, & soumises à la même regle. Et qu'on remonte à la source du peu de paix qu'on voit regner dans toutes ces sociétés, qu'on interroge les cœurs sur leurs déplaisirs, on trouvera que le mal vient moins des fautes commises, que des fautes punies. Une injure s'oublie tôt ou tard, & peut se pardonner; mais une vengeance reste imprimée dans l'ame, & ne se pardonne gueres.



## XII. LEÇON.

*Les satisfactions que la vengeance se promet, sont des satisfactions chimériques. Les maux qu'on a soufferts ne sont point réparés par ceux qu'on fait. Le plaisir qu'on en ressent est indigne de l'homme : on s'interdit l'espérance des satisfactions réelles ; il ne reste à celui qui s'est vengé, que la lassitude des travaux inutiles.*

Si la vengeance n'avoit pour but que de recouvrer un bien qu'on nous enleve, l'utilité s'y trouveroit jointe à la justice, & le desir en seroit permis, pourvu qu'il se renfermât dans les moyens légitimes : mais rendre le mal pour le mal, c'est presque toujours acheter bien cher un remede inutile. Y eut-il jamais d'envie plus furieuse & plus insensée, que celle de ces vengeances gratuites, qui ne réparent point les offenses, & qui n'empêchent point qu'on ne souffre tout ce qu'on souffroit avant de s'être vengé ?

Quand l'intérêt cherche à se sati faire par la violence : quand il viole les loix de l'équité que la nature inspire : quand

l'usurpateur s'empare du champ de son voisin ; quand l'administrateur infidèle s'enrichit aux dépens de son maître ; quand l'avare dépouille le pauvre par ses usures ; quand l'exacteur s'engraisse du sang des peuples ; quand le juge se laisse corrompre par les présens ; quand les injustes enfin se font un plan d'accumuler biens sur biens par toutes sortes de voies honteuses & sordides , ils trouvent au moins de quoi se justifier à leurs propres yeux dans le fruit même de leur injustice. Ils peuvent se rendre compte des raisons de leur conduite. En devenant plus coupables , ils ont rendu leur destinée plus florissante. Mais à quel bien la vengeance aspire-t-elle ? Qu'aura-t-elle de plus, après tous les tourmens qu'elle se donne ?

C'est à cette question qu'on a déjà poussé les réflexions sur la loi du talion. Quel avantage les offensés retiennent-ils des satisfactions qu'on leur accordeoit ? Celui qui n'avoit plus qu'un œil en voyoit-il plus clair , quand il avoit fait arracher celui de son ennemi ? La veuve qui poursuivoit le meurtrier de son mari , en étoit elle moins veuve ? Les enfans qui vengeoient la mort de leur pere , en étoient-ils moins orphe-

ains? Les violences étoient punies, mais les pertes n'étoient point réparées. L'ordre public étoit vengé des violateurs, & la vengeance laissoit dans leur entier les injures particulieres.

Que vous reviendra-t-il donc à vous, qui suivez les conseils d'une aveugle fureur? Vous avez essuyé de mauvais traitemens; on vous a fait perdre votre fortune, votre établissement, vos biens. On vous a décrié dans le monde; & quelles réparations prétendez-vous en tirer? Vous ferez autant de mal qu'on vous en a fait. Etrange réparation! Quoi les blessures que vous ferez à votre ennemi serviront-elles d'appareil aux vôtres? En souffrirez-vous moins, quand vous l'aurez fait souffrir avec vous? Le dérangement de ses affaires rendra-t-il celui des vôtres meilleur? rétablirez-vous votre fortune en ruinant la sienne? recouvrerez-vous le repos, en le lui faisant perdre? ses mauvaises actions révélées, effaceront-elles les taches de votre vie, qu'il a découvertes? cesserez-vous enfin d'être malheureux, quand vous l'aurez fait tomber dans tous vos malheurs?

Imaginations d'enfans! extravagance d'une passion qui ne fait ce qu'elle fait!

Voulez-vous voir une image achevée de la folie ? Représentez-vous ces poursuites enragées dont les tribunaux rentissent, où le public est attiré par la vivacité des déclamations, ou par une curiosité maligne. Quel spectacle plus digne de compassion, que celui de ce vindicatif obstiné, qui pour une légère injure, pour une parole qu'il veut faire défavouer à celui qui l'a dite avec plus de légèreté peut être que d'emportement, est résolu de sacrifier jusqu'au dernier denier à la ruine de son ennemi prétendu, comme s'il devoit beaucoup gagner, si en perdant tout, il lui fait tout perdre ! Seroit-ce une dureté d'arracher des mains de ce furieux l'épée dont il va se percer ? Quel goût peut-il trouver dans une satisfaction si funeste & si vaine ?

Le spectacle devient risible pour vous, quand il s'agit des vengeances du petit peuple & des femmelettes. Leurs triomphes vous réjouissent : vous aimez à les entendre compter les coups qu'on leur a donnés, & ceux qu'ils ont rendus ; comparer leurs injures avec leurs répliques ; leurs mauvais traitemens avec leurs vengeances : vous éclatez de l'imbécile ingénuité de leurs discours ; ils se font

bien peignés, ils se sont arrachés les cheveux, ils se sont déchiré leurs habits, ils ont bien dit le fait à ceux qui les avoient rudement frapés. Dites-moi donc maintenant à qui vous ressemblez mieux qu'à cette populace, quand vous vous repaissez de l'idée de votre vengeance. Votre triomphe vous semble peut-être plus digne de vous, parce que les objets en sont plus nobles, c'est-à-dire, qu'on vous avoit fait de grands outrages, & que vous en avez rendu de la même mesure ou de plus grands. Est-ce mariée encore; est-ce ma pitié que vous voulez exciter par ces comparaisons? La joie qui vous est commune avec l'ame la plus vile, c'est la joie d'avoir fait le mal ou de l'avoir rendu: joie toujours inhumaine, toujours indigne d'un bon cœur, joie souvent aussi funeste qu'elle est insensée.

Joie souvent aussi pleine d'une double injustice. Vous vous applaudissez d'avoir vengé les injures que vous aviez reçues; c'est un premier sujet de honte & de regret pour vous. Mais de qui vous êtes-vous vengé? d'un homme affligé de vous avoir offensé. Le repentir peut-être avoit suivi de si près la faute, qu'il ne méritoit plus votre colere; vous avez voulu lui

donner sujet de se faire des reproches qu'il s'étoit déjà faits ; vous étiez déjà satisfait par le sacrifice du cœur , qui valoit mieux que toute autre victime ; vous avez ajouté peines sur peines , & douleurs sur douleurs ; c'est un innocent que vous avez puni ; vous vous êtes vengé d'une faute expiée , & vous avez pris une vengeance encore plus injuste qu'inutile.

Vengeance nuisible , qui ne vous apporte aucun avantage , & qui met obstacle à ceux que vous pouviez espérer ! Celui contre qui votre animosité vient de s'armer à contre-tems , se préparoit peut-être à vous faire des satisfactions plus réelles que celles que vous vous êtes faites à vous-même. Il songeoit sérieusement à vous dédommager de vos pertes , à vous servir de tout son crédit , à vous aider à relever les débris de votre fortune. Il vient un tems où les animosités même les plus vives meurent , où la voix de la conscience se fait entendre aux plus endurcis , où les injures qu'on a faites s'offrent à l'esprit pour tout ce qu'elles font , & demandent elles-mêmes des réparations. La Religion presse , & ses ministres ordonnent des démarches sans lesquelles

les péchés ne sont point remis. On n'attend pas toujours les approches de la mort pour restituer des biens usurpés, pour révéler le secret d'une fraude ou d'une calomnie, pour faire des avances de réconciliation sincère, & pour avouer des méprises causées par trop de crédulité. Mais celui qui se venge s'interdit toutes ces espérances; il se ferme toutes les ressources; il renonce à tous les services qu'il pouvoit recevoir de ceux même qui sont réellement ses ennemis, & qui ne le seront pas toujours.

Voulez-vous donc savoir encore à qui vous ressemblez? A ces brutaux dont je vous ai parlé, qui se défont dans leur emportement des choses qui leur seront les plus nécessaires, qui brisent l'instrument dont ils viennent de se blesser, & qui n'en ont point d'autre pour achever leur ouvrage; à cet écerelé qui frappe la pierre du tranchant d'un rasoir qui le coupe, & qui reste avec sa barbe à demi faite; à ceux qui menacent de casser les bras & les jambes à leurs gens pour leur apprendre à les mieux servir; à ces créanciers emportés qui veulent mettre le feu chez leurs débiteurs, pour les forcer à les payer; à cette populace mutinée qui jette au vent ou

qui foule aux pieds le blé de ces hommes maudits qui le cachent pour augmenter la famine & la chéreté: c'est, dit le Proverbe, jeter le manche après la coignée.

Un homme n'est jamais assuré qu'il n'aura pas besoin d'un autre homme. Il y a de la folie à se faire une affaire de mettre ceux qui ont pu nous nuire dans l'impuissance de nous servir, de leur enlever les moyens de nous faire des restitutions, de leur ôter jusqu'à la volonté de nous donner des preuves de leur repentir. Ne tirerez-vous pas beaucoup de secours d'une femme que vos brutalités auront plongée dans des infirmités continuelles? Ne ferez-vous pas bien satisfait de nourrir à ne rien faire un enfant, un domestique que vous aurez estropié par des coups qui sont échappés à votre colere? L'extravagance est d'autant plus grande, que nous renonçons à tous les droits que nous avons pour une vengeance, dont il ne doit nous revenir que des remords ou de la honte.

Le seul regret de n'avoir rien avancé par la vengeance, est un tourment d'un nouveau genre. L'inutilité des travaux & des courses en redouble la fatigue.

Le chasseur qui n'a rien pris, sent doublement sa lassitude. Nous ne voulons point perdre nos peines, & moins encore celles dont nous nous promettions quelque plaisir; un ouvrage qu'il faut recommencer ajoute le dépit à l'inquiétude de le refaire; on se rompt les bras à frapper sur des choses molles, qui ne rendent point les coups; on tombe de son élanement, quand la main porte à faux; & toutes ces ressemblances peuvent servir à nous représenter les différentes impressions des vengeances inutiles. Le profit ne répond point aux avances que vous avez faites: vous vouliez vous guérir, & vous sentez encore tout votre mal; satisfaire votre ressentiment, & il n'est point satisfait: vous avez fait du mal, & il ne vous revient rien de l'avoir fait; vous espériez que la vengeance vous calmeroit, & vous n'en êtes pas moins ému depuis que vous vous êtes vengé; la peine a passé le plaisir; vous avez fait de grands efforts, & vous vous êtes aperçu que vous frappiez en l'air; il ne vous reste de tous les tourmens que vous vous êtes donnés, qu'un abbatement d'esprit, dont vous ne vous remettrez que par l'oubli d'une tentative, dont l'inutilité vous tiendra plus au cœur, que

l'espérance du succès ne nous avoit flatteré. Mais je me trompe, il reste au désir de la vengeance, un fantôme capable de lui faire des illusions qu'il faut achever de dissiper.

---



---

### XIII. LEÇON.

*L'honneur ne se perd point par les injures, & n'est point rétabli par la vengeance. Celui qui fait un outrage le flétrit moins que celui qui le rend. Le monde se dément dans les idées qu'il s'en forme. Il trouve lui-même de la bassesse à se venger, & de la gloire à pardonner. Quoiqu'il en pense, ses opinions ne sont pas notre règle.*

**L'**Illusion du monde la plus insensée, c'est d'avoir imaginé que l'honneur se détruit par un affront, & qu'il se rétablit par la vengeance. De quelque côté qu'on regarde cette erreur, on est également frappé de la force des préjugés qu'elle a formés dans une infinité d'esprits, & des fureurs qu'elle allume en certaines ames. Le sujet du grand étonnement, c'est qu'elle se soit accrue dans le sein du Christianisme, où

les plus pures idées de la gloire se sont développées. Nous n'en reconnoissons point d'autre que celle du témoignage que notre consciene rend à notre vertu ; ce n'est que par-là que nous sommes quelque chose. Le degré de notre justice fait celui de notre grandeur ; & de-là cette maxime célèbre dans la doctrine des mœurs : Que personne n'est offensé que par lui-même.

On peut troubler notre repos, nous ôter nos biens, notre réputation, notre vie. Mais la conjuration de toutes les créatures ne nous deshonorera jamais. Notre justice réside dans l'ame, où leur pouvoir ne s'étend point. Quelque traitement qu'on nous fasse, on ne réussira point à nous inspirer malgré nous un désir illégitime, à nous faire faire une mauvaise action, si nous ne le voulons pas. Or tandis que nous sommes constans dans l'amour de notre devoir, tandis que rien ne manque à l'intégrité de notre vie, notre gloire est entiere ; notre ennemi n'a sur nous aucun avantage. Ne dit-on pas, quand on veut définir un homme d'honneur, qu'il est toujours le même, droit, sincere, équitable, fidèle à sa parole, incapable de faire tort à qui que ce soit, de s'enrichir par des gains sordides, de

facrifier sa conscience à sa fortune ? Et laquelle de toutes ces qualités toujours estimables lui peut être ôtée par une injure ?

Supposons pourtant que notre honneur puisse être blessé par un outrage ; comment pourra-t-il être réparé par la vengeance ? L'injustice peut-elle rétablir une gloire qui ne consiste que dans la justice ? Ce seroit guérir une blessure par l'instrument qui l'a faite, & reblanchir avec du noir. N'est-ce pas vous-même partisan de la vengeance, qui nous dites, pour exagérer l'indignité du traitement qu'on vous a fait, que celui de qui vous avez reçu cet outrage, est un homme sans honneur, un fourbe, un lâche, une ame basse ; ne le chargez-vous pas de tous les titres qui peuvent dégrader les hommes & les avilir ? Vous pensez vrai, s'il étoit animé pour vous outrager des indignes motifs que vous lui prêtez ; s'il s'est servi des honteux moyens que vous dites. S'il vous a fait du mal, avec dessein de vous le faire, sans doute il s'est deshonoré. Mais comment vous fera-t-il glorieux de l'imiter ? Vous ferez pour réparer l'honneur, tout ce qu'il a fait pour le perdre ; vous rendrez insulte pour insulte, outrage pour

outrage. Ou ceux qu'il vous a faits ne le deshonnorent point, ou ceux que vous lui rendez vous deshonnoreront encore plus.

C'est la seule différence que je puis concevoir entre l'offenseur & l'offensé qui se venge. Celui-là peut-être emporté par la passion sans réfléchir sur son injustice; il y a quelquefois plus d'imprudence, plus de défaut d'usage du monde, plus de vivacité que de malice. Mais dans celui qui se venge pour rétablir son honneur, l'insulte est une insulte raisonnée, il se permet ce qu'il a condamné dans un autre; il est doublement coupable, & par conséquent doublement deshonoré. Le seul moyen de rétablir votre honneur, ou plutôt de le conserver, c'est de prendre une conduite toute contraire à la conduite de celui qui vous outrage; montrez assez de générosité pour le souffrir; mettez-le dans tout son tort, & faites paroître ses excès plus inexcusables par votre modération; ne justifiez point ses emportemens par les vôtres: ne vérifiez point ses reproches par vos œuvres, & par la passion qui vous en fera plus faire qu'il n'en a pu dire. Sera-ce vous? sera-ce lui qui paroîtra modéré, quand pour une in-

jure légère vous n'aurez point mis de bornes à votre ressentiment ? Vous serez tous deux injustes, mais il le sera moins que vous, & son honneur-en aura moins souffert que le vôtre.

Le monde n'en pensera pas ainsi, dites-vous. Eh quoi ? La patience, la douceur, la modération, la générosité ne sont-elles donc plus des vertus à ses yeux ? Pourquoi Ciceron croyoit-il donner une louange si glorieuse à César, quand il disoit de lui qu'il n'oublioit que les injures ? La vie de Joseph est pleine de traits merveilleux ; mais en est-il un dont vous soyez plus touché malgré vous, que du pardon qu'il accorde à ses freres ? Retenez vous vos larmes en voyant la peine qu'il a de contraindre les siennes ? David ne vous paroît-il pas plus grand quand il permet à Semei de vivre après avoir osé lui jeter des pierres, & le charger d'injures, que quand il va pour se venger de celle qu'il croit avoir reçue de Nabal ? Ne reconnoît-il pas lui-même qu'il n'auroit pû tremper ses mains dans le sang de cet ingrat, sans faire une tache à sa gloire ? Ne force-t-il pas Saül son ennemi le plus cruel de rendre à sa modération les plus glorieux témoignages ? Deux fois

Il se voit maître des jours de ce Prince jaloux & furieux qui le cherchoit pour le perdre ; & deux fois il se fait une loi de l'épargner. Saül en pleure de reconnaissance & d'admiration. C'est donc vous , s'écrie-t'il , mon cher David , c'est vous qui me conservez la vie , tandis que je viens pour vous l'ôter ! Ah ! je reconnois mon crime & vos vertus. Oui , vous êtes plus juste & plus digne de regner que moi. Des lions & des ours étouffés , un superbe géant terrassé , des armées défaites , des peuples assujettis élèvent ce grand homme au-dessus du reste des hommes. Mais des injures oubliées l'élèvent au-dessus de lui-même. David intrépide & redoutable , se fait moins admirer que David doux & modéré. La patience , dit le Sage , est préférable à la valeur ; & celui qui fait commander à son propre cœur , vaut mieux que celui qui fait prendre des villes.

Toute la philosophie l'a pensé de même. Elle n'a vû que bassesse d'ame dans la haine & dans la vengeance ; elle a trouvé que le ressentiment & l'impatience ne venoient que d'un excès de foiblesse qui dégrade l'homme ; elle a voulu que la fermeté du juste fût iné-

branlable au milieu des accidens de la vie les plus capables de troubler notre repos ; elle a voulu que sa constance fût à l'épreuve des menaces , des mauvais traitemens , des adversités , des revers & des révolutions les plus funestes , & ce portrait n'a rien au fond que de conforme aux plus pures idées des vertus Evangéliques. La vraie grandeur de l'homme & du Chrétien , c'est que rien ne puisse altérer sa paix. Il doit ne chercher que dans son propre cœur sa honte ou sa gloire , son infortune ou son bonheur. Tout lui doit être indifférent , tandis qu'il est constant dans l'amour de la justice.

Mais que trouve-t-on donc enfin de noble dans la vengeance ? Où est le courage de celui qui ne peut soutenir la plus légère injure ? Le Sage doit voir la ruine du monde entier d'un œil intrépide : & le vindicatif est comme enseveli sous ses propres ruines ; ses mouvemens , les agitations , ses transports ne sont que des témoignages qui déposent de toute sa foiblesse. Qu'y a-t-il en effet de plus foible & de plus misérable qu'un homme qui ne se possède plus , qui n'est plus maître de ses desirs & de son repos , qui se sent déchiré par les ressentimens , & livré sans  
celle

celle aux emportemens d'une passion furieuse, qui se fait à lui-même tout le mal que l'ennemi le plus puissant & le plus malin ne pouvoit lui faire?

Tandis que l'injustice & la violence ne va qu'à nous enlever notre héritage, qu'à ruiner notre établissement & notre crédit, qu'à noircir notre réputation, qu'à nous accabler d'outrages & de coups; on ne nous ôte rien qui soit proprement à nous, & que mille autres accidens ne puissent nous ravir; rien qui fasse notre mérite & notre grandeur. Le sage infortuné n'en est pas moins sage, l'ennemi qui nous rend malheureux n'a point sur nous de véritable avantage. Mais s'il trouble le calme de notre ame, s'il altere notre douceur, s'il nous fait perdre la patience & la modération, c'est alors que nous sommes vraiment vaincus par le mal; tout ce qu'il y avoit de grand en nous est renversé; toutes nos vertus y succombent.

Où est donc le courage? Qu'est-ce que cette prétendue grandeur d'ame qui ne fait pas se défendre & se conserver elle-même? Y eut il jamais au contraire rien de plus bas, rien de plus petit & de plus humiliant pour l'homme; que de dépendre des insultes & des caprices

des autres hommes ? Vous vous sentez , dites-vous, & vous n'êtes pas assez lâche pour souffrir un affront : dites que vous n'avez pas des sentimens assez nobles pour le mépriser ; que vous n'avez pas l'ame assez élevée pour être hors d'atteindre aux insultes. Le plus indigne & le plus impuissant des mortels sera maître quand il voudra, de montrer qu'il est au-dessus de vous, qu'il peut à son gré troubler votre tranquillité, empoisonner vos plaisirs, remplir votre vie d'amertume, vous rendre misérable au sein de la destinée la plus heureuse aux yeux du monde ; une main cachée qui ne craindra point votre vengeance ; vous percera de tous les traits de la médisance & de la calomnie ; un esprit satirique & malin vous couvrira de ridicule, & vous désespérera ; un audacieux, un insolent, un brutal saura trouver votre foible, & vous attaquer par où vous êtes sensible ; vous serez en bute à tous ceux qui voudront vous faire du mal, & même à ceux qui ne le voudront pas. Cette sensibilité dont vous vous glorifiez sera blessée par une parole innocente, ou sans malice, par un défaut d'attention, par le refus d'une déférence qu'on ne croira pas vous devoir.

Vous vous en vengerez. C'est votre ressource, & par-là vous montrerez que vous n'êtes pas une ame de boue, qui ne se sent point. Vous vous vengerez ; c'est-à-dire encore que vous n'aurez pas la force de résister aux transports d'une passion furieuse, que la raison chez vous perdra tous ses droits ; que la Religion n'y pourra plus rien par ses plus pressans motifs ; que vous étoufferez jusqu'aux moindres restes des sentimens de la nature, que vous ferez le mal pour avoir le plaisir de le faire ; que pour vous venger d'un méchant vous le deviendrez ; que vous commettrez le péché pour le punir ; que vous perdrez l'occasion de vous faire un mérite de votre constance, de vous rendre invincible en apprenant à vous vaincre vous-même, & de prouver que rien ne peut nuire à qui sait bien user d'un ennemi : c'est-à-dire, que vous donnerez à votre foiblesse le nom de courage ; & que pour ne paroître pas vaincu par les hommes, vous vous laisserez vaincre par le vice.

La gloire des hommes seroit-elle donc enfin de se déchirer mutuellement comme les bêtes les plus féroces ? Leur grandeur consisteroit-elle à faire des

malheureux , à persécuter leur vie par des vengeances insatiables? Doivent-ils beaucoup s'applaudir de leur puissance, quand ils ont versé le sang de leurs freres, quand ils les ont marqués de quelques traits qui défigurent en eux la nature, quand ils les ont livrés aux extrémités de l'indigence, quand ils les ont réduits à pleurer éternellement les pertes qu'ils leur ont causées, & regretter des personnes qui leur étoient aussi cheres que nécessaires? Ne seroit-il pas bien plus glorieux d'épargner des coupables; de songer qu'on a pû les perdre, & qu'on les a sauvés; de les forcer à confesser qu'ils doivent leur fortune & leur vie à ceux qu'ils avoient le plus sensiblement offensés?

C'est par-là, dit l'Écriture, que Dieu fait éclater toute sa grandeur; c'est parce qu'il ne craint personne qu'il ne se venge point des insultes des pécheurs; c'est parce qu'il est le maître de tous, qu'il les épargne tous. Il est bon, parce qu'il est grand; il est patient dans les injures parce qu'il pourroit s'en venger s'il le vouloit. C'est par cette pitié sur tout, & par le pardon qu'il montre sa toute-puissance, & qu'il nous apprend que notre propre grandeur consiste dans l'hu-

manité. Quand son exemple ne seroit donc pas une loi pour nous, quand ce qu'il fait ne seroit pas juste par lui-même, quand tous ses préceptes & tous les sentimens de la nature ne nous instruiroient pas à pardonner; qu'y auroit-il de plus digne de notre émulation que d'aspirer à devenir parfaits, comme il est parfait lui-même, que d'imiter sa bonté, sa patience, & s'il est permis de parler ainsi, sa générosité pour ses ennemis? Ce ne peut être que bassesse de sentimens de n'être pas touché d'un si beau modèle. Eh quoi donc? Ne sied-il pas à la créature de ressembler à son créateur? & ce qui fait sa gloire seroit-il notre honte? Serions-nous dégradés si nous nous proposons d'imiter en lui jusqu'à cette bonté qui ne fait aucune distinction du juste & de l'injuste dans les soins de sa providence, qui semble avoir de la prédilection pour les pécheurs dans la distribution de ses graces? N'est-il pas enfin plus grand & plus glorieux de vaincre le mal par le bien, que de se laisser vaincre par le mal?

Consultez sur cela votre propre cœur; & répondez-moi ce que vous penseriez d'un homme dont je vais vous faire le portrait. Il ne croit pas que ce soit assez

de souffrir en paix les mauvais traitemens de ses ennemis ; d'éteindre les traits de leurs insultes par sa douceur, de fatiguer leur malignité par sa patience, & de défarmer enfin leur colere, en ne lui résistant point. Il craindroit que son amour-propre ne fût trop content de sa victoire, & ne se plût à leurs dépits. Il veut en triompher par ses bienfaits ; les occasions de les servir lui sont précieuses ; il les saisit avec empressement ; il va jusqu'à les rechercher, jusqu'à les prévenir par ses bons offices. Au besoin, ceux qui l'ont le plus offensé sont quelquefois préférés à ses amis même ; il n'attend pas que la nécessité les force à revenir à lui : il les sert en secret ; en public ; il n'épargne pour eux ni soins ni prévenances, ni témoignages d'amitié : il ne s'afflige que du péché qu'ils ont commis en l'outrageant ; il les plaint du tort qu'ils se sont fait par leurs emportemens ; il tremble de les voir exposés aux vengeances célestes ; il se croiroit lui-même assez vengé, si Dieu leur faisoit miséricorde ; il le prie pour eux, & souhaite ardemment d'être exaucé.

Tel est l'homme qui s'est formé sur les maximes de l'Évangile. Y a-t-il de la bassesse dans ce caractère ? n'est-ce pas

la noblesse même ? Celui qui fait du bien se met au-dessus de celui qui le reçoit ; & c'est sans doute un nouveau degré de grandeur de faire du bien à celui dont on a reçu du mal. Le cœur humain ne tient point contre les idées que la nature même suggere. Ne voit-on pas la vanité du monde affecter quelquefois certains traits de générosité pour un ennemi déclaré ? C'est un service qu'on lui rend peut-être sans qu'il le demande ou qu'il le sache, mais à condition que ceux dont on veut surprendre l'estime en seront instruits, & peut-être témoins. N'y a-t-il pas même toujours certains devoirs dont les loix de la politesse ne dispensent pas les ennemis à l'égard des ennemis ? des lieux où il n'est pas permis de faire éclater son ressentiment ? des personnes dont la présence oblige à dissimuler une injure qu'on se croit faite, à s'interdire jusqu'au moindre air chagrin, à l'abord d'un homme dont on a reçu quelque offense ? N'y a-t-il pas enfin mille occasions où les bienséances & les considérations obligent à vivre avec ceux qu'on hait le plus, comme avec ses meilleurs amis ?

Que le monde s'accorde donc avec lui-même. D'où vient tant de contra-

diction dans ses maximes? D'où vient qu'on croit se faire estimer de certains gens en servant ceux qu'on hait? D'où vient que devant d'autres on n'ose pas même montrer qu'on leur veut du mal? S'il est quelquefois si glorieux d'en faire, pourquoi ne l'est-il pas toujours? Quelle est cette gloire qui dépend des lieux, des tems & des personnes; qui se voit obligée de rougir d'elle-même en certaines circonstances; qui craint de se dégrader, par ce qui la doit porter à son comble? Manque-t-on de respect pour quelqu'un quand on ne fait rien à ses yeux qui ne soit noble & digne d'une grande ame? Si la vengeance est glorieuse, la plus éclatante, la plus prompte, la plus indépendante doit l'être plus qu'aucune autre. Chez les Rois, chez les Princes, dans les temples, dans les cérémonies, au milieu de la pompe & de la majesté de la Religion, plus on aura de témoins & de Juges respectables de sa vengeance, plus on en retirera d'honneur.

S'il y a des devoirs qu'on ne peut refuser à ses ennemis, ne peut-on se refuser à soi même de manquer à leur égard aux premiers sentimens de la nature? On est obligé de leur parler poliment, de leur rendre

rendre politesse pour politesse, de vivre avec eux avec des airs de confiance, avec une liberté de commerce, qui déguise les vrais sentimens qu'on a pour eux. On les sert en attendant qu'on s'en venge. Mais enfin le mensonge n'est qu'une fiction de la vérité. On honore ce qu'on imite. Ces politesses, dont on ne peut se dispenser; ces bienféances, qu'on observe; cette fausse générosité, que l'homme du monde affecte pour ses ennemis, est un hommage qu'il rend à la générosité sincère de l'homme de bien. Il se condamne lui-même par ses contrariétés. Il fait voir qu'il approuve ce qu'il copie quelquefois; qu'il connoît la véritable grandeur, & qu'il n'a point la force de la suivre.

C'est la nature qui l'inspire, quand il se porte à servir un ennemi. C'est la passion qui l'aveugle, quand il veut s'en venger. De même quand il contraint son ressentiment par respect, il avoue qu'il est honteux de s'abandonner à ses mouvemens. Or on ne conçoit pas comment une même action peut deshonorer & faire honneur. Il n'est pas possible qu'il y ait une gloire égale dans deux conduites contraires. Ou convenez qu'il n'est point glorieux de rendre le mal

pour le mal à ses ennemis, ou dites qu'il n'est pas glorieux de leur faire du bien.

Vous ne le diriez pas sans doute, ou vous en seriez démenti par votre propre cœur. Une idée trop pure, une trop forte impression de la véritable grandeur, vous empêche ici de la méconnoître. Le sentiment contraire est un sentiment confus, & mal assuré de lui-même. Il se contredit dans tous les cœurs; & s'il ne falloit que recueillir les voix, ceux qui trouvent la vengeance si digne des grandes ames, l'emporteroient-ils par leur nombre sur ceux qui la regardent comme la preuve d'une extrême foiblesse? Seroient-ils bien d'accord entre eux? Ne seroient-ils point partagés entre la générosité qui fait épargner des coupables, & le prétendu courage qui fait les réprimer? S'en trouve-t-il quelqu'un qui n'approuve pas ces loix de politesse, qui condamnent quelquefois les ressentimens à la dissimulation? Comment se tirer de cette contrariété de préjugés, qui défendent d'un côté de manquer à de petits devoirs à l'égard des ennemis, & qui permettent de l'autre de leur ôter la vie?

Après tout, les opinions du monde

font-elles nos regles ? nos mœurs doi-  
 vent-elles avoir le sort des modes ? nos  
 vices & nos vertus, notre gloire ou no-  
 tre honte, font-ce des problêmes, dont  
 la solution soit du ressort du caprice des  
 hommes ? Leur estime ne nous donne  
 point un mérite que nous n'avons pas.  
 Leur mépris ne nous ôte point un méri-  
 te que nous avons. Ce qu'ils condamnent  
 n'est pas toujours condamnable ; ce qu'ils  
 louent n'est pas toujours digne d'être  
 loué ; ce qu'ils traitent de folie, peut être  
 plein de sagesse ; ce qu'ils admirent, ce  
 qui leur paroît grand, n'est souvent que  
 bassesse. C'en est donc une de dépendre  
 de leurs jugemens ; & pour nous guérir  
 de cette foiblesse, il suffiroit de penser  
 combien ils sont incertains & peu con-  
 stans. Mais quand le préjugé, qui cou-  
 ronne la vengeance, seroit plus unifor-  
 me, plus unanime, plus universel, n'est-ce  
 pas assez pour le mépriser, qu'il soit faux,  
 qu'il soit fondé sur l'idée de l'honneur  
 la plus extravagante, & qu'il précipite  
 ceux qui le suivent dans des excès con-  
 traires à tous les intérêts les plus chers ?  
 La preuve en sera facile.

## XIV. LEÇON.

*Fureurs aveugles des Duellistes. L'honneur chez eux n'est rien de tout ce que le terme d'honneur exprime. C'est une chimere qui ne peut se définir; un honneur compatible avec le vice; un honneur tiré du vice même; un honneur de pur caprice, & comique dans tous ses caractères. Différence de la vraie & de la fausse valeur.*

**J**E vais pécher peut-être contre le précepte du Sage, & parler où personne n'écoute. Entreprendre d'instruire, de défabuser, de convaincre, de persuader les Duellistes, c'est perdre à contretems les discours les plus remplis de sagesse, les réflexions les plus simples, les maximes les plus incontestables, les raisonnemens les plus solides, les vues les plus intéressantes, & les motifs les plus pressans : c'est parler aux sourds, & présenter la lumière aux aveugles. Pour arriver à l'entêtement qui les possède, il a fallu défavouer les sentimens de l'humanité les moins équivoques, renoncer aux lumières de la raison les plus pures,

concilier les maximes les plus incompatibles, compter pour rien les intérêts les plus chers, & mépriser le présent sans être touché des craintes ni des espérances de l'avenir. Dans cette extinction d'affections raisonnables, dans cette contradiction de mouvemens, dans cet égarement de pensées, par où les prendre, & comment les faire revenir? Que dire à des hommes, qui n'ont plus rien de l'homme, & qui ne se servent de leur raison que pour réussir à s'égalier aux bêtes? Ils sont touchés de l'honneur. Ils se font un devoir de lui sacrifier aveuglément tout le reste. Mais c'est-là justement ce qui fait le sujet de l'étonnement des sages. Car enfin qu'est-ce que l'honneur?

C'est le sort commun de toutes les passions, de fermer l'esprit aux vérités qui les condamnent. La raison combat tout ce que le cœur désapprouve. Tout ce qui nous déplaît nous paroît faux. La chasteté n'est plus une vertu pour les prostituées. On fait en vain des leçons de sobriété devant ceux qui font leur Dieu de leur ventre. Les yvrognes ne connoissent point les excès du vin; ni les avarés, les gains sordides. Mais ces passions ont au moins des objets

sensibles. Elles peuvent se rendre compte de leurs desirs, & se justifier par les avantages qui leur en reviennent. On est ébloui par l'éclat des richesses ; on goûte les douceurs de l'abondance ; on se laisse prendre à l'appas des plaisirs. Mais par quel étourdissement peut-on s'obstiner à voir de l'honneur où il n'y en eut jamais ? De quoi se repaît un Duelliste ? De quel côté faut-il considérer sa chimere , pour y trouver des apparences de réalité ? C'est l'honneur qu'il poursuit ; mais pour lui l'honneur n'est rien de tout ce que ce terme présente à l'esprit des autres hommes.

Rappelez-vous ce que j'en ai déjà dit. L'honneur en soi n'est proprement qu'un attachement inviolable au devoir, qu'un accomplissement de toute justice, qu'une conduite irréprochable à l'égard de tout le monde. En ce sens, il entre de l'honneur dans toutes les actions de la vie ; il est de toutes les conditions ; & les plus basses peuvent le posséder dans un degré plus éminent que les plus relevées. L'honnête homme n'est ni riche , ni pauvre , ni noble, ni roturier , ni petit , ni grand , ni prince , ni sujet. Il est ce qu'il est, indépendamment de toutes ces distinctions. Le langage du monde resserre ces idées

dans des bornes un peu plus étroites. Il y a de certains vices, qu'on ne met pas au rang de ceux qui deshonnorent ; des vices personnels, qui ne sont point incompatibles avec les sentimens de l'équité naturelle. Mais au moins le terme d'honneur annonce toujours ces grandes vertus, qui font la sûreté du commerce, & le lien des sociétés. L'honnête homme du monde peut pécher contre lui-même, & jamais contre les autres hommes. On peut compter sur sa parole, sur sa discrétion, sur sa droiture, sur sa probité. On peut s'en remettre à sa bonne foi sur tout ce que la justice prescrit ; on ne craindra de lui ni trahisons, ni fourberies, ni fraudes, ni basses insinuations, ni sourdes intrigues : il ne trompera ni dans ce qu'il a promis, ni dans ce qu'il doit : il n'aura pas deux poids & deux mesures : il servira sincèrement les autres, & ne se servira jamais lui-même à leurs dépens : point de surprise, point de voies détournées, point de déguisement & de dehors imposteurs. L'honnête homme enfin peut se donner pour ce qu'il est ; & cesseroit de l'être, s'il se donnoit pour ce qu'il n'est pas.

Est-ce donc là l'honneur pour lequel on combat dans le duel ? Point du tout.

Est-ce un sentiment qui naîsse du fond de quelque vertu ? Rien moins encore. C'est un honneur compatible avec toutes sortes de vices ; & les héros en ce genre sont assez souvent les plus scélérats. Ce sont des brutaux , dont il faut éviter la rencontre , avec autant de soin que celle des bêtes les plus féroces ; qu'on ne peut toucher , même sans le savoir , qu'on ne les offense ; qui prennent pour des affronts des manières , ou des défauts d'attention , dont les vrais honnêtes gens ne s'apperçoivent pas ; qui se trouvent blessés d'un mot , d'un geste , d'un silence , dont ils ne sont point l'objet ; qui ne souffrent pas même qu'on les regarde trop fixement. Ils ont de l'honneur , & cet honneur est au bout de leur épée , toujours prête à percer ceux qui pourroient en douter. Ce sont quelquefois des impertinens , qui ne connoissent eux-mêmes ni politesse , ni retenue , ni bienséance ; qui ne parlent que pour outrager ; qui se font un jeu d'insulter quiconque ne leur ressemble pas ; qui se font des ennemis des premiers qu'ils trouvent en leur chemin ; qui les forcent à se battre sans les connoître ; & qui croient les avoir deshonorés , s'ils le refusent ; qui prendront droit de ce refus pour les maltraiter.

Examinez ces gens d'honneur par le fond des mœurs ; suivez leurs allures , & faites-vous instruire de l'histoire de leur vie. Vous trouverez souvent que les débauches les plus infâmes font leurs plaisirs les plus délicats ; qu'ils se disputent la gloire des excès , & qu'ils auroient honte de n'être pas les premiers à trouver quelque scélératesse , dont il n'y ait point eû d'exemple. Affronteurs de profession , qui vivent aux dépens du public ; qui ne seroient pas contents d'eux-mêmes , s'ils n'avoient pas imaginé quelque nouveau moyen de tromper l'ouvrier & le marchand ; d'être logés , nourris , habillés , de bien manger & de bien boire , & de ne rien payer ; d'emprunter , & de ne point rendre ; de duper la bonne foi des simples , de violer les droits de l'amitié , de deshonorer les familles , de séduire les femmes , & de les décrier.

Qu'on s'imagine enfin ce qu'il y a de plus méprisable & de plus dangereux dans le monde ; des monstres de l'humanité , des pestes de la société ; des ennemis de tous ceux qui n'en ont point , & qui méritent de n'en point avoir. Voilà trop communément ce que font ces hommes de cœur , qui ne se démentiront ja-

mais par une lâcheté, quand il s'agira de décider à la pointe de l'épée des querelles vraies ou fausses. Laissez-les faire ; & pour les sujets les plus frivoles, leur brutalité va priver l'Etat de ses meilleurs citoyens, & de ses appuis les plus nécessaires. Ils attaqueront audacieusement les hommes les plus estimables & les plus pacifiques. Ils disputeront de l'honneur avec eux, & ils auront celui de les tuer & d'en triompher, ou d'être eux-mêmes glorieusement punis de leur audace.

On avoue que le desir de la gloire est de toutes nos passions la plus violente. Elle seule a souvent étouffé toutes les autres. C'est elle qui fait les héros & les hypocrites. C'est elle qui leur apprend à suspendre leurs penchans, à se contraindre, à se contrefaire, à s'élever au-dessus d'eux-mêmes, à remplir des devoirs qu'ils haïssent, à mépriser les dangers, à soutenir les travaux, à tout entreprendre, à tout souffrir. Mais les uns & les autres ne prétendent à la gloire que par des actions qui la méritent au moins aux yeux des hommes ; & ils comprennent que pour en jouir, il faut être vertueux ou le paroître.

Pour les Duellistes, ces idées sont trop

triviales. Ils s'en font fait une bien plus noble & plus magnifique. Ce n'est point par la vertu qu'on arrive chez eux à l'honneur; & bien loin de le croire incompatible avec le vice, ils l'attachent au vice même. Ils trouvent la vengeance belle. L'injustice, la violence, la barbarie, la férocité, les fureurs les plus brutales, sont leurs sentimens délicats. C'est la soif du sang, & l'impatience de le répandre, qui les anime. Ce qui n'est pour les autres hommes qu'un spectacle d'horreur, est pour eux une image flateuse. Forcer un homme qui ne leur veut point de mal, & qui réellement ne leur en a point fait, à venir soutenir l'effort de leur rage, à succomber sous leurs coups redoublés, ou peut être à les terrasser eux-mêmes du premier qu'il leur porte; pouvoir du moins produire deux pointes d'épée, qui déposent qu'on a voulu très-sérieusement se tuer mutuellement, & qu'on ne l'a pû: voilà ce qui les charme. Croire qu'il ne leur est plus permis de vivre depuis que quelqu'un les a poussés peut être un peu trop rudement dans une presse: depuis qu'il leur a dit une parole insolente, qui ne déshonore que lui seul: voilà chez eux la grandeur d'ame, & cette délicatesse, dont il est si beau de deve-

nir la victime. On pouvoit vivre avec tous les agrémens du monde, jouir de sa fortune, de son abondance, de sa liberté, de son repos; mais on aime mieux mourir avec honneur. Et cet honneur, à le bien définir, est un mot de deux syllabes, un de ces sons imaginés, qui ne signifient rien dans aucune Langue.

Qu'on demande comment des noms illustres sont éteints dans le royaume; pourquoi des hommes, qui devoient y tenir les premiers rangs, ni paroissent plus que par grace & comme des étrangers; pourquoi tant de sujets, qui servoient utilement l'Etat, en ont été bannis sans retour; pourquoi des peres ont quelquefois eu la douleur de voir immoler à leurs yeux leurs fils uniques; pourquoi des familles entieres ont forcé leurs proches à subir le même sort? C'est pour ces deux sons unis, *hon-neur*. C'est pour ce mot chéri qu'ils ont combattu plus ou moins heureusement. Les uns ont eu la gloire de l'emporter; & les autres, de mourir pour sa défense. Il leur en a coûté leur établissement, leurs emplois, leurs postes, leur repos, leur liberté, leur patrie, leurs parens, la vie même. Mais pour un mot aussi flatteur que celui d'honneur, ce n'est pas trop de tous

ces sacrifices. La querelle étoit digne de leur grand cœur ; & quoiqu'on y succombe , il est toujours beau d'avoir fait des efforts.

C'est donc la destinée du duel d'être extravagant dans tous ses usages. Le plus spécieux étoit de décider d'une guerre entre deux peuples. Dans la comparaison des maux , il vaut mieux sans doute qu'un seul homme périsse , que toute une armée. Mais il est toujours insensé de devenir par son propre choix , la victime du repos ou de la liberté de sa patrie. Le salut éternel de nos concitoyens doit nous être plus cher que notre propre vie : la charité nous oblige à la donner à ce prix ; & l'ordre de l'amour veut que nous sacrifions toujours les moindres biens aux plus grands. Mais notre conservation nous est plus précieuse que celle de nos freres. Il n'y a que l'autorité publique , qui puisse nous forcer à prendre les armes pour la défense commune. On ne conçoit pas non plus comment des hommes ont pû se faire un plaisir de voir des coupables ou des furieux s'entr'égorger , comment des Rois ont honoré ces combats de leur présence. C'est un spectacle qui fait honte à l'humanité , que la raison condamne ,

& dont la sagesse de la religion nous donne une juste horreur.

C'étoit bien pis, quand l'aveuglement des préjugés avoit été poussé jusqu'à trouver des motifs de piété pour autoriser le duel. On avoit rendu Dieu garant de la superstition de l'homme. Il falloit qu'il montrât par la mort d'un des combattans, quel étoit le coupable. L'épée du calomniateur justifioit sa langue. Son adresse & sa force étoient les preuves de ses accusations; & la mémoire d'un innocent calomnié demeurait flétrie, s'il étoit mal habile ou malheureux à se défendre. Nous avons pitié maintenant d'un abus si déraisonnable. Notre siècle en rougit pour celui qui l'avoit introduit. Nous rions de l'ignorance & de la stupidité de ces vieux tems. Mais songeons-nous bien à ce que la postérité pourra penser du nôtre? Avec quel étonnement apprendra-t-elle que dans le siècle le plus éclairé de la France, la folie du duel ne soit pas universellement reconnue; que les fureurs ne s'en soient point éteintes chez une nation, qui se distingue entre toutes les autres par sa politesse, & par la douceur de ses mœurs; qu'enfin l'autorité du Prince, & la rigueur des Edits n'aient

pû déraciner cette brutalité du cœur des François.

L'usage présent du duel outrage-t-il moins la divinité, que celui des siècles passés? Il y avoit une espèce de piété à penser, que Dieu devoit protéger l'innocent dans le danger. Sa justice & sa bonté sembloient l'exiger. L'erreur ne consistoit qu'à lui prescrire le tems & la maniere de se déclarer. On oublioit qu'il n'est jamais permis de le tenter; & cet oubli vient d'une fausse estimation des biens & des maux, qui n'est que trop naturelle à l'homme. Nous nous imaginons que Dieu doit juger des objets selon nos affections. Notre sensibilité sur la réputation, notre amour pour la vie; nous persuade qu'il ne doit pas permettre qu'on nous ôte l'une & l'autre si nous ne l'avons mérité; comme si nous ne pouvions pas être coupables à ses yeux, de quelques crimes inconnus au monde; comme si Dieu n'étoit pas assez puissant pour nous dédommager d'une estime frivole, & d'une vie qui passe comme l'ombre.

Mais n'est-il pas infiniment plus injurieux pour lui, d'attacher de l'honneur à la vengeance qu'il condamne, d'urper un droit qu'il se réserve, de vou-

loir se faire justice à soi-même, & de régler le châtement sur son propre caprice? Quelle excuse peut lui donner un Duelliste, qui va paroître à son tribunal suprême? Soutiendrait-on l'honneur du langage qu'il lui tiendrait, s'il étoit possible que la mort ne l'eût pas guéri de ses entêtemens? Seigneur, lui diroit-il, je viens de me battre; & le sort du combat a décidé de mon éternité. Je pouvois conserver les jours que vous daigniez m'accorder pour en faire un meilleur usage. Vous aviez la patience de me laisser vivre, malgré les offenses infinies que vous receviez de moi. Je ne m'aveuglois pas jusqu'à ne point voir qu'un homme d'honneur comme moi, n'étoit souvent à vos yeux qu'un grand scélérat. Vous m'épargniez pour me laisser le tems de vous appaiser par le repentir. Vous ne vouliez point ma mort. Mais je ne pouvois plus jouir de cette faveur, sans me deshonnorer. Vous me proposiez votre bonté pour modèle; & vous m'ordonniez de pardonner à ceux qui m'offensoient. Que vous dirai-je? Je trouvois ce sentiment trop bas. Le jugement du monde me paroissoit plus sage; & je ne trouvois rien de si beau que la vengeance.

ce.

ce. Je dépendois d'ailleurs de l'opinion régnante, & je croyois que c'étoit sagesse d'en dépendre. Je portois une épée, j'étois gentilhomme. Ces distinctions ne méritoient-elles pas quelque privilège? Je me suis donc affranchi de la loi commune. Il étoit de mon honneur de vous désobéir. Vous m'aviez donné le sentiment & le desir de la gloire. Je l'avois mise à périr plutôt que de souffrir un regard de travers. Ce n'étoit rien que l'insulte qu'on m'avoit faite; c'eût été moins que rien pour tout autre: mais il me plaisoit de la considérer pour moi, comme la souveraine infamie. Jugez vous-même si je n'ai pas dû préférer la mort à la honte de vivre sans avoir tout risqué plutôt que de vivre en infâme. Vous voyez donc devant vous un homme de cœur. Je suis mort en scélérat; mais je ne suis point mort en lâche: & si ma vengeance n'a pas été consommée, ne me l'imputez point. Il n'a pas dépendu de moi de porter plus loin la désobéissance à vos loix, & le mépris de votre exemple. Vous êtes juste, & vous ne me refuserez pas la couronne que mon courage mérite.

Je ne dirai point que ce discours est impie. Je demande seulement s'il n'est pas juste dans les idées des Duellistes;

& je reviens à cette espèce d'honneur qui ne peut se justifier que par l'impiété, ni se conserver que par une action folle & souvent funeste par elle-même. Ce n'est point un honneur où toutes les conditions puissent prétendre ; & dès - là , c'est un honneur de pure imagination. Cet honneur est mortellement blessé par ce qui n'effleure point le véritable , & c'est une seconde extravagance. Puisque l'honneur est si cher à tous les hommes, il faudroit du moins le rendre invulnérable. Les vrais honnêtes gens ont raison de le préférer à la vie , parce qu'on peut leur ôter la vie sans leur ôter l'honneur. Mais l'honneur du duel est un honneur meurtrier de lui-même , qui ne peut se conserver qu'en se sacrifiant. Le privilège de ses partisans est de pouvoir être plus aisément deshonorés que le reste des mortels. Et sur quel titre encore ce rare privilège est-il fondé ?

Est-ce sur la noblesse ? A ce prix-là , j'y renonce , & me garderai bien de me faire ennoblir , pour risquer à tout moment de perdre l'honneur ou la vie. Après la folie de s'exposer à la mort sans nécessité , la plus grande des extravagances seroit d'y vouloir être exposés par état. Soyez gentilhomme

tant qu'il vous plaira, je vous le cede, & je vous prie seulement de me dire, si les gentilshommes ont toujours crû qu'ils étoient obligés de se battre pour rétablir leur honneur. Ce doute m'est permis; & j'aurai de quoi vous désabuser, si vous voulez bien me répondre ingénument.

Vous conviendrez sans peine que la noblesse est plus ancienne que la fureur des duels. Ces anciens nobles que votre vanité compte avec tant de complaisance au rang de vos ancêtres, étoient donc des gens sans honneur, ou ne se croyoient pas si facilement deshonorés que vous. Personne ne leur disoit-il des paroles desobligeantes? Ne leur donnoit-on jamais en passant un coup de coude? Quelqu'un par hazard ne faisoit-il point tomber leur chapeau? Ne pouvoient-ils, sans se perdre d'honneur, pardonner des injures bien plus réelles? Falloit-il pour un démenti qu'ils se fissent égorger? Ne pouvoient-ils enfin se faire faire d'autres réparations que celle de tuer ceux qui les offensoient, ou de s'en faire tuer? Porteroient-ils tous des épées? ou ne les quitoient-ils que pour se coucher? Ce n'étoit pas la mode, direz vous. Je le conçois, comme ce n'est pas la mode en

core au'ourd'hui chez des nations très-sages ; c'est-à-dire aussi que l'honneur d'aujourd'hui n'étoit pas encore à la mode. Heureux tems qui ne connut point une mode si folle, si bizarre, si cruelle, si meurtrière ! Siècle insensé qui l'introduit, & qui soumet l'honneur aux décisions du caprice !

Un honneur à la mode est une de ces choses qui n'ont de prix que celui que la fantaisie des hommes leur donne pour un tems ; une fleur qui pare aujourd'hui la tête des femmes, & qu'on verra demain dans la rue sous les pieds des passans. Il en sera de votre honneur comme des habits que vous portez. Il est peu d'hommes parmi vous qui ne survivent à quelque mode ; vous survivrez peut-être de même à cet honneur par qui vous prétendez vous immortaliser. Les ornemens les plus sérieux de nos jours ne serviront à nos neveux que pour la mascarade. Pénétrez un peu plus avant dans l'avenir ; & cet honneur qui fait maintenant le sujet des plus sanglantes tragédies, ne sera plus qu'un honneur comique, & propre à donner du ridicule. Placez-vous entre vos descendans & vos ancêtres ; ceux-ci ne connoissoient pas encore l'honneur dont vous vous

parez ; ceux-là ne le reconnoîtront plus ; il sera trop nouveau pour les uns, & trop vieux pour les autres. Sentez-vous la bizarrerie de ces idées : & si je ne l'avois pas nommé, croiriez-vous en effet que c'est de l'honneur que je parle ?

Les sentimens que vous en avez ne vous disent-ils pas qu'il doit avoir pour objet une idée fixe, immuable, indépendante de nos manieres de penser, qui soit de tous les tems & de tous les lieux, qui ne change non plus que l'odeur des fleurs, & le goût des fruits ; qui soit enfin toujours la même, & qui nous touche également, soit qu'elle soit à la mode, ou qu'elle n'y soit pas ? Tel est l'honneur qui consiste dans l'amour du devoir : c'est là qu'il est, & nulle part ailleurs.

Vouloir le trouver dans la sensibilité sur un démentir ou sur quelque autre impolitesse, ce seroit vouloir que les viandes noires eussent le goût des viandes blanches, ou forcer les yeux à voir bleu ce qu'ils voient jaune. Nommez tant que vous voudrez une chose du nom d'une autre, elle n'en prendra pas la nature. Une constellation ne sera jamais une vierge, un ours, un bélier, un taureau, des poissons. Ce que vous appelez l'honneur, ne le sera pas plus

qu'une petite bande de toile est le mari de certaines personnes qui vivent dans le célibat; & se battre pour la réparation de cet honneur, c'est une folie pareille à celle d'une de ces femmes qui voudroit, au péril de sa vie, venger la perte de ce qu'elle appelle son mari.

Ne me reprochez point la puérilité de ces comparaisons: elles ont leur justesse & leur force. Il seroit difficile d'être toujours sérieux en disputant de l'honneur avec un Duelliste. Son honneur est si subtil, si délié si mince, qu'on a peine à l'appercevoir; si glissant qu'il échappe des mains quand on s'imagine l'avoir bien saisi. J'ai cru d'abord que c'étoit à la noblesse qu'il étoit attaché. Mais il faut distinguer encore: & je trouve que de trois hommes également nobles, il n'y en a qu'un tout au plus qui soit deshonoré par une certaine insulte, ou qui soit obligé de se battre pour la repousser. Ils sont freres; mais l'un des trois est dans la robe, & l'autre dans l'Eglise. Voilà leur honneur à couvert, & ils peuvent recevoir glorieusement des soufflets ou des coups de bâton; du moins ils sont dispensés d'obliger celui qui les frappe de mettre l'épée à la main. Il y a des Juges établis pour

leur faire faire des réparations. Mais l'homme de robe & l'homme d'Eglise, ont de semblables privilèges sans être gentilshommes. Il y a des Tribunaux où le plus simple peuple des roturiers peut poursuivre des réparations d'honneur à peu près égales.

A ces réflexions toutes nos idées se confondent de nouveau. Pourquoi le noble d'épée se croiroit-il dégradé s'il avoit recours à l'autorité des loix pour se faire faire raison d'une insulte? Ce n'est point précisément parce qu'il a de la noblesse, puisque ses freres, qui n'en ont pas moins que lui, ne rougissent point de cette ressource. Ce n'est point parce qu'il sert dans les armées du Prince. D'un côté, les nobles qui ne servent point ne se croient pas plus dispensés que lui de se battre contre ceux qui les offensent; & de l'autre, tous ceux qui portent la roture dans le service, prétendent avoir contracté le même engagement. Il ne reste qu'à dire qu'il faut qu'il se batte, parce qu'il porte une épée: & voilà son honneur qui va de pair avec celui des cuisiniers, des suisses, des portes, des Eglises, & des hôpitaux. Car aujourd'hui tous ces gens-là sont des gens d'épée. Tel est le ridicule

ou la beauté de nos usages. Si donc la mode a quelque empire sur la regle des mœurs, & sur l'honneur des hommes, il faut que les valets soient sur cet article aussi délicats que les maîtres; & le titre d'un gentilhomme devient propre aux conditions les plus serviles, & surtout à ceux qui n'en ont point: car il suffit parmi nous de n'être d'aucune des professions qui distinguent les citoyens, pour se parer d'une épée.

Si nous laissons l'abus pour remonter à l'usage, cette épée que vous portez dans la paix, vous avertit qu'elle ne vous fut donnée que pour le tems de la guerre. Vous n'êtes armé que pour la défense de la patrie; ses ennemis sont les seuls qu'il vous soit permis de combattre. Il faut, dit-on, qu'un homme d'épée soit brave: oui; mais la vie nous doit être si précieuse qu'il n'y a que le devoir qui puisse nous exposer au risque de la perdre. Connoître alors tout le danger, le sentir, & ne le pas fuir, c'est ce qu'on appelle courage, valeur, grandeur d'ame. Ces noms, quand ils expriment une vertu, ne se donnent qu'à ceux qui préfèrent la mort à la honte de manquer à leur devoir.

C'est toujours dans cet unique point  
de

de vûe que l'honneur se concentre. Un homme qui méprise la mort, & qui n'éprouve point les impressions de la crainte à la vûe du combat, n'est point un brave, mais un brutal, un furieux, un désespéré. Il brave la mort du même esprit dont il brave ailleurs les bienféances. Quelles preuves nos Duellistes ou nos jeunes guerriers nous donnent-ils de leur valeur? Ils savent battre les cochers & les laquais, donner des coups de plat d'épée, menacer, dire des injures, insulter les bourgeois & les gens de robe aux spectacles & dans les promenades, manquer de respect pour les femmes. Ils ont tout le courage des crocheteurs & des harangeres. Ils pourroient passer pour des héros dans les halles & sur les ports. Ils nous donnent pour preuve de leur bravoure, ce que je donneroie pour des preuves de leur lâcheté; de leur impatience, de leurs emportemens, de leurs vengeances; tout ce qui peut marquer des sentimens bas & des ames brutales.

Le vrai courage ne ressemble pas à la colere. Ce n'est point une passion qui nous emporte par des mouvemens indélébérés; mais un sentiment de vertu qui naît des réflexions, & qui nous fait agir de sang froid. Nous voyons ce que nous

*Tome II.*

R

risquons en présence de l'ennemi; mais la raison l'emporte sur la crainte: & comment cette grandeur d'ame qui nous met au dessus des périls, ne nous mettroit-elle pas au-dessus des injures? Ainsi dans les querelles personnelles, dans les disputes de rang, dans les contestations d'intérêt, dans tout le commerce de la vie civile, rien n'est plus pacifique & plus modéré que les grands hommes: ce ne sont plus des guerriers qui repoussent l'ennemi jusques dans ses lignes, ou qui vont avec fermeté l'attaquer jusques dans ses retranchemens. Ce sont des citoyens qui traitent avec leurs concitoyens, qui leur cèdent sans peine où la vertu leur permet de céder, qui plaignent ceux qui les insultent, & qui ne daignent pas se fâcher contre eux. Le duel, les assassinats, les plaintes portées devant les tribunaux établis pour la noblesse, ne sont pas les fruits de la véritable valeur.

Pourquoi les Princes & les Généraux dédaignent-ils de se battre avec des subalternes? Pourquoi peuvent ils le refuser sans se deshonorer? Pourquoi même croiroit-on qu'ils se seroient dégradés s'ils l'avoient fait? Pourquoi enfin trouve-t-on qu'ils font beaucoup de grace à

ceux qui osent les attaquer de ne pas les punir? Leur est-il permis d'être lâches & sans cœur? Leur honneur est-il encore d'une espèce différente de celui des autres? Non; mais il est au-dessous d'eux de se battre pour une injure, parce que les grands doivent avoir de grands sentimens. Les dignités n'ajoutent rien à notre mérite. Ce ne sont pas les postes éminens qui élèvent les hommes au-dessus des autres, mais les qualités que ces postes supposent; & cette supposition, qui fait le fondement de toutes les distinctions du monde, oblige ceux qui remplissent les premières places, à contrefaire au moins les grandes qualités, quand ils ne les ont pas. C'est de-la que dépend leur honneur; ils s'avilissent si leurs sentimens ne répondent pas à leur rang.

Or si les grands sentimens, vrais ou simulés, obligent à mépriser les insultes; si la vengeance est basse pour ceux dont le rang demande des sentimens; s'il leur est glorieux de pardonner, & de ne pas se servir de tous leurs droits pour humilier ceux qui les offensent; voilà le chemin de la vraie gloire ouvert aux subalternes même. Ils doivent la mettre à se former sur les grandes vertus, à copier ceux qui ne se sont élevés que parce

qu'on suppose qu'ils méritent de l'être.

Ils se trompent dans l'idée qu'ils se font de leur état : & les qualités dont ils se piquent le moins sont celles qui leur conviennent le plus, soit qu'ils consultent la raison ou les bienséances. Il semble qu'en leur permettant de porter des armes, on a dû les obliger au sang froid : autrement la loi ne seroit pas sage d'armer des furieux. La patience qui met l'homme au-dessus de la colere & des emportemens, est pour eux comme une vertu de profession. Il leur sied d'autant moins de vouloir se venger, qu'ils y trouvent plus de facilité. Ils regardent leur épée comme le titre qui leur donne droit de repousser une injure par une injure : & c'est cette épée qui les oblige à se faire honneur d'une modération plus marquée.

Les armes inspirent naturellement une espèce de terreur à ceux même qui n'en ont rien à craindre ; il y a beaucoup de personnes qui pâlisent à la vûe d'une épée nue, qui n'osent la manier lorsqu'elle est dans son fourreau. Que ceux qui la portent aient donc des attentions qui dissipent ces frayeurs, & qui donnent de la confiance. C'est à eux qu'il convient d'être plus affables, plus polis,

plus modérés dans leurs actions & dans leurs discours ; qu'ils soient des lions dans le combat, & des agneaux dans le commerce de la vie ; qu'ils traitent ceux qui les environnent, comme ils traiteroient un ennemi qui leur rendroit les armes. Je l'ai dit. il n'est communément gueres de gens moins terribles dans la société, que ceux dont le seul nom fait trembler les armées. A ce caractere on reconnoît les braves dont la valeur est une vertu sincere. Les faux braves sont fiers, étourdis, impertinens, audacieux, emportés, querelleurs. Ce sont les seuls à qui la vengeance plaît, & qui s'en font un faux honneur. Si ces réflexions ne les défabulent pas, il en reste deux à leur proposer, contre lesquelles il n'y a que des hommes indignes de ce nom qui puissent tenir. Ils croient ou ne croient pas leur ame immortelle : & dans l'une ou l'autre de ces suppositions, le duel est le désespoir de la plus aveugle fureur.



## XV. LEÇON.

*Supposez l'ame mortelle, l'honneur ne sert de rien au bonheur de la vie. Supposez qu'il y serve, il est fou de se sacrifier pour se rendre plus heureux quand on ne sera plus. Supposez l'ame immortelle, la vertu rentre dans ses droits; ce n'est que par elle qu'on arrive à la gloire. Le Dueliste Chrétien le sent, & ne se bat que quand sa fureur l'emporte sur sa foi. Combien il est honteux aux vrais honnêtes gens de conserver de l'entêtement pour le duel.*

**J**E sais que toutes les suppositions de la mortalité de l'ame sont absurdes dans la doctrine des mœurs. La suite de ce discours même en sera la preuve. Mais l'aveuglement des passions est quelquefois si désespéré, qu'il ne peut se guérir que par les absurdités qui suivent de leurs principes. Si toutes nos espérances sont renfermées dans les bornes de la vie présente, il est évident que toute idée de vertu doit être bannie de notre conduite; & par conséquent tout desir de gloire, & tout sentiment d'hon-

neur. Car la gloire n'est que la reconnaissance de la vertu. Dans cette supposition, le raisonnement que le Sage met à la bouche des impies est plein de sagesse. Le tems de notre vie, disent-ils, est court & difficile. Il n'y a point de remède contre la mort. Nous sommes nés comme à l'aventure; & nous serons bientôt comme si nous n'avions jamais été. Nous passons comme l'ombre; nos jours s'écoulent & ne reviennent plus. Hâtons-nous donc de goûter des biens présens; jouissons de la créature tandis que nous sommes jeunes; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent; enyvrons-nous des vins les plus exquis; ne refusons rien à nos sens; ne ménageons rien pour nos plaisirs, puisqu'il est là tout ce qui doit nous revenir d'avoir vécu; opprimons le pauvre; ne pardonnons point à la veuve; que notre force soit pour nous l'unique loi de la justice.

Avec ces pensées, il y auroit en effet de la folie à reconnoître d'autres maximes que celles de son utilité propre. Nous ne devons considérer les hommes qu'autant qu'ils sont utiles à notre bonheur. La probité, la droiture, l'équité, la bonne-foi, la pitié, sont des noms de

R iiiij

chimères dont nous devons nous moquer, ou des sentimens dangereux dont nous devons nous défendre. Si tout doit mourir en nous, rien ne peut nous être plus funeste que d'être justes, & de plus inutile que d'avoir de l'honneur. Que les hommes nous estiment ou qu'ils nous méprisent; les liqueurs que nous buvons en sont-elles plus ou moins délicieuses? les viandes que nous mangeons, plus ou moins succulentes? tous les autres plaisirs plus ou moins touchans? L'idée de l'honneur n'entre assurément pour rien dans des sensations; & les délices de l'esprit doivent être inconnues à ceux qui ne croient pas leur ame spirituelle. La délicatesse sur le point d'honneur, la noblesse des sentimens, la générosité, la bonté, la douceur, la modération, ne sont point des modifications de la matiere. Cependant ceux qui veulent se persuader que tout meurt en eux avec le corps, se servent de ces termes: ils conçoivent ce que ces termes expriment; ils en ont les sentimens; ils ne peuvent les démentir sans altérer la tranquillité de leur vie: & tout cela prouve qu'il y a chez eux quelque chose de plus que de la matiere; tout cela prouve que la supposition de la mortalité de

leur ame est une fausse illusion qu'ils se font. Mais cette persuasion, toute fausse qu'elle est, doit les détourner du duel, si leur conduite est suivie. Supposons contre toute vraisemblance, que la brute soit touchée de quelques sentimens d'honneur, & qu'une injure reçue lui rende la vie plus amere; risquera-t-elle sa vie même pour se délivrer de cette amertume? Se tue-t-on quand on a quelque dégoût, quand on trouve un potage trop salé? Prend-on la résolution de ne plus vivre quand on est réduit à la mauvaise nourriture? Quiconque n'espere rien au-delà de la vie, doit tout préférer à sa perte.

Les loix de la société dégradent ceux qui se tuent de leur propre choix ou de leur propre fait; on les regarde comme indignes du nom d'hommes: on ne les sauve de l'infamie dont leur mort est marquée, qu'en supposant qu'ils avoient perdu la raison. Son usage est de nous mettre au-dessus de tous les maux de la vie, par l'espérance d'une meilleure. Ils outragent la sagesse du Créateur qui les laisse vivre dans les miseres & dans le mépris, parce qu'il est assez puissant pour les dédommager de ce qu'ils peuvent souffrir par respect pour ses ordres.

Il n'y a que la fureur & le désespoir qui puissent les faire renoncer à cette attente, & s'exposer à des tourmens éternels, par l'impatience de se délivrer d'une douleur qui passe. Mais combien le désespoir est-il plus insensé dans ceux qui n'attendent rien après la mort? Il est contre la nature qu'un être qui raisonne & qui se connoît, consente à se détruire. Les bêtes s'opposent de toutes leurs forces à cette destruction par ce que nous appelons leur instinct. Ce qu'elles font pour se conserver & pour se défendre, nous force à leur donner plus de sentimens que nous n'en concevons dans des automates. Nous sommes tentés de penser qu'elles ont une ame assez sage pour ne vouloir pas mourir.

Comptez donc pour rien, si vous voulez, les loix qui condamnent le Duelliste à la même infamie que l'homicide de lui-même. Comptez pour rien ce châtiement dont vous ne risquez d'être punis que quand vous ne sentirez plus. Mais concevez du moins la folie de ce faux honneur qui vous condamne à ne plus être, plutôt que de le laisser flétrir. Renoncez à la gloire de vivre en homme: mais consentez du moins à vivre en bête. Ne vous envie pas le seul bien dont vous

pouvez jouir, pour en conserver un qui ne sera plus rien pour vous quand vous ne serez plus. Vivez deshonoré, s'il le faut, afin du moins de vivre; & ne sacrifiez pas ce que vous avez à ce que vous n'aurez plus quand vous aurez fait ce sacrifice. Vivez en un mot pour vivre; & soyez pour être, à quelque prix que ce soit. Le néant n'a point de charmes; & l'être le plus malheureux est préférable à ce qui n'est pas.

Quelles frayeurs cette pensée ne cause-t-elle point aux ames même que la vûe de l'avenir console? On ne veut point mourir. La nature combat jusqu'au dernier moment, & redoute le passage de la vie la plus misérable à la plus heureuse. Il n'y a que des fureurs qui puissent épargner ces allarmes. Mais vous êtes sensible à l'honneur. Vous ne pouvez vous résoudre à survivre à la perte; & c'est, comme je l'ai dit, cette inquiétude qui prouve que vous ne croyez pas que tout sentiment s'éteigne à la mort. Passons donc à la supposition contraire: & vous y succomberez sous le poids de vos propres raisonnemens.

Quel champ la vûe de l'éternité n'ouvre-t-elle pas à nos réflexions! C'est ici que la vertu reprend ses droits, & qu'el-

le vous accable par ses maximes. Vous avez donc une ame qui ne doit point mourir. Il y a donc une autre vie que celle de la chair ; une vie qui ne consiste plus à manger , à boire , à rechercher les objets des sens , & les voluptés du corps ; une vie de sentimens qui vous oblige à consulter ces impressions secretes que la nature vous a données ; à réfléchir ce que c'est que la gloire , & pourquoi le desir en est si profondément gravé dans votre cœur. Ce desir ne contribue rien , comme vous l'avez vû , au bonheur d'une vie dont les sensations agréables font toute la félicité. Notre gloire n'est point de ce monde ; & nous n'en avons le sentiment en cette vie , qu'afin d'apprendre à la mériter pour l'autre. Ce seroit s'en former une fausse idée de la borner à l'estime des hommes. Ils ne peuvent nous en donner autant que nous en désirons. Notre gloire ne doit point venir d'eux. Elle ne dépend point de leurs jugemens , & bien moins encore de leurs caprices.

Notre gloire, c'est d'être ce que celui qui nous a faits veut que nous soyons. La perfection de l'ouvrage consiste à répondre aux idées de l'ouvrier , si cet ouvrier est sage. Un être raisonnable

doit se conduire selon les vûes que la raison lui donne; & ces vûes se prennent de ses desirs immuables, de ses penchans invincibles, de ce qu'il est, de ce qu'il sent, de ce qu'il veut, de ses besoins présents, de son attente pour l'avenir, de ses rapports avec les autres êtres, & sur-tout de sa dépendance à l'égard de l'Être suprême, des loix qu'il lui fait, & des récompenses qu'il lui prépare.

Consultez-vous donc bien. Vous ne voulez point que les hommes vous haïssent, qu'ils vous trompent, qu'ils vous enlèvent ce que vous possédez, qu'ils vous traitent mal, & qu'ils attendent à votre vie. Leur secours vous est souvent nécessaire. Vous vous offenseriez s'ils refusoient de vous servir dans l'occasion. Vous formez avec eux mille liens qui rendent votre vie plus douce. Vous êtes destinés comme eux à de meilleures espérances; & cet intérêt doit resserrer tous les autres nœuds qui vous unissent, vous engager à concevoir pour eux une affection sincère, à les supporter, à conserver la paix avec eux, en tout ce qui dépend de vous; à remplir à leur égard toute l'étendue de cette loi d'équité, qui veut que vous ayez pour les autres les attentions que vous en exigez, & que

vous ne leur fassiez point ce que vous seriez fâché qu'ils vous fissent.

C'est là ce qui plaît à Dieu, parce que c'est par-là qu'on est ce qu'on doit être, bon parent dans sa famille, bon citoyen dans la société, toujours homme pour les hommes, & toujours prêt à les traiter comme Dieu les traite. Pouvons-nous douter qu'il ne nous aime, puisqu'il nous donne des desirs pour un bien souverain, qui ne se trouve qu'en lui seul? S'il en diffère pour nous la possession, c'est un conseil de sa sagesse que nous devons révéler. Ce n'est pas à nous à mettre des conditions au don qu'il veut nous faire de lui-même. Ce que nous ne saurions ignorer, c'est que la vie présente est un tems d'épreuve; où nous ne pouvons prendre d'autre parti que celui d'une soumission, qui fera notre mérite. Vouloir ce que Dieu veut; aimer ce qu'il aime; ne regarder ce monde que comme un passage; n'user de ses biens que pour le seul nécessaire; les posséder sans attachement; en soutenir les maux sans impatience, souffrir enfin les autres, & nous souffrir nous-mêmes, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Arbitre de nos destinées de finir nos peines; voilà notre gloire, ou le prix auquel Dieu l'a

mise. Sur ce plan, bâtissez le système du duel, & la nécessité de l'offrir ou de l'accepter. Si c'est une action raisonnable, il faut que vous puissiez la justifier par quelque'un des principes que vous venez de lire. En vain réclameriez-vous encore une fois les maximes du monde. Il n'est pas votre juge. Il vous condamne à risquer votre vie pour une injure imaginaire; & c'est un double crime aux yeux de Dieu de l'exposer pour un sujet si peu légitime. Dieu vous défend & de vous venger de votre frere, & de vous perdre vous-même. Dans l'un & dans l'autre, vous outragez sa sagesse & ses bontés, vous irritez sa justice, & vous vous rendez digne de sa terrible colere.

Si vous avez en effet quelques idées de religion; si il vous en reste quelques mouvemens, ne faut-il pas que vous les étouffiez pour aller vous battre avec quelque assurance? Ne faut-il pas que vous vous aveugliez sur les vérités les plus simples; que vous méconnoissiez tous vos intérêts, quand, pour le fatal plaisir de vous venger d'un ennemi qui ne vous a fait aucun mal réel, vous vous exposez à toute la rigueur des vengeances éternelles? Vous sentez que vous courez ce risque; & vous voulez le courir.

C'est la folie de toutes les passions dans leurs préférences. D'un côté, c'est une satisfaction présente, mais d'un moment; & de l'autre, ce sont des tourmens, qui ne finiront point. N'importe, on veut se satisfaire, & le penchant l'emporte sur toutes les craintes. On abandonne son salut à l'incertitude de l'événement. Etourdissement toujours inconcevable; mais d'autant plus que les craintes sont plus pressantes, & qu'il y a moins d'apparence aux ressources. Rien de plus incertain que la durée de nos jours. Il n'est point de nos momens, qui ne puisse être le dernier. On peut mourir à chaque péché qu'on a commis. Mais tous les péchés ne conduisent pas directement à la mort. Quelque indigné qu'on se rende de l'indulgence de Dieu par une offense délibérée, je ne fais quelle fausse idée qu'on se fait de sa bonté, laisse toujours quelque espérance. On se promet de revenir au moment qu'on s'égare; & tant qu'on vit, on n'est pas incapable de retour. Telle est l'illusion de l'injuste, du voluptueux, de l'intempérant. Ils se flament d'échapper par la pénitence aux vengeances du Seigneur; & l'éloignement du châtement en affoiblit en eux la crainte.

Mais

Mais pour le Duelliste, le danger est présent. Il n'y a qu'un pas entre la mort & lui. D'un seul coup peut être son ennemi tuera son corps & son ame. Il va descendre tout vivant dans l'enfer. Est-ce la raison qui lui donne ces conseils ? S'il est encore capable de l'écouter, qu'il prononce, qu'il donne lui-même à ses fureurs le nom qu'elles méritent, & qu'il apprenne à les détester. Mais s'il ne raisonne plus, il est tems de cesser de lui parler. Qu'il périsse, & qu'en se sacrifiant pour un faux honneur, il apprenne aux gens de bien, de quel prix leur doit être le véritable.

Ce sera toujours un prodige de la foiblesse humaine, & de la force que les préjugés les plus insensés acquierent sur les esprits, qu'on ne rougisse point de celui-ci dans les familles, qui font en effet profession de quelque honneur. Tous les Duellistes de prévention ne sont pas tels que ceux que j'ai peints. L'entêtement subsiste avec des sentimens de probité ; je dirois presque de piété : car la piété n'est pas toujours assez dominante pour étouffer tous les restes de l'esprit du monde qu'elle condamne. Les gens de condition sont toujours attachés par quelque endroit à la chimère :

de leur naissance & de les privilèges. Rarement ils en viennent jusqu'à concevoir tout l'esprit de la Religion, qui ne fait aucune acception des personnes. Mais il est étrange, qu'entre ces fantômes qui leur font illusion, celui du faux honneur puisse trouver quelque place. Ils veulent qu'on l'inspire à leurs enfans, souvent contre la réclamation de leur propre vertu. Ils en sentent l'injustice & le ridicule: mais l'opinion du monde est un joug qu'ils n'ont pas la force de secouer, & qu'ils transmettent à leur postérité, malgré leur conscience & leurs lumieres.

Quel remede à cette foiblesse? Les loix du Royaume sont sages, elles sont séveres: mais il seroit à souhaiter peut-être qu'elles le fussent encore plus, pour achever par la crainte ce que la seule raison ne peut faire. L'infamie du duel devroit s'étendre à tous ceux qui l'approuvent, qui le conseillent, qui font ou qui font faire à la jeunesse des leçons de ce faux honneur. Les peres & les meres, les freres & les sœurs; les familles entieres mériteroient d'être honneusement dégradées, quand on les voit conspirer, par leurs instances & par leurs reproches, à faire périr quelqu'un de leur sang. Comment peuvent-ils regar-

der autrement, que comme une rage, ce sentiment, qui leur fait oublier toutes les tendresses de la nature, qui change en cruauté la douceur du sexe, & qui rend souvent les femmes aussi féroces que les hommes? Comment ne se désabusent-ils point d'un honneur, qui rougit de lui-même, qui se désavoue, qui ne se sauve qu'aux dépens du véritable?

Toute une parenté s'allarme de la nouvelle d'un affront, qu'un de leurs proches vient de recevoir. On s'intrigue. On se remue de tous côtés. On se réunit pour l'engager à se battre. Il se bat, il triomphe, on s'en félicite. Mais le secret transpire. Le bruit s'en répand au dehors; & voilà les mouvemens qui recommencent pour l'étouffer, & pour en dissiper jusqu'au soupçon. L'honneur est réparé; mais il faut qu'il soit dit juridiquement qu'il ne l'est pas. On emploie ses amis & son crédit pour accréditer le mensonge. On suborne les témoins, on corrompt les juges; on obtient un arrêt, qui déclare que celui qu'on avoit insulté, n'est point celui qu'on a vû se battre, que l'affront en un mot subsiste, & qu'on n'en a point tiré de vengeance. Toutes ces manœuvres

se font par des gens d'honneur, ou qui disent qu'ils en ont. Je les en fais juges, encore une fois: & s'ils ne prononcent pas contre eux-mêmes, qu'ils suposent que je n'ai point dit ce que je viens de dire; & qu'ils laissent aux gens sensés la liberté de penser, que l'honneur ne peut justifier ce qui se fait contre l'honneur; que la vertu n'a pas besoin du crime pour se sauver de la honte; qu'aucune loi ne peut la rendre infâme; & que le châtement ne deshonne point, quand l'action n'a point été deshonorante.

---

## XVI. LEÇON.

*On n'a point la paix, quand on ne l'aime point. Il n'y a plus de moyens de la conserver, quand il n'y en a plus de justes. Elle ne s'achette point aux prix de la vertu. Mais la vertu ne doit être ni trop dédaigneuse pour le vice, ni trop sévère sur les imperfections. Qu'elle ne refuse point de les souffrir, quand elle n'en souffre rien elle-même.*

**L'**Impatient ne travaille que contre ses propres intérêts, tant qu'il s'obstine à n'employer que des moyens vio-

lens pour se délivrer de ses peines. Notre repos ne peut se trouver ni dans la haine des hommes, ni dans les projets de nous en séparer ou de nous en défaire. Un devoir pressant nous oblige à les aimer tous; & ce devoir doit nous faire souhaiter pour l'amour de nous-même de pouvoir vivre avec eux dans une parfaite intelligence. S'ils étoient sans passions, le vrai chemin de la paix seroit de se détourner du mal, & de suivre constamment les routes du bien. Mais il y en a qui haïssent le bien même, qui ont des raisons de haïr ceux qui le font, ou qui les persécutent quelquefois sans autre intérêt, que de les empêcher de le faire. Il y en a qui aiment le mal, & qui n'aiment que ceux qui conspirent à le faire avec eux. La paix dans ces circonstances n'est ni possible ni permise. Elle est dangereuse avec ceux chez qui le vice domine. Elle est difficile quelquefois avec ceux même qui font profession de la vertu. Cependant à tout considérer, il y a toujours beaucoup plus de gens que nous ne pensons, avec qui nous pourrions éprouver moins de désagrémens & de répugnances, si nous étions disposés à suivre tous les conseils d'une charité aussi désintéressée que prudente.

Il faut donc que l'amour de la paix toujours sincere, soit premierement discret pour discerner les personnes & les moyens. Notre tranquillité n'est pas mise au prix du violement de nos devoirs. Point d'égards pour ceux qui veulent nous empêcher de les remplir, ou nous forcer à les violer. Les tentations en font quelquefois aussi délicates que dangereuses. Si ceux qui nous détournent du bien sont puissans, s'ils ont de l'autorité sur nous, si nous leur sommes liés par des dépendances justes & nécessaires, si les tendresses de la nature, & les espérances du monde conspirent à nous inspirer pour eux des complaisances & des respects, la résistance peut coûter quelques soupirs au cœur, & quelques efforts à la nature. Mais la nécessité de résister est pressante. Il faudroit leur sacrifier des obligations indispensables, & des intérêts éternels. La conscience est une loi, qui prévaut à tous les engagements; elle ne connoît point de devoirs incompatibles. Il faut toujours obéir à Dieu, préférablement aux hommes. C'est l'ordre de la justice; & tout devoir qui tend à la renverser, cesse d'être un devoir. La considération des personnes ne peut plus rien, où les volontés sont injustes.

On vous maltraite. On vous retient dans une dure servitude. On vous prive de milles avantages innocens : & toute cette conduite n'a pour motif qu'un éloignement pour le monde, qui déplaît à ceux qui veulent vous y produire ; que votre répugnance pour un engagement qui vous paroît au-dessus de vos forces, ou funeste à votre salut ; qu'un attachement inflexible à des résolutions qui n'ont que la piété pour objet. Ailleurs on vous suscite de mauvaises affaires. On cherche à vous supplanter. On vous rend de mauvais offices. On vous attire des humiliations : & toute cette malignité ne tend qu'à vous rendre, s'il se peut, moins rigide sur l'exactitude, dont vous vous êtes fait une loi dans vos fonctions ; qu'à vous forcer de vous relâcher sur certains droits qui vous sont confiés ; qu'à vous faire écouter des propositions contraires à des intérêts que vous avez à défendre. Ceux qui sont mécontents de vous, sont ceux qui sont ennemis de l'ordre & du bien public. Ne vous en croyez pas plus malheureux ; ou ne desirez pas de l'être moins, aux dépens de votre fidélité.

La constance chancelle quelquefois sous l'assiduité des maux. On se lasse de

souffrir, par l'espérance d'un bien qu'on ne voit pas. Les douceurs du péché se présentent à l'ame découragée des rigueurs d'une vertu trop austere. Il n'y auroit que des plaisirs à gagner au changement. On pourroit se permettre soi-même avec liberté, ceux qu'on se refuse avec une sévérité scrupuleuse. On se verroit délivré du moins de la contrainte, à couvert des menaces d'un ennemi puissant, des sollicitations importunes d'un mauvais parent ou d'un infidele ami, des reproches attendrissans de personnes qu'on aime & qu'on voudroit contenter. Mais ce n'est point là la paix qu'on vous dit de rechercher & de poursuivre. Elle ne s'achette point au prix des devoirs. Il faut que le cœur qui la desire soit inébranlable dans la justice, & toujours prêt à préférer les disgraces aux complaisances criminelles. Il suffit alors de ne pas rendre guerre pour guerre, & de se réduire à désirer la paix, même sans espérance de l'obtenir.

Combien de ces sortes de situations tristes & gênantes, qu'on pourroit rendre agréables avec un peu de probité de moins ? On jouiroit des bonnes grâces & des faveurs de certains gens, dont on ne reçoit que des désagrémens.

On

On se verroit accablé de leurs caresses , comblé de leurs bienfaits. Il n'en coûteroit que quelques complaisances un peu délicates , que quelques services suspects , que quelques mensonges officieux , que quelques dissimulations qui leur seroient utiles. Il ne faudroit peut-être que fermer les yeux sur une intrigue , ou sur des manœuvres où l'on n'entreroit point ; que laisser l'injustice impunie ; que différer de rendre la justice ; que d'abandonner la défense d'un innocent , qu'on n'est pas obligé par état de protéger ; que laisser trahir un maître , qu'on n'est pas obligé d'avertir ; que faire certaines démarches équivoques ; que partager peut-être des divertissemens secrets , & défendus à ceux qui se les procurent ; que favoriser des inclinations , qui ne paroissent mauvaises , que parce qu'elles sont interdites. Mais la tentation des petites fautes doit toujours effrayer un cœur , qui doit craindre les grandes , & les haïr routes. Il n'y a jamais de délibérations permises entre l'amour du repos , & celui du devoir.

Dans une famille , quelquefois dans une société sainte , on est assez malheureux de rencontrer des enfans de Bélial ,

des cœurs ennemis du bien par goût, des caractères qu'on offense dès qu'on a raison; qui ne veulent écouter ni les explications, ni les excuses; qui veulent offenser eux-mêmes par le plaisir d'offenser; qui se font une joie maligne d'aigrir, & de lasser la vertu la plus patiente; qui sont acharnés à rechercher les occasions d'altérer la charité pour en triompher, & pour lui insulter dans ses affoiblissements. Ce sont des frénétiques, qui prennent des aversions furieuses contre ceux qui ne leur font aucun mal, & qui sont plus dignes de pitié que de haine. Ces fléaux des sociétés y sont rares. Mais il regne de tout tems dans le monde un esprit de malignité, qui s'en prend à la piété même. On hait ceux qui la suivent. On cherche à justifier son aversion par les plus grandes injustices. On s'efforce de les rendre ridicules, & de les défigurer par mille railleries piquantes. On les prend par tous leurs foibles. On voudroit les faire tomber dans des fautes humiliantes, ou les forcer à rougir de leurs vertus même. Funeste artifice, dangereux piège, où ceux qui ne sont pas encore assez affermis donnent aisément. L'amour d'une fausse paix séduit. On n'aime point le

mépris quelque injuste qu'il soit. La fausse honte l'emporte quelquefois sur la vue du devoir ; mais souvenez-vous , à quelque sorte d'épreuve qu'on vous mette , que quand on aime sincèrement la vertu , jamais on ne doit souhaiter d'avoir pour amis ceux qui ne l'aiment pas , ni se délivrer de leurs importunités par le relâchement. Il ne vous reste de vœux à faire que pour leur changement. Cependant la charité , qui doit vous les inspirer , n'est jamais sans espérance & sans ressources. La douceur , la modération , la fermeté dans le bien , la persévérance à tolérer les ennemis les plus déclarés de la vertu , peut enfin les réconcilier avec elle. Vous triompherez du moins de leurs mépris , & vous le forcerez à vous estimer en vous persécutant.

L'embaras est plus grand avec ceux qui haïssent le bien , sans haïr ceux qui le font. C'est ici que la conduite a besoin d'un sage & juste discernement. Si ce sont des engagements , qui nous obligent à vivre avec des personnes vicieuses , nous n'avons à nous défendre que de la contagion de leurs vices ; la patience les supporte sans les approuver. On peut se promettre de les gagner par l'e-

xemple, & se tranquiliser par des vues, quoique éloignées de leur retour. Si nous n'avons avec des gens dérangés que des relations libres, il y a des différences à faire de ceux qu'on peut voir, & de ceux qu'on doit éviter. Mais ce discernement est sujet à des méprises, selon les principes qui dominent dans le cœur. Une vertu trop austere passe aisément de la haine des défauts à l'éloignement des personnes. L'amour de la paix est trop foible & trop délicat dans le choix. Au fond votre premier but est toujours de n'avoir rien à souffrir; & avec ce pacte tacite que l'amour-propre fait avec lui-même, les moindres imperfections se grossissent aux yeux de son impatience. De fausses idées, qui naissent du caprice d'une vertu singuliere; des scrupules fondés sur des préventions confuses, font juger des hommes par leurs situations. Ce ne sont plus leurs mérites ou leurs défauts qu'on examine. On ne s'informe point s'ils font bien ou mal. On est prévenu contre leur état; & cela suffit pour appuyer la résolution de les fuir. Une pusillanimité causée par le défaut de lumieres, ne distingue point le danger des vices & des occasions. On ne veut jamais voir des

personnes qu'on pourroit voir innocemment pour soi-même, & peut-être utilement pour elles. La paix fait des pertes à tous ces mécomptes. On se fait gratuitement des ennemis, & on souffre des peines qu'on cause, par la peur de s'en causer à soi-même, & par la secrète résolution de n'en point souffrir.

La regle des mœurs a des principes différens selon les conjonctures. Appliquez-les mal, ils se contredisent. Remettez-les à la place qui convient à chacun, tout rentre dans l'ordre, & la conduite est régulière. Il y a de grandes raisons sans doute d'éviter les méchans. Toute l'Ecriture est pleine de ces exhortations. Mais les raisons de vivre avec eux peuvent être quelquefois plus pressantes encore, & la charité devient indulgente, sans être téméraire. Je ne vous dirai pas qu'il y ait de la sagesse à se prêter au commerce de gens déréglés, tandis qu'on se sent assez de complaisance pour participer à leurs désordres, assez de lâcheté pour les dissimuler, & pour craindre de leur déplaire en les condamnant. Je ne vous dirai pas de vous jeter dans routes les dissipations du siècle, avec une ame sensible à ses vanités; de vous exposer à la tentation.

du mauvais exemple après les expériences de votre foiblesse. La prudence du salut veut qu'on se sépare des pécheurs, tandis qu'on le peut devenir avec eux, & qu'on n'est obligé de les voir par aucun motif de devoir, ni par aucune vûe d'utilité.

Mais se laisser approcher par des personnes vicieuses, afin de ne pas augmenter leur éloignement pour la vertu; les admettre dans des compagnies où les actions & les discours peuvent faire sur elles de salutaires impressions; se prêter à leur société pour gagner leur ame, c'est une condescendance que la charité prescrit aux gens de bien. Que ce ne soit jamais par mépris ou par aversion qu'on s'éloigne d'elles. C'étoit la méprise de l'orgueil des Pharisiens. Ils ne se regardoient point comme le reste des hommes. Il y en avoit qu'ils condamnoient indifféremment sans les connoître; & la fausse piété n'est que trop sujette à ces injustices. Dans une profession qu'on croit mauvaise, on s'imagine que tous ceux qu'on y voit sont également mauvais, également inconvertisibles. Un Publicain ne pouvoit pas être aux yeux d'un Pharisien, ce qu'il étoit aux yeux de Dieu même; humble, pénitent, meil-

leur en tout , que le superbe dévot qui le condamnoit. Que ceux qui lui ressemblent , se défient de ces injustes aversions , & qu'ils les prennent presque toujours comme des preuves assurées d'une si honteuse ressemblance. Il y a d'ailleurs des professions, qui nous sont odieuses sans être illégitimes , & l'injustice est plus cruelle encore de prendre nos préjugés pour règle de notre conduite. On ne se rend point de compte de ces répugnances , à qui la piété sert de prétexte , & qui n'en sont pas moins contraires au caractère de la charité , qui n'est point dédaigneuse. Soyez touché de ce sentiment ; soyez humble , sans prévention pour vous-même , & vous reconnoîtrez qu'il y a de l'excès dans l'aversion que vous avez conçue pour des gens qui ne sont pas plus mauvais que vous.

On fait à quoi s'en tenir avec les personnes manifestement déréglées ; les voir poliment en public , & rarement en particulier , si quelque nécessité n'y contraint. Mais est-il raisonnable que vous fuyiez pour leurs défauts celles qui pourroient , avec le même droit , vous fuir pour les vôtres ? A qui convient-il d'être si severe & si délicat ? Ne seriez-

vous pas le premier banni des compagnies & de toutes les sociétés, s'il y avoit quelque loi qui ne permît d'y recevoir que des parfaits? Quelle différence quelquefois, des foiblesses qui vous en éloignent, à celles que vous y apporteriez? Je laisse à votre conscience à le décider. Ce problème est de son ressort. Mais encore; à quoi vous amusez-vous, & pourquoi votre impatience ne fait-elle pas reconnoître ses propres remedes? N'y a-t'il rien d'estimable pour la société dans les hommes les plus imparfaits? Vous ne les considérez que du côté qu'ils peuvent vous déplaire. Il semble que vous ayez peur de les trouver supportables, & que vous n'aimez en eux que ce qui peut vous être un prétexte de ne les point supporter. Toujours appliqué sur leurs mauvais endroits, vous ne leur tenez aucun compte des bons.

Servez-vous de toute la connoissance que vous avez du monde. Il n'est pas sans doute ce qu'il devroit être. Mais il n'est pas si universellement corrompu, qu'on ne puisse en rien le souffrir tel qu'il est. Si vous n'y voyez pas de ces vertus pleines, qui ne vous laissent rien à désirer pour en être satisfait, y rencon-

trez-vous beaucoup de ces vices extrêmes, qui doivent vous aigrir jusqu'à vous rendre irréconciliables avec eux ? Choisissez le plus honnête-homme que vous connoissiez, & l'examinez de près, vous y découvrirez des défauts. Examinez celui chez qui les vices dominent, & vous lui trouverez du bon. Tout n'est pas vertu dans les meilleurs. Tout n'est pas vice dans les plus mauvais. Les bonnes & les mauvaises qualités sont confondues. Le monde est plein d'hommes recommandables par des perfections éminentes, & méprisables par leurs foibles. Ils n'ont pas toujours assez de vertu pour faire un bon usage d'un mérite utile, ni assez de discrétion pour cacher leurs défauts. Le cœur est si bizarre dans ses foiblesses, que souvent on a soi-même du dégoût pour ses meilleures qualités, tandis qu'on ressent une secrète complaisance pour ce qu'on a de mauvais. C'est à vous de sçavoir mieux user de ces sortes d'esprits qu'eux-mêmes : & vous vous rendrez ainsi leur commerce aussi supportable qu'avantageux. Ne cherchez point enfin des personnes en qui tout vous plaise, mais quelque chose qui vous déplaie dans les personnes que vous êtes obligé de voir ; ne vous dé-

goutez pas du bon par trop de passion pour l'excellent. Contentez-vous quelquefois du moins mauvais. Ne soyez pas si difficile; & vous perdrez moins du côté de la délicatesse, que vous ne gagnerez du côté de l'utilité. Vous tirez le bon des hommes, & vous aurez la paix avec eux.

Ne vous flatez pas. C'est renoncer à cette espérance toujours si douce, de vous faire une idée de justice sans compassion. La charité n'est point si farouche; elle ne conserve sa tranquillité que par la patience; & ne vouloir souffrir que des hommes parfaits, c'est se préparer à les haïr tous, aussi bien qu'à s'en faire haïr. Au prix que vous mettez votre repos, vous le réduisez à l'impossible. Deux justes, en cette vie, se souffrent à peine. Ils ont leurs humeurs, leurs travers, leurs sensibilités, leurs hauteurs naturelles, & mille restes d'une éducation mondaine, ou d'une vie peu réglée dans la jeunesse. Ils vous déplairont, & vous leur déplairez. Ce ne sera pas le bien que vous ferez, qui les blessera; ce sera le tems, le lieu, la manière de le faire; ce sera quelquefois l'antipatie qu'ils auront pour vous, ou peut-être une délicatesse pareille à la vôtre,

qui les indisposera contre les petits défauts qu'ils vous reconnoîtront. Vous ne les trouverez pas traitables, si la charité, qui se fait tout à tous, ne vous inspire les divers ménagemens que leurs caracteres demandent. Il vous faudra sans cesse étudier avec eux les momens de parler & d'agir; éviter les contretens qui les dérangent; placer à propos vos excuses; ne point vous rebuter pour de petites froideurs; ne point vous roidir contre des manieres désagréables; avoir de la condescendance pour certaines foibleffes; souffrir patiemment un reproche, une brusquerie, qui ne viendra que du tempérament; remettre quelquefois un bien, qui peut se différer. Que s'il faut que vous ayez toutes ces attentions avec ceux mêmes qu'on appelle justes, pourquoi ne les aurez-vous pas avec ceux que vous regardez comme trop imparfaits? Quelque contrainte qu'il pût vous en coûter, la paix est si chere, qu'on ne doit jamais croire avoir fait trop d'avances pour gagner les esprits, & pour vivre dans une concorde inaltérable.

Vous voudriez les hommes moins incommodes. Vous les voudriez plus parfaits; au moins pour l'amour de vous-

même ; & vous les empêchez de le devenir par vos délicatesses, par vos rebuts, par vos dédain, par vos mépris, & par vos manieres impatientes. Moins vous les supportez, plus vous les rendez insupportables. Vous les indisposez pour vous, & vous êtes le premier à souffrir de ne les avoir pas soufferts. Comptez donc votre repos au nombre des intérêts qui doivent vous faire dissimuler ce que vous trouverez en eux de plus fâcheux, ou de plus haïssable. Soyez sévère pour vous-même, ennemi du vice, homme de bien, vertueux ; mais qu'une singularité d'amour-propre ne vous persuade point que tout est vice, où tout n'est pas de votre goût. Ne vous faites point une idée de vertu, qui ne subsiste point au milieu des infirmités dont nous sommes tous revêtus. Ne vivez point avec les hommes, comme si vous n'étiez pas de leur espèce. Sachez leur rendre justice, & vous la rendre à vous-même sur des défauts dont vous n'êtes pas exempt. Réduisez-vous à souffrir tout ce qui ne blesse ni la vérité, ni la justice ; passez des foiblesses aux foibles. N'ayez point d'horreur des vicieux, quand vous n'êtes pas en danger de prendre leurs vices. Ne vous faites pas des ennemis

par l'affectation d'une probité, qui vous rende vous-même fâcheux. Supportez les méchans avec qui le devoir vous lie. Ne fuyez pas ceux à qui la charité peut vous rendre utile. Liez-vous par choix aux plus honnêtes gens. Supportez ceux qui ne le sont pas, quand l'occasion vous engage dans leur commerce. Faites-vous un mérite d'aimer la paix avec ceux même qui ne l'aiment pas : & ce seul amour vous disposera de lui-même au détail des moyens, que je vais vous proposer pour l'obtenir & pour la conserver.



## XVII. LEÇON.

*Le repos de la société ne s'entretient que par l'amour de l'utilité commune, ou par cet esprit d'équité, qui nous oblige à rendre aux autres ce que nous ne recevons d'eux qu'à condition de retour. L'intérêt particulier, l'indifférence aux besoins du prochain, les injustices, les préférences, l'ingratitude pour ceux qui procurent le bien public, ou la paresse à le procurer, sont des dispositions ennemies de la paix.*

**L**E desir de la paix ou de la tranquillité de la vie ne nous quitte point. C'est l'objet de toutes nos poursuites, & le motif secret de toutes nos actions. Nous voulons vivre heureux. Mais quand on ne trouve pas son bonheur en soi-même, on ne peut l'attendre des autres, qu'à condition de le leur rendre. C'est un commerce où chacun doit donner pour recevoir. Voulez-vous donc vivre content parmi les hommes, & n'avoir point à vous plaindre d'eux, commencez par vous bien pénétrer des devoirs de la justice? C'est par elle que la société se forme & s'entretient.

Tous les hommes sont nés égaux ; l'un n'a pas de droit sur l'autre ; & s'ils s'unissent , toutes les conventions de leur union doivent concourir à conserver cette égalité , que la nature a mise entre eux. J'ai besoin de vous ; vous avez besoin de moi : donnons - nous donc des secours mutuels. Aidez-moi , comme vous voulez que je vous aide : Servez moi , comme vous voulez que je vous serve : Ménagez-moi , comme vous voulez que je vous ménage : Supportez-moi , comme vous voulez que je vous supporte : Soyez enfin pour moi , tout ce que vous voulez que je sois pour vous.

Rien de si juste ; & cependant si les motifs que la raison nous suggere , de modérer nos desirs les plus naturels & les plus légitimes ; si les tristes suites de leur déreglement ne nous avoient pas fait sentir encore assez les excès de l'amour-propre , rien n'acheveroit mieux de nous en convaincre que ses soulèvements contre cette loi d'équité , sur qui toute la société roule. Il s'imagine qu'elle tend à le dépouiller de tous ses droits. Il voudroit toujours recevoir , & ne jamais rendre. Cette obligation du retour le gêne. Il ne nous entre dans

l'esprit qu'avec une extrême peine, que ce soit pour notre propre utilité que nous travaillions, quand notre travail a pour objet l'utilité de quelque autre.

Mais supposons que tous les hommes viennent à penser de la même manière; on ne niera pas qu'ils n'en aient tous le même droit. Alors nous ne ferons rien pour eux, comme ils ne feront rien pour nous. Notre liberté sera sans assujettissement, mais notre indépendance fera le malheur de notre vie. Nos besoins subsisteront, & les secours ne nous viendront d'aucun côté. Le refus de nous soumettre à la loi du réciproque, ne seroit donc pas moins contraire à notre intérêt qu'à la justice. Disons même que ce seroit démentir la nature, qui nous donne à tous un penchant à la bienfaisance. Le sentiment en est tellement imprimé dans tous les cœurs; que ce qu'on croit dire de pis d'un homme, c'est qu'il n'est bon que pour lui-même. Or si la nature veut que nous soyons bienfaisans, l'objet de ce penchant qui ne peut être que sage, est sans doute de nous rendre bienfaisans, sur-tout parce qu'en mille occasions la justice exige que nous le soyons.

Malheureusement, pourtant rien ne  
parôit

paroît tant coûter aux hommes que d'être justes. Ils ont des inclinations infinies à ne l'être pas. Le motif de la justice les remue peu, parce qu'il ne les flatte pas assez. Le devoir pour nous, ce n'est communément que ce qui nous plaît. Toujours occupés de notre intérêt particulier, nous oublions que nous ne sommes pas nés pour nous seuls, & que les autres ne sont pas nés uniquement pour nous. Liés au contraire par des nécessités mutuelles, les soins d'y pourvoir doivent être communs, & personne ne peut s'en dispenser sans renoncer au droit d'en recueillir les avantages.

Il est vrai que ces soins se diversifient dans le partage. Tous ne sont pas obligés de tout faire. Mais il faut que chacun consente à s'employer utilement selon ses forces, selon ses talens, selon son industrie, selon son état, selon la place qu'il occupe, selon les biens qu'il possède. Les peres sont obligés de travailler pour leurs enfans, & les enfans pour les peres; les citoyens pour les citoyens, chacun pour son prochain, c'est à dire, pour celui que les circonstances de la vie le mettent dans la nécessité ou dans l'occasion de secourir. Du reste il profite du travail des autres, comme les autres profi-

tent du sien, & l'égalité se rétablit. Le fort des grands & des riches les affranchit des pénibles sollicitudes de la vie; mille malheureux sont occupés pour les leur épargner; & par-là même, l'obligation de les payer de quelque retour ne fait que changer d'objet pour eux. Que cet ordre soit fidèlement gardé, la paix est inaltérable; vous ne trouverez personne qui se plaigne de vous, & vous n'aurez à vous plaindre de personne.

Nos plaintes réciproques ne viennent en effet, que de ce que nous tombons tous dans la fable des membres & de l'estomac. La société n'est qu'un composé de différentes parties, qui se réunissent pour former un corps, & qui doivent toutes contribuer à sa subsistance, selon l'usage qui leur est propre. Si le pied refuse de s'avancer vers les aliments que l'œil lui montre; si la main ne veut pas les prendre & les porter à la bouche; si la bouche les retient pour ne pas les envoyer à l'estomac, l'économie de la nourriture cesse, & la défaillance devient universelle. Tout périt si les secours ne sont mutuels où les besoins le sont.

Approfondissons donc de plus en plus

le secret du penchant que nous avons à nous affranchir de cette servitude nécessaire. Notre repos dépend de notre fidélité, & notre fidélité de bien connoître l'opposition que nous avons à nos devoirs. Nous voulons être servis, & ne point servir. Nous exigeons des secours & des soins sans en donner. Rien ne nous pèse plus que ce que nous sommes obligés de faire à simple titre de justice. Nous manquons de reconnoissance pour le bien qu'on nous fait, & la vanité nous persuade qu'on nous doit ce que la seule charité commune fait faire pour nous. L'assujettissement à la loi du retour nous contraint, & nous soupignons pour une liberté funeste qui feroit notre malheur. Les passions ou les inclinations naturelles prennent chez nous la place des obligations. Celles-ci sont négligées, & la négligence se tourne contre nous-mêmes.

A tous ces traits reconnoissez les sources de vos mécontentemens, & les sujets de vos plaintes. Trop d'attachement à nos propres intérêts nous rend indifférens aux besoins des autres; & rien n'est plus contraire à nos intérêts que cette même indifférence. On se mesure à notre mesure; on se resserre comme nous

nous resserrons ; on nous refuse les services que nous refusons. S'il y a donc beaucoup de malheureux sur la terre, c'est qu'il y a peu de justes, c'est-à-dire, de ces hommes fideles à combattre le peu de penchant que nous avons à nous conduire par les principes du devoir.

Il se fait toujours quelque bien dans le monde ; il s'en fait parmi les plus méchans. Ils ont leurs amis ; ils s'unissent à ceux qui leur ressemblent, & les servent comme ils en sont servis. Ils nourrissent leurs femmes & leurs enfans des fruits de leurs rapines & de leurs violences. Leur injustice consiste en ce qu'ils refusent aux uns ce qu'ils leur doivent, en ce qu'ils enlèvent aux autres ce qui leur appartient : voilà ce qui les fait regarder comme les ennemis du bien public, comme les pestes de la société qu'ils troublent, & qui les punit par la sévérité de ses loix. C'est ce qui vous arrive à vous-même, à proportion du degré de votre injustice. Vous vous offenseriez si je vous disois que vous n'êtes utile à personne, & que vous ne faites aucune sorte de bien. Mais à qui, comment, & pourquoi le faites-vous ? C'est le goût, l'humeur, le caprice, l'intérêt & la vanité qui décident du choix.

des personnes, & de la mesure des services. C'est tout, excepté l'amour de l'ordre, qui vous fait donner la préférence à ceux qui vous plaisent le plus. Vous méconnoissez les devoirs de l'équité pour vous faire des vertus qui flatent la nature, & qui vous font agir par des mouvemens agréables. Que fais-je? vous êtes peut-être libéral pour répandre, généreux pour obliger, bon pour accorder aux prières, tendre pour prévenir les desirs de vos amis. La compassion vous fait courir au secours des malheureux. Vous dirai-je que ce sont là de mauvaises qualités? non; si vous faites passer avant elles un amour constant de la justice rigoureuse. Mais ne sentez-vous pas au contraire une secrète violence, à faire ce que le droit exige de vous? Vous ne vous acquittez de ces sortes d'obligations qu'avec peine. Ce n'est que la nécessité qui vous détermine; & la nécessité ne fait presque jamais tout ce qu'elle doit, ou le fait de mauvaise grace, & de manière qu'elle offense plus qu'elle ne contente. Vous ne savez pas rendre ce qu'on vous prête: vous ne payez pas ce que vous devez, ou c'est le plus tard, & le moins que vous pouvez. Vous exigez vos droits.

avec une extrême rigueur ; vous les portez plus haut qu'ils ne doivent aller ; s'il faut acheter de vous , le prix est toujours excessif. Vous cherchez à surprendre sur la qualité , sur le poids , sur la mesure. Vous retranchez sur le salaire de l'ouvrier & du domestique , sur la valeur des ouvrages de l'artisan. Vous profitez du malheur des tems, & de la détresse des situations. Vous fuyez vos créanciers ; vous reconnoissez mal un plaisir qu'on vous a fait ; vous servez à regret ceux qui vous ont servi ; vous vous faites arracher une remise juste ; vous faites acheter de mille rebuts une prétention légitime ; vous refusez tout à ceux qui vous sont indifférens , ou dont vous croyez ne pouvoir rien attendre.

De tout ce désordre d'affections , il naît une infinité de peines inévitables. Vous ralentissez pour vous les volontés les plus pressées. Vous refroidissez le zèle le plus ardent ; vous rebutez la fidélité la plus déterminée ; vous dégoûtez les bons cœurs qui ne sont touchés que de la gratitude ; vous désespérez ceux que l'intérêt vous attache ; vous éloignez de vous ceux qui vous sont nécessaires pour les besoins communs ou particuliers ; vous faites erier contre votre

injustice & votre dureté ; vous perdez même le fruit d'une charité qui ne fait pas se régler sur l'ordre des besoins , & faire le bien dans son tems ; tout vous manqué quelquefois où vous devriez ne manquer de rien ; on trompe les trompeurs ; on fert mal ceux qui payent mal ; on est froid pour les ingrats , indifférent pour les indifférens ; on ne fait rien pour un homme qui veut tout pour lui-même , & qui ne considère les autres que pour ses propres usages.

Vous vous plaignez de votre famille. Je m'informe du sujet des désagrémens qu'elle vous cause , & j'apprens que vous manquez d'attentions pour prévoir ce que vous lui devez , & de bon cœur pour le vouloir. Vous y refusez des secours qu'on a droit d'attendre de vous , ou vous ne les donnez qu'avec des répugnances qui découvrent tout votre mauvais fond , & qui blessent la tendresse. Si vous êtes au contraire de ceux qui ne se croient nés que pour eux & pour les leurs , quelles ressources trouverez-vous au-dehors ? si vous n'êtes bon que pour vous-même , ce caractère doit vous préparer à ne pas rencontrer plus de bonté dans les autres.

Seroit-ce même assez d'être bon pour

ses amis ou pour ceux qui sont d'un certain esprit, ou d'une certaine condition? Suffit-il de reconnoître les graces immédiates & les services personnels? Y a-t-il quelqu'un qui mérite plus d'égards que ceux qui travaillent pour le bien général des sociétés? Mais y a-t-il quelqu'un pour qui on en ait moins? Le proverbe n'est que trop vrai, qu'on ne travaille qu'à faire des ingrats quand on travaille pour les villes, pour les compagnies, pour les communautés. Tous profitent des soins, & personne ne se charge de la reconnoissance. On ne regarde ces sortes d'emplois que par les avantages. On en oublie les peines, & la jalousie prend quelquefois la place de la gratitude. Ce défaut rebute les supérieurs, & les hommes qui se consacrent aux intérêts de la patrie, à l'avancement des familles & des sociétés particulières. Ils font mal ce qu'ils font, & les particuliers en souffrent. On leur cause des dégoûts, & ils les rendent à ceux qui dépendent d'eux.

Mais qu'ils se préparent eux-mêmes de peines, quand ils sont animés dans l'exercice de leurs emplois par un autre intérêt que l'utilité commune? C'est chez eux sur-tout que cet amour doit être

être dominant. Il n'est point d'autre motif qui puisse y suppléer pour leur faire soutenir le poids de leurs travaux, & remplir leurs devoirs avec leur satisfaction propre & celle des autres.

Vous trouvez-vous en quelqu'un de ces engagemens ? examinez-vous, & voyez en combien de manieres vous manquez à ce que vous devez au monde. Ce sont autant de nouveaux sujets des contradictions & des déplaisirs de votre vie. Si vous regardez comme une servitude cet emploi qui vous livre aux usages de vos freres ; si vous regrettez le tems que vous leur donnez, vous vous privez déjà de la consolation de remplir votre devoir avec amour. Mais si vous voulez disposer de vos momens pour vos plaisirs particuliers ; si vous êtes farouche, difficile, de mauvaise humeur, sans humanité, sans affabilité, sans complaisance ; si vos attentions & vos préférences sont pour ceux qui vous conviennent, vous mécontentez tout le reste, vous faites murmurer contre vous, vous vous attirez des reproches, & peut-être des insultes. Ceux qui sont au dessous de vous se plaignent ; & ceux qui sont au dessus vous inquietent. Il n'est donc de ressource pour vous que celle d'aimer

ce que vous faites : & pour vous y disposer , que ne songez-vous que vous ne faites pas tout vous seul , que mille autres ailleurs sont employés pour vos propres besoins , ou pour vous dispenser d'un travail auquel vous ne suffiriez pas ; que vous voulez en effet qu'ils vous servent à propos , & qu'ils ne soient point mécontents de vous ! Vous n'avez qu'à vous écouter vous-même vous plaindre d'eux , compter leurs fautes , exagérer leurs injustices quand ils vous reçoivent mal , quand ils préfèrent leurs plaisirs à l'obligation de vous rendre ce qu'ils vous doivent. Ce sont précisément les plaintes qu'ils font de vous , & les sujets que vous leur en donnez. Plus l'injure est réelle , plus elle est piquante : & ce sentiment doit vous rendre attentif à n'en point faire qu'on ait une juste raison de vous reprocher. N'y a-t-il donc enfin que votre partage qui soit désagréable , que vos fonctions qui soient pénibles ? L'œil ne fait-il rien pour le bien du corps , parce qu'il n'a qu'à s'ouvrir pour voir ? Est-il de sa nature de toujours être ouvert ? Le sommeil ne le ferme-t-il pas quelquefois malgré ses efforts pour veiller ? Est-il juste que tout soit occupé pour vous , & que vous soyez seul à ne rien faire ?

N'oubliez jamais ce principe; c'est la clef de la science pour celui qui cherche la paix. Elle se conserve parmi les voleurs même, tandis qu'ils sont fidèles aux loix de leur intérêt commun, qui veut qu'ils partagent les risques & les avantages, les expéditions & les dépouilles. Ils sont contens les uns des autres; & seroient heureux s'il n'étoit pas vrai que rien n'est plus malheureux au monde que la félicité des méchans. Quelles douceurs ne doit-on pas se promettre dans la paix, quand l'amour de l'utilité commune qui la procure n'oblige à remplir que des devoirs légitimes? Remplissez-vous donc des idées de cet amour qui fait la perfection de la justice, & le lien le plus parfait de la société. Pénétrez-vous de cette charité qui naît du sentiment des liaisons qui nous unissent au reste des hommes, & qui nous engagent à faire pour eux ce qu'ils font pour nous. Soyez fidele aux loix de ce commerce; & prenez garde seulement que *votre main ne soit trop étendue pour recevoir, & trop resserrée pour donner.* Rien n'est plus important pour avoir la paix dans la société, que de n'y pas laisser prendre de soi, l'idée d'un homme qui n'y cherche que ses intérêts particuliers.

Eccles. 4<sup>o</sup>.

## XVIII. LEÇON.

*Les devoirs de la politesse doivent concourir pour la paix avec ceux de la justice. La dépravation les a réduits à de pures cérémonies. Mais le défaut de sincérité ne dispense pas les honnêtes-gens de s'y soumettre. C'est à eux de rendre à la politesse les sentimens d'où elle est née. Les devoirs alors en feront moins de peine à rendre, & plus de plaisir à recevoir. On ne doit en excepter personne.*

**L**Es hommes ne sont pas nés pour se servir mutuellement comme des mercénaires. C'est par penchant autant que par intérêt qu'ils s'unissent. Ils veulent les uns des autres autant de sentimens que de secours. Ainsi les loix de la politesse doivent conspirer avec celles de la justice, au bonheur de la société. Les unes y établissent l'ordre, & en font la sûreté; les autres y conservent la bonne intelligence, & y font trouver les douceurs de l'amitié. Cependant les devoirs que la politesse impose ne sont quelquefois pas moins gênans que ceux

de la justice, pour ceux qui ne se conduisent que par les mouvemens de l'amour-propre. Ils souffrent, & des civilités qu'ils sont obligés de rendre, & de celles qu'ils reçoivent. Elles les engagent à milles démarches qui leur paroissent inutiles, parce qu'elles ne servent pas immédiatement à leur utilité particuliere. La politesse a des usages qu'ils trouvent extravagans, & qui le sont en effet aux yeux d'une sagesse austere, parce qu'ils n'ont pour principe & pour objet que les foiblesses des hommes. Mais les hommes ont des foiblesses qui demandent des ménagemens, parce qu'elles sont comme irremédiables. Ce sont des enfans qu'il faut amuser, des fous qu'il faut traiter selon leur folie. On est forcé de contenter leur vanité par des fantômes d'honneurs & de distinctions, les nommer de certains noms qui ne signifient rien; leur accorder des préférences & des marques de considération; les prévenir en certaines occasions, leur laisser dans d'autres la liberté de faire les premieres avances. Tout ce manége devient ridicule dans les uns, & onéreux pour les autres. Toutes ces démonstrations paroissent vuides de raison, parce qu'ordinairement elles

ne sont accompagnées d'aucuns sentimens, & dégènerent en pures momeries. Ce n'est qu'une scène de théâtre, où tout est menteur, & dans les personnages & dans les discours.

Telles sont ces apparitions où la coutume conduit des hommes devant d'autres avec des ornemens grotesques, & des cérémonies comiques. Telles sont les visites attachées à certains jours, les félicitations & les condoléances, sur les événemens heureux & malheureux. On va donner des marques d'estime à des gens qu'on n'estime point, & qui souvent ne méritent pas d'être estimés. On rend des respects à des indignes: on se complimente, & on s'incommode. On se cherche mutuellement avec l'envie de ne se pas trouver. On va les uns chez les autres pour pouvoir se dire six mois après qu'on y a été. N'importe, on s'offenserait de ne pas recevoir ces civilités dont on connoît l'abus & le peu de sincérité, dont il semble qu'on se quitte. Il y a comme une espèce de convention parmi les hommes, dans l'expérience qu'ils ont les uns des autres, qu'ils se traiteront dans le commerce de la vie selon ce qu'ils ne sont pas.

Mais il leur reste pourtant un senti-

ment secret qui leur dit qu'ils se traitent en effet selon ce qu'ils devroient être ; & ils aiment mieux recevoir des respects peu sinceres, que n'en point recevoir. Ils ne pénètrent point le secret des cœurs, & trouvent dans cette ignorance le plaisir de se laisser séduire à des apparences flateuses. Au fond, leurs manieres polies ont leur principe dans la nature ; elles ne paroissent indifférentes qu'à ceux qui sont devenus eux-mêmes indifférens ; & ne pas rendre ces sortes de devoirs, c'est faire une double injure à ceux qui les attendent.

Ce seul défaut rend le mérite le plus estimable odieux, & le fait trouver insupportable. Par-là vous donnez de vous l'idée d'un homme insensible, désobligeant, méprisant, quoique vous ne soyez quelquefois rien moins que ce que vous paroissez ; par-là l'homme de bien laisse prendre sur lui des avantages au plus malhonnête-homme. La politesse fait paroître celui-ci tout ce qu'il faut pour se faire aimer : elle ne lui donne pas le fond de la honte, de l'équité, de la gratitude ; mais elle lui en donne les apparences qui contentent ; elle supplée à la vertu, en ce qu'elle épargne ce que les défauts ont d'onéreux ; elle gagne

enfin par de petits soins que l'honnête-homme néglige, & dont il ne connoît pas le prix. Assez souvent la grossiereté qui déplaît, la brutalité qui rebute, & la rusticité qui dédaigne les manières prévenantes, sont les vices de gens qui joignent à beaucoup d'esprit un grand fond de probité. Pour se faire plus d'amis, il ne leur manque que de légères attentions pour les personnes, que de savoir saisir les occasions de faire plaisir quand ils le peuvent. Avec de grands talens & beaucoup d'amour pour la justice, vous occupez une place qui semble ne vous donner le pouvoir d'obliger que pour ne le vouloir pas, sans manquer de bon cœur. La politesse ne vous inspire point; & le refus est le premier qui se présente à votre esprit; vous vous hérissez de difficultés; vous prétextez mille inconveniens avant de bien considérer ce qu'on vous demande; vous n'accordez qu'avec des réserves & des précautions qui dégradent vos bienfaits; vous différez un service dont on vous auroit une double obligation si vous vous portiez à le rendre à propos; vous faites des ingrats de ceux dont vous auriez pû vous assurer la reconnoissance; vous offensez ceux que vous obligez: & que devez-vous

penfer de ceux que vous n'obligez pas? Vous trouverez ailleurs des impoliteſſes réfléchies ; ce ne fera pas par ignorance qu'on fera groſſier avec vous ; on vous marquera de l'indifférence ; on refuſera de vous ſervir , parce qu'on vous connoît.

Mais la probité ſe fait quelquefois un mérite d'être impolie. C'eſt dans elle-même qu'elle croit trouver des obſtacles à la politefſe & des excuſes à ſes incivilités. Vous vous faites un ſcrupule de rendre des reſpects à des indignes ; votre ſincérité vous révolte contre des hommages que le cœur déſavoue , contre des déférences de pure cérémonie ; vous croyez du moins pouvoir vous diſpenſer de ces uſages dont le monde connoît la valeur , & dont ceux mêmes qui ſ'y ſoumettent ſe moquent. Vous vous en affranchiſſez comme d'un aſſujetiſſement onéreux , qui vous dérobe des momens dont vous ſavez mieux uſer. Je pourrois vous répondre d'abord , que la ſageſſe veut qu'on retourne toujours à la règle pour ſe ſoumettre à ce qui fut bon dans ſon principe , à ce qui n'a rien de mauvais en ſoi-même , rien qui bleſſe réellement la juſtice , rien qui ne puiſſe être inſpiré par les ſentimens

d'estime & de respect que les hommes se doivent, & que Dieu leur donna comme des liens propres à les unir. Mais une autre réflexion peut vous tranquiliser sur les devoirs de la politesse, & sur les peines que vous vous en faites. C'est que dans les loix de la société tout est indépendant du caractère des personnes. Il ne s'agit dans les respects que nous leur rendons, ni de leur mérite, ni de l'idée que nous en avons. C'est la place qu'ils occupent; c'est la nôtre qui décide de tout. Ce n'est point l'homme vertueux & sage qui rend des hommages à l'homme vicieux & déraisonnable. C'est l'homme privé qui s'acquitte de ce qu'il doit à l'homme public. Dans les civilités ordinaires, ce sont les situations où nous nous trouvons, la proximité, les usages du monde, & la coutume des lieux, qui nous déterminent. Le citoyen concourt avec le citoyen, le voisin visite son voisin. Vous ne perdez rien de ce que vous êtes. C'est un personnage que vous jouez pour un moment; la fin de la représentation vous rend à vous-même; & si ce personnage vous offense encore, je reviens, & je vous dis que c'est l'Apôtre qui vous le donne. Ne met-il pas en effet l'honneur

au rang des tributs que nous sommes obligés de payer à chacun selon ses droits. Et la charité n'est-elle pas elle-même un tribut universel que nous ne pouvons refuser à personne ? Or la charité ne regle point sa conduite sur ses jugemens, ou plutôt elle ne juge point. Elle craint toujours de se tromper ; & lors même que l'évidence la force à mépriser les mœurs, sa patience & sa douceur ne savent-elles pas dissimuler son mépris & ménager les personnes ? A quoi la politesse vous engage-t-elle de plus ? Et si vous voulez bien les définir, ne trouverez-vous pas que la politesse n'est que le dehors de la charité, comme la charité doit être le fond de la politesse ? Et qu'est ce enfin que la charité, qu'une tendre affection pour les hommes, qui ne fait que rappeler en nous la nature à ses premiers sentimens ?

C'est un mal comme nécessaire dans la société, que les liens nous engagent avec des gens de qui les vices nous définissent. Mais les loix de l'humanité n'en sont pas moins justes pour être effacées dans certains hommes, & méconnues par d'autres. C'est le défaut de sentiment qui cause nos répugnances pour des devoirs dont il est la première ori-

gine, & qui devoient causer plus de plaisir que de peine. Vous les regardez comme des servitudes, comme un joug qui vous pese. Mais d'où vient le mal? Est-ce de l'assujettissement à ces devoirs? Cet assujettissement est juste. Il est dicté par la nature, & ne devient onéreux que parce qu'on en dément les affections. Elle nous a donné tant de penchans réciproques, qu'elle n'a point laissé d'excuse à notre indifférence. L'homme ne doit rien croire d'étranger pour lui, de tout ce qui peut intéresser les hommes. Ne le concevez-vous pas, si vous êtes homme vous-même? Regarderiez-vous comme vos freres & vos amis ceux qui vous verroient souffrir sans compatir à vos maux; ceux qui ne se réjouiroient pas des biens qui vous arrivent? Ne trouveriez-vous rien en vous-même qui pût vous reprocher ces insensibilités, si vous en étiez capable? Elles sont d'autant plus offensantes, qu'on a des liaisons plus étroites avec ceux dont on se fait soupçonner de ce mauvais cœur, par une négligence affectée des démonstrations de la politesse. Vous traitez de formalistes ceux qui s'en plaignent. Ce sont des gens qui se payent de complimens. Mais ce langage

ne convient point à l'égard de ceux qu'on a tort de négliger. C'est le langage des ingrats & des infideles, ou, pour le moins, des indifférens. Vous pensez qu'une démarche officieuse que vous manquez de faire, n'est d'aucune conséquence: mais ce défaut de politesse vous rend suspect d'un défaut de bonté. Il y a des gens qui vous sauront plus mauvais gré de la négligence d'une felicitacion, que du refus d'un service. On aime à se tromper sur ce qu'on desire. Ce sont des sentimens que nous voulons. On peut en avoir, & n'être pas à portée de faire un plaisir. Mais on a raison de croire que vous en manquez quand vous négligez des avances qui ne demandent que du bon cœur & de la bienveillance.

Ici vous vous retranchez encore. Vous prétendez ne pas manquer de cette bonté naturelle qu'on exige de vous: mais vous croyez que c'est la commettre & la prodiguer inutilement, de la marquer par des civilités où l'opinion du monde même n'attache plus aucun sentiment. Vous ne voulez pas vous confondre dans la foule des menteurs. Eh bien! soyez le premier à rendre à la politesse des manieres, toute la sincéri-

té de cœur qui doit en être l'ame. Rappelez les mœurs & les coutumes à leurs principes. Ranimez vos actions par leurs véritables motifs. Ne faites point comme le reste du monde, un commerce d'impostures, des témoignages d'une estime, d'un respect, & d'une cordialité qui ne sauroit être trop sincere & trop sensible. Vous y gagnerez doublement. Ce que vous considérez comme une tyrannie de l'usage, vous deviendra facile & doux quand vous le ferez par penchant. Quelles démarches ne feriez-vous pas avec plaisir vers ceux avec qui vous avez des relations établies par l'ordre & par la bienveillance, si vous sentiez pour eux toute l'affection qu'on a pour des freres, & tout le respect qu'on a pour des supérieurs? Et ne vous ai-je pas dit dès le commencement, que ce sont là les préceptes de l'Apôtre? Il veut en effet que nous ayons les uns pour les autres une tendresse vraiment fraternelle, & que nous nous prévenions réciproquement par toutes sortes de politesses & de déférences. Ne vous ai-je pas dit encore que l'obligation nous en est imposée par la nature même, qui nous apprend à respecter ce qu'elle nous fait aimer? Ne

vous ai-je pas dit enfin que c'est par ces sentimens, qu'elle nous dispose à nous rendre plus volontiers au besoin des services réels? L'amour & le respect en sont toujours les plus pressans motifs.

Mais j'ajoute comme un nouvel intérêt, que si le défaut d'une politesse superficielle & réduite à des discours sans vérité nous rend odieux, une politesse accompagnée de sentimens se fera sentir, & vous rendra plus aimable. Les démonstrations en seront mieux reçues, & par-là même elles vous coûteront moins. Ce qui multiplie les désagrémens qu'on trouve à rendre certains devoirs d'usage & de bienfaisance: c'est qu'ils sont assaisonnés d'un froid qui glace. On les reçoit comme ils sont rendus. Les hommes qui se connoissent & qui se jugent, savent que dans ces occasions ils se contrefont, & ne sentent rien de ce qu'ils disent. Mais quand vous aurez des sentimens, on en aura pour vous. La vérité se distingue toujours d'avec le mensonge.

Concluez donc qu'aucune considération ne peut vous dispenser de la politesse; & qu'il dépend de vous de vous la rendre aussi gracieuse qu'il est néces-

faire à votre repos. Si vous manquez des sentimens qui la suggerent, rétablissez ce qu'il y a de dérangé dans votre cœur, & rougissez de ne pouvoir vous exempter de rendre des devoirs qu'il désavoue. Déplorez la dépravation du siècle, qui ne peut les méconnoître, qui s'en fait des loix indispensables, qui veut qu'on en fasse des leçons à la plus tendre jeunesse, qui ne peut consentir qu'on les lui refuse, & qui les dément par une indignité de conduite dont il ne se corrige point.

Mais quand vous aurez bien réfléchi sur les principes de cette civilité que vous dédaignez, concevez qu'elle ne doit pas être moins universelle que la charité dont elle est l'expression la plus naturelle. Que la vôtre soit sans égards pour le caractere des personnes : qu'elle ne fasse que se diversifier selon leur rang, & les situations où vous vous trouvez. Il y a mille gens qui peuvent vous devenir indifférens du côté de l'intérêt, dont vous pouvez ne rien espérer & ne rien craindre. Mais il n'y en a pas un que vous ne soyez obligé de ménager par des manieres douces & polies. Vous avez à vous défier sur-tout des goûts du tempérament & des âges.

Soyez

Soyez égal pour ceux qui vous plaisent, & pour ceux qui ne vous conviennent pas. Leur droit à vos prévenances, à vos égards, à vos bons offices, ne dépend ni de leur humeur, ni de la vôtre. Qu'il ne paroisse jamais que vous agissiez par *ce* principe. Montrez à *Eccles. 4. 10.* tous le même visage & le même cœur. 25.

Rougissez de votre silence devant celui qui vous salue. Rendez à tous politesse pour politesse. C'est un des moyens les plus assurés de les gagner tous, & de vous épargner le chagrin de leurs mécontentemens. Les discours polis s'attirent des amis; & la langue gracieuse, *Eccles. 5.* des civilités. 6.

Défaites-vous du scrupule, qui vous prévient contre des complimens d'usage que la charité même justifie. Donnez à chacun les titres qui leur conviennent. Ne craignez point de leur donner de la vanité par des éloges, qui les instruisent, s'ils ne les méritent pas. On les prend par des insinuations honnêtes, dont les moins artificieux peuvent se servir; par des complaisances aussi éloignées de l'adulation que de la rudesse. Pour vivre en paix avec les hommes, il faut les tourner du côté de leur amour-propre, autant qu'on le peut sans injusti-

ce, ou qu'on le doit par reconnoissance; leur sçavoir gré de leurs bonnes qualités; leur rendre des graces lorsqu'ils n'ont fait que ce qu'ils ont dû faire; se tenir obligé de leurs services les moins importants, leur faire quelquefois trouver en eux des talens, dont ils ne sçavoient pas l'usage; les obliger enfin de nous aimer pour l'amour d'eux-mêmes, & par cet intérêt commun que nous avons d'agir les uns pour les autres avec sentiment.

Ne pensez pas au reste que je prétende justifier ici les fausses louanges & les fausses douceurs, les dissimulations & les complaisances lâches. Les vertus ont toujours à se défendre de deux excès. Il n'y a pas moins d'impolitesse à louer sottement qu'à blâmer. Les basses adulations sont moins des civilités que des insultes. Nous voulons être pris pour ce que nous sommes, ou pour ce que nous croyons être; & dans un éloge, ce qui ne nous persuade pas nous offense. Ne félicitez pas un aveugle sur ses beaux yeux, ni une bossue de sa belle taille. Je ne vous dis pas non plus que vous soyiez obligé d'applaudir à l'ignorance, d'approuver les travers de l'esprit. Il est quelquefois permis d'être sincère, de

contredire, de ne point flater, sans être impoli. Tout ce qu'on doit exiger alors, ce sont les manieres. L'usage les détermine, & le bon esprit les fait observer.

---

## XIX. LEÇON.

*Les vrais principes des devoirs de la politesse, nous inspirent moins de délicatesse à les exiger qu'à les rendre. Nous devons penser avec modestie de nous-mêmes, & des autres avec indulgence. Trop parler de soi, de ses avantages, de ses bienfaits; aimer la louange & la flatterie, ce sont autant de sortes d'impolitesse, qui les offensent chacune en leur maniere.*

**P**our achever de nous convaincre de l'injustice de notre opposition pour les prévenances de la politesse, il ne faudroit que consulter le penchant que nous avons à les exiger. Ce penchant ne fait pas se contenir dans de justes limites, & devient un nouvel obstacle à notre repos. Il faut ici renverser la maxime; nous ne devons excepter personne de nos égards, parce que nous ne connoissons pas les hommes,

& que l'équité nous oblige à les supposer tels qu'ils devraient être. Mais nous devons être peu sensibles aux témoignages de leur estime, parce que nous nous connoissons nous-mêmes. Il faut qu'une modestie de sentimens toujours fondée sur la vérité, nous persuade qu'on ne nous doit rien; qu'on ne manque jamais de respect pour nous; que nous ne sommes pas dignes des moindres attentions; que nous sommes des vers de terre, & non des hommes; que nous en faisons l'opprobre; & que pour nous rendre justice, on ne devoit nous traiter que comme les rebuts du monde, des objets du mépris du peuple. Mais un sentiment naturel de grandeur, & l'amour de notre propre excellence subsiste en nous au milieu de nos miseres, & malgré les vues les plus profondes de notre néant. Nous ne sommes rien; & nous nous séduisons, si nous pensons être quelque chose; & cependant nous ne consentons point que les autres nous regardent du même œil. La persuasion de notre indignité ne nous ôte point l'envie de l'estime & de l'amour du monde; & le moindre mérite nous remplit de délicatesses infinies. Nous voulons qu'on nous tienne compte de ce que nous som.

mes, & de ce que nous ne sommes pas. Nous aimons les louanges; & les plus fausses nous flattent quelquefois plus que celles même qui peuvent avoir quelque fondement dans des qualités estimées. Nous ne sommes qu'ignorance & que ténèbres, sujets à mille méprises; & nous ne souffrons pas qu'on nous instruisse, qu'on nous défabuse, qu'on nous contredise, qu'on nous releve; de sorte qu'à force d'exiger des politesses, nous forçons les plus polis à cesser de l'être. Il faudroit, pour nous traiter selon nos desirs, nous donner par-tout les premières places; nous distinguer où personne n'a droit aux distinctions; avoir pour nous des politesses que l'usage n'a point établies, que la probité ne peut permettre, que la vérité défavoue. Nous prévenons nous-mêmes les bouches qui devoient nous louer; nous prenons l'encensoir pour nous encenser, & nous attendons avec impatience l'encens des autres. Avides de nous voir toujours carressés, de nous entendre toujours louer, nous ne pardonnons pas les défauts d'attention à ceux mêmes qui n'en sont pas capables, & qui ne nous en doivent point.

Comment vivre parmi les hommes

avec ces dispositions ? Où en trouverez-vous qui ne vous offensent point , ou que vous n'offensiez pas vous-même ? Quelle société choisirez-vous , où chacun veuille ou puisse se mettre à la gêne pour vous observer , & pour éviter de vous blesser par quelque endroit ? Dans quelle compagnie ferez-vous traité comme il le faudroit , pour contenir toute votre vanité ? Vous devenez impoli , si vous outrez la politesse. On vous trouve fade , où vous croyez vous rendre agréable. Faut-il que tous ceux qui se trouvent où vous êtes , se donnent le même ridicule pour vous plaire ? A quels devoirs ne manquera-t-on pas à votre égard , si vous en faites un de mentir pour flater votre complaisance ? Comprenez-le bien ; c'est vous-même qui devez être le plus réservé sur vos droits , si vous voulez qu'on ne vous refuse rien de ce qu'on vous doit. Combien d'impatiences vous vous épargneriez , si vous n'aviez de sensibilité que sur les vrais égards , que les hommes sont convenus d'avoir les uns pour les autres , & que la nature même leur inspire ?

Quel tort certains esprits , que vous traitez de grossiers & de brutaux , vous

font-ils? On vous a fait ressouvenir qu'on vous connoît depuis trente ou quarante ans ; vous en avez soixante : mais vous voulez passer pour jeune , & on vous défoblige. Dites - vous en secret que vous êtes vieille ; & voilà l'injure réparée. On vous trouve mauvais visage un jour que vous ne voulez pas être malade ; & c'est un nouvel outrage. On a voulu vous rendre un petit service ; & ce service découvre un défaut que vous vouliez cacher. On rétablit les circonstances d'un fait que vous débitez mal , ou qu'on fait mieux que vous. On a passé sans vous saluer ; & on ne vous voyoit pas. Ce seroit perdre le tems de vous compter vos petiteesses , & les sujets de vos mécontentemens. Faites-vous d'autres principes ; & vous trouverez moins d'impolitesse dans le monde. Convenez que tout ce qui n'est point contre l'honneur , contre la vérité , contre la pudeur & contre la bienséance , n'est point une grossiereté. N'exigez point de fades douceurs , de dévouement ridicule , de flateries grossières. Laissez regner la liberté dans les lieux où chacun doit être libre. Ne trouvez point mauvais qu'on vous préfère ce qui vaut mieux que vous. Qu'il soit

permis de louer en votre présence le vrai mérite. Souffrez qu'on reconnoisse en d'autres les qualités que vous avez, & celles que vous n'avez pas. Pardonnez un défaut d'attention, dont les plus polis sont capables. Qu'un esprit naturellement distrait le soit quelquefois impunément devant vous. Ne vous plaignez point d'un oubli, qui ne naît pas du mauvais cœur; d'une visite qu'on ne vous a pas rendue aussi promptement qu'on l'auroit voulu, parce qu'on avoit de plus sérieuses affaires en tête. N'imputez point des fautes qu'on a faites sans les connoître, des omissions de ce qu'on ne savoit pas, des impolitesse enfin sans impolitesse. Mais après cela comptez vous-même de combien de gens vous vous êtes rebuté: combien d'amis vous avez perdus par trop d'attachement à ces petites formalités, qui ne nuisent point à votre fortune; qui ne diminuent point l'estime réelle qu'on a pour vous; qui ne viennent point d'un défaut de respect, & encore moins d'un dessein formé de vous offenser; qui ne troublent enfin votre repos, que parce que vous ne savez pas vous connoître, & traiter les autres avec l'indulgence dont vous n'avez que trop de besoin vous-même. Après

Après cet amour des vaines distinctions toujours offensant, ne tombez-vous point encore dans l'impolitesse que le monde pardonne le moins, & qu'il a raison de ne point pardonner ? parler sans cesse de soi-même, se faire valoir à tout propos & par toutes sortes d'endroits. C'est de tous les défauts le plus révoltant, & celui qui peut nous attirer les plus sensibles impolitesse, ou les mortifications les mieux méritées. Ce vice est pourtant presque aussi général qu'il est justement désapprouvé. Ses mauvaises suites ne corrigent personne. Les préceptes de l'éducation ne tiennent point contre le penchant. Consultez-vous : le secret qui vous pèse le plus, n'est-ce pas peut-être celui du bien que vous faites, & des talens que vous avez ou que vous croyez avoir ? Rien ne coûte tant en effet à notre vanité, qu'un mérite ignoré. Vous brûlez de vous faire connoître par tous vos beaux endroits, de faire briller votre esprit, de débiter vos connoissances. Les conversations languissent pour vous dès que vous cessez d'en être le sujet. Ce *moi* que la modestie devoit bannir de votre bouche, y revient à tout propos. Vous y ramenez le fil des entretiens les

plus détournés. Vous avez toujours quelque éloge prêt à vous donner pour faire diversion sur les louanges des autres. Quoiqu'on dise, il vous est toujours arrivé quelque chose de semblable ou de plus merveilleux. On vous raconte une chose singulière, & vous en savez une autre qui ne l'est pas moins. Par où ne trouverez-vous pas à vous relever ?

Vous vous êtes rempli de l'idée d'un mérite qui n'est peut-être apperçu que de vous. C'est un fantôme que vous vous êtes fait de votre race, de votre nation, de votre ordre, de votre société, de votre compagnie, de votre profession, de vos emplois, de votre ministère. Vous vous louez par des avantages qui sont hors de vous, ou qui ne sont point à vous. Avez-vous fait quelque bonne action ? Avez-vous rendu quelque service important ? Avez-vous tiré quelqu'un d'une mauvaise affaire, ou d'un besoin pressant ? L'indécence n'est pas moins odieuse, Des bienfaits vantés sont des reproches faits à ceux qui les ont reçus. Le mal se découvre par les remèdes, & les besoins par les secours. Ce sont de vraies médifances que vous faites. Vous humiliez ceux

que vous avez obligés, & vous faites craindre à d'autres le malheur de vous avoir des obligations.

En demeurez vous-là ? L'amour propre vous aveugle, & vous fait dire de vous-même le bien & le mal avec la même complaisance. Vous ne savez ni vous blâmer, ni épargner ceux sur qui vous croyez avoir quelque avantage. Vous aimez à conter vos aventures, vos bonnes fortunes, les passions du moins que vous avez fait naître. Vous vous plaisez à relever votre mérite personnel aux dépens des foiblesses d'autrui. Le tems, les lieux, les qualités des personnes, leurs noms même ne sont pas oubliés. Vous décriez celles à qui vous devez de la reconnoissance & des égards. Vous blessez les plus désintéressés par ces fatuités indiscrettes. Vous offensez un sexe pour qui la politesse ne sauroit vous inspirer trop de ménagemens. N'est-ce pas ce défaut qui fait haïr une infinité de jeunes gens, surtout qui les fait bannir des compagnies, & qui leur attire quelquefois des insultes de ressentiment, & des vengeances funestés ? Je voudrois que ceux à qui leur profession rend ces vanteries beaucoup plus indécentes, apprissent à s'en

corriger par des motifs dignes d'eux. Ils sont d'autant plus inexcusables de tomber dans ces indiscretions, que le secret chez eux doit être plus inviolable.

Il ne sied à personne, & dans aucune circonstance, de se vanter de son mérite, quelque réel qu'il soit. Les hommes n'ont point de qualités incontestables, dont ils puissent se faire des titres de préférence. La vertu solide est la seule à qui nous puissions donner de justes louanges. Mais la vertu consiste dans les dispositions de l'ame, & dans les motifs qui la font agir. Il n'y a que nous-mêmes qui puissions nous rendre témoignage sur la vérité de ces dispositions qui ne sont pas connues du monde. Et il n'y a point de témoignage plus suspect que celui que nous nous rendons. Personne n'est juge en sa propre cause. Personne ne doit se couronner de sa propre main. Il faut être forcé pour s'expliquer sur ce qu'on est, surtout quand il s'agit de se louer. Le Sage veut que toute louange nous vienne d'une bouche étrangère; & cette maxime, que tout le monde adopte comme naturellement, est fondée sur le sentiment de notre propre injustice, & de

l'impatience de notre vanité. Nous éprouvons qu'il n'y a que l'orgueil qui puisse se relever lui même, & l'orgueil nous révolte.

Jugez des impressions que vous faites sur les autres, & de celles que vous donnez de vous par cette demangeaison de parler de vous-même. Je l'ai dit : l'orgueil est la source de cette imprudence ; mais la langue de l'imprudent est l'instrument de la perte. Vous vous couvrez d'un ridicule ineffaçable. Vous vous rendez méprisable aux esprits sensés : vous donnez matiere aux railleurs de vous plaisanter, de vous donner des louanges ironiques, de vous traiter en Roi de théâtre, & de vous rendre des respects insultans. C'est de vous qu'on peut dire qu'on répond au fou selon sa folie. On vous cede par le plaisir de vous céder. On vous passe vos impertinences, parce qu'on en rit. On vous trouveroit insupportable par votre fierté, si vous n'étiez pas réjouissant par vos fadeurs. On se dédommage de l'ennui de vos discours, par le jeu qu'on s'en fait. Plus vous parlez, & plus on vous excite. On pousse à bout votre sottise pour la mettre dans l'extrême du ridicule.

Eccles. 5.

15.

Prov. 26.

5.

N'avez-vous jamais vû aux Petites - Maisons de ces fous qui se disent Jupiter , Neptune , le Pere Eternel , &c. On leur rend des respects ; on leur fait des prieres ; on leur demande des graces. C'est à peu près comme on traite ceux qui sont entêtés de leur qualité ; qui ne parlent que de leur naissance , que de leurs alliances , que de leur fortune , que de leur crédit à la Cour , que de leurs belles actions , que de leur mérite enfin. Car c'est l'excès de la sottise. Si vous parlez de vous-même devant des flatteurs intéressés , vous leur découvrez votre foible , & vous leur ouvrez une route sûre pour aller à votre cœur , & pour vous conduire à leurs fins. Votre vanité devient la dupe de leurs faux applaudissemens. Vous croyez qu'ils vous admirent , & ils ne songent qu'à vous faire tomber dans leurs pièges.

Ce n'est pas tout encore ; & le défaut de politesse dont je vous parle , conduit bien plus loin les suites de votre imprudence. Vous vous faites de vrais ennemis des plus indifférens. Vous irritez leur vanité. Vous piquez leur jalousie ; & la jalousie est de toutes les passions celle dont on doit le plus crain-

dre de devenir l'objet , trop heureux de n'en pas devenir la victime. Elle ne pardonne point , & se réduit à haïr ceux qu'elle ne peut perdre. C'est ainsi qu'un homme se fait fuir par de bonnes qualités dont il abuse ; qu'il se rend odieux par ce qui devrait le rendre cher ; qu'il se prive des distinctions auxquelles il avoit droit de prétendre. On refuse à sa fierté ce qu'on accorderoit à sa retenue. On se plaît à rabaisser ceux qui s'élevent ; & la maxime de l'Évangile se vérifie dans les sentimens du monde.

Il n'est personne qui n'aime les esprits humbles , & qui ne se plaise avec eux ; personne qui ne voulût pouvoir humilier les superbes , & qui ne les déteste. Les hommes ne sont pas faits pour dominer les uns sur les autres. Nés égaux , l'inégalité les mortifie , lors même qu'elle est fondée sur la nécessité de l'ordre , & sur les besoins de la société. Du reste , le plus petit ne veut rien souffrir au-dessus de lui. Chacun voudroit sur-tout regner dans l'opinion de tous les autres. Le desespoir de notre amour-propre , c'est d'être forcé de reconnoître une supériorité de mérite. La seule comparaison nous blesse ; & la préférence est le dernier de nos supplices.

Voulez-vous connoître au juste toute l'impatience que vous causez à ceux qui vous entendent sans cesse vanter vos avantages, mesurez-la sur celle que vous sentez vous-même de contenter la furieuse envie d'être le sujet des discours & de l'admiration de tout le monde. Vous choquez ceux qui n'ont pas le même mérite en les humiliant. Vous offensez ceux qui vous valent par la préférence que vous vous donnez. Vous vous rendez insupportable à tous; & vous vous ôtez tout le droit que vous auriez à leurs ménagemens. Vous vous préparez mille mortifications qui vous feront repentir de votre vanité.

Ne sauriez-vous donc leur épargner les peines qu'ils vous rendent? Ils pourroient se guérir de la jalousie par l'idée du néant de tout ce qui vous relève à leurs yeux. Mais comme ils ne jugent que par les sens, ils se laissent éblouir par ce qui les frappe. Ils se croient eux-mêmes infiniment relevés par les talens qui brillent au dehors, & ne veulent point qu'on les rabaisse ou qu'on les efface. Evitez de leur donner ce mécontentement pour ne pas multiplier les sujets des vôtres. Ne suffit-il pas pour vous inspirer plus de réserve, que les

raisons que nous avons de nous humilier, subsistent indépendamment des jugemens des hommes? Elles sont toujours justes aux yeux de Dieu, devant qui nous ne sommes rien. C'est de lui que nous avons tout reçu, l'esprit, les talens, les biens, la naissance, la fortune, les distinctions. Ses dons en nous ne cessent point d'être à lui. C'est à lui seul que toute la gloire en doit remonter; & tandis que nous ne sommes riches que de ses biens, nous sied-il de perdre de vue notre propre indigence? David, <sup>2. Reg. 2.</sup> élevé sur le trône d'Israël, n'en devient <sup>21. & 22.</sup> que plus humble; toujours plus méprisable à ses propres yeux, il ne craint point de s'avilir devant les servantes de ses sujets, & met sa gloire dans ses abbaïsemens. Avec ce sentiment, il ne vous sera pas difficile d'être modeste à parler de vous-même; & la modestie vous sauvera les chagrins que l'ostentation vous prépare.



## XX. LEÇON.

*La sincérité , la droiture , la bonne-foi , l'exaëtitude à tenir ses promesses, forment un des liens les plus nécessaires au bien de la société. L'intérêt inspire le mensonge ; mais le mensonge se tourne contre le menteur. Il nuit à son intérêt même, à sa fortune, à son honneur , à son repos. La paix ne peut s'allier qu'avec la vérité.*

**L**A seule injustice du mensonge en lui-même , devrait nous en donner de l'horreur. C'est par un sentiment né dans tous les cœurs , que la haine est universelle pour le menteur reconnu. Le menteur lui-même rougit de ce qu'il est, & la honte naturelle est la preuve la plus assurée du crime. La vertu ne se desavoue point. C'est une gloire de ne savoir pas trahir ses sentimens ; & personne ne craint sur cela les reproches de son cœur ; s'il n'a quelque intérêt de n'être pas sincere. Quel tourment au contraire le mensonge ne cause-t-il pas ! La probité se révolte. La conscience reclame. On craint d'ailleurs que la pu-

leur ne trahisse ; que l'artifice ne se découvre ; que l'iniquité ne se démente ; & que le déguisement découvert n'offense plus que la sincérité même n'eût offensé.

Mais je ne considère ici l'amour de la vérité que du côté de l'intérêt de la société. Je dis donc que de tous les devoirs de la justice qui doit régner entre les hommes, celui qui contribue le premier & le plus à les unir, c'est la sincérité, la droiture, la bonne-foi, l'exactitude à tenir ses promesses. La parole en effet ne nous fut donnée que pour nous communiquer mutuellement nos pensées & nos sentimens. C'est-là son usage ; & cet usage est nécessaire pour nous lier les uns aux autres, pour remplir les devoirs à quoi l'union nous engage. Nous devenons membres les uns des autres : nous contractons des relations réciproques ; nous nous sommes nécessaires, & nous nous devons des secours mutuels. Tout ce commerce demande que nous nous connoissions bien ; que nous sachions, par le rapport de ceux avec qui nous vivons, une infinité de choses que nous ne pouvons savoir par nous-mêmes. Il faut que nous comptions sur leurs assurances pour le passé, sur

leurs paroles pour le présent, & sur leurs promesses pour l'avenir. Ayez dans l'esprit toute autre chose que ce que vous exprimez par vos discours, vous rompez avec les hommes. C'est une source de mauvaises impressions, de jugemens désavantageux, de défiances injurieuses, de méprises & d'erreurs de conduite. En un mot, l'union ne peut subsister que par la confiance, & la confiance n'est fondée que sur une conviction de sincérité. Sans elle tout ordre est renversé; tout principe de conduite est mal assuré si le mensonge regne parmi nous. Nous n'avons aucune raison de mentir, si nous ne sommes pas injustes. Pour avoir la paix, nous avons un pressant intérêt de remplir toute sorte de justice; & cet intérêt demande que nous ne trompions point, & que nous ne soyons point trompés.

Figurez vous pour un moment que tous les hommes sont convenus de ne vous jamais dire la vérité. Que ferez-vous? A qui serez-vous? De quel côté vous tournerez-vous? Tel qu'un voyageur au milieu de mille routes inconnues, vous ne saurez à quoi vous déterminer, quand l'un vous dira que c'est à gauche, & l'autre, que c'est à droite

qu'il falloit prendre. Il vous faudra reculer , quand vous vous croirez près de votre but. On vous criera que vous avez mal pris. Vous vous verrez réduit à vivre errant, à vous résoudre à n'avoir de commerce avec aucune créature. Vous ne connoîtrez ni votre parenté , ni vos alliances , ni vos proches. Vous ignorerez jusqu'aux noms de ceux de qui vous êtes né. Vous flotterez dans une continuelle incertitude sur vos relations , & sur vos devoirs à l'égard de chacun. Vous n'aurez ni état ; ni fortune assurée. L'un vous dira que vous êtes noble ; & l'autre , que vous êtes roturier ; celui-ci , que vous êtes riche ; & celui là , que vous êtes pauvre. D'un côté vous vous entendrez demander ce que vous ne devez pas ; & de l'autre , vous vous verrez refuser ce qu'on vous doit. Aujourd'hui , vous vous croirez bien instruit sur tous vos intérêts ; & demain vous retombez dans vos perplexités. Au milieu de ces ténèbres , il n'y a que la vérité , qui puisse vous servir de guide , & diriger vos démarches. Sans elle il n'y a ni sûreté , ni paix pour nous dans le monde. La vie & la mort sont au pouvoir , de la langue. Nos biens , notre honneur , notre liberté ; tout est de son ressort.

Réfléchissez donc maintenant sur cette convention de la nature, qui veut que la sincérité soit inséparable de la parole. Jugez par les maux que le déguisement & la duplicité peuvent causer dans la société, des ennemis & des chagrins que ce vice peut vous faire. Comme les suites de la trahison peuvent être irréparables, la haine devient quelquefois comme irrémédiable dans ceux qu'on a trahis. Remontez jusqu'au principe, pour mieux comprendre tout ce que cette haine pourroit contre vous. Tout homme est menteur ; & tout menteur devient la victime de son injustice.

Il nous est si naturel de haïr le mensonge & l'erreur, que dans les choses les plus indifférentes, nous ne voulons ni nous tromper, ni qu'on nous trompe. Cette délicatesse va si loin, qu'elle dégénère en foiblesse. La vertu la plus attentive doit savoir se supporter dans ses fragilités. Mais ici nous sommes inexorables pour nous-mêmes. Se surprendre dans une bévue, dans un soupçon mal fondé, dans une conjecture trompeuse, dans un jugement qui porte à faux, dans un raisonnement louche, dans une démonstration défectueuse, dans un malentendu ; ce sont des crimes que les plus

grands esprits ne se pardonnent point. Un mécompte, une faute de calcul, une mesure mal prise, avoir fait une chose pour une autre; on ne sauroit compter toutes les petites humiliations que ces sortes de méprisés nous causent. Du côté des autres, une fausse confiance, un faux rapport, une fausse assurance nous blesse & nous fait rougir de notre propre sottise, quand la tromperie vient à se découvrir. On se hait, on se querelle dans l'ame d'avoir été la dupe de sa crédulité sur une histoire imaginée, sur une nouvelle faite exprès pour nous amuser; sur ces petits pièges qu'on nous tend, pour le seul plaisir de nous y faire donner; sur ces sortes de réponses qu'on nous arrache par des questions équivoques, sur ces énigmes puérils qu'on nous propose à deviner. De quel œil regarde-t-on tous ces semeurs de faux bruits, qui ne trompent que pour se vanter qu'ils ont trompé; tous ces conteurs, qui ne savent plaire que par le mensonge, & qui n'ont pas assez de bon cœur & de bon esprit pour débiter une vérité, qui plairoit par elle-même & sans déguisement. Ils sont pris par leurs propres artifices; ils tombent dans la fosse qu'ils ont creusée pour les autres. La réputa-

tion qu'ils se font de ne débiter que des faussetés, tient en garde contre leurs protestations les plus sérieuses. On se fait une maxime de ne les jamais croire. Ils perdent la confiance de leurs amis, & deviennent odieux à ceux-mêmes qui ne voudroient pas les haïr.

Donnez après cela l'intérêt pour objet au déguilement; rien n'égale alors la juste indignation qu'il s'attire. Malheur au cœur double, malheur au pécheur, qui marche sur la terre par deux voies. Le sentier de la vérité conduit à la vie, & les routes détournées à la mort. L'iniquité se dément, & le mensonge est toujours prêt à se voir accabler sous les ruines de son propre édifice. L'homme sincère est en tout tems égal à lui-même. Mais le menteur manque de mémoire; il varie, & se trahit. Il n'est rien de si caché qui ne se découvre. Les cœurs sensés connoissent les fourbes en suivant le fil de leurs discours, comme les chiens découvrent le gibier à la piste, dit l'Écriture. On vous reconnoît enfin pour ce que vous êtes, & la haine suit cette reconnoissance. Ici, ce sont des freres, & des amis, entre qui vous aviez semé la discorde par de malignes suppositions; la vérité découverte les reconcilie, & ils se

*Eccles.* 2.

14.

*Prov.* 10.

21.

se réunissent pour vous accabler de reproches & de mépris ; pour vous décrier parmi ceux qui vous aiment ; pour vous démasquer aux yeux de ceux que vous trompiez comme eux ; pour vous caractériser dans l'esprit de ceux qui ne vous connoissent point , & pour leur inspirer de la défiance. Il ne faut qu'un trait de duplicité dont on vous a convaincu, pour vous fermer tout accès auprès de ceux qui pouvoient vous servir , & qui commençoient à le vouloir.

Avec cette réputation , quel traité , quelle affaire pourriez-vous conclure avec des gens qui auront besoin de quelque probité dans le choix d'un débiteur, d'un agent, d'un correspondant ? quels gages encore & quelles assurances donnerez vous de votre foi , quand on saura que vous y avez manqué peut-être plus d'une fois ? Ce secret se revele de lui-même ; le tems vient d'accomplir une fausse promesse, de tenir une parole que vous avez donnée ; le terme d'un paiement arrivé ; le jour auquel vous devez exécuter les conditions d'un marché, livrer une marchandise , un ouvrage , un bien dont vous vous êtes dit le propriétaire. Il faut alors se justifier , chercher à réparer un mensonge par un au-

tre , amuser incessamment par des dé-  
faites & par des remises ceux qu'un in-  
térêt pressant vous engage à ne point  
convaincre de votre duplicité.

Je ne vous parle point ici de ces fausse-  
tés insignes , de ces contrats frauduleux,  
de ces calomnies atroces , qui font traî-  
ner les coupables devant les tribunaux ,  
pour y subir le juste châtement de leurs  
crimes. Il seroit assez inutile de vous  
dire quels déplaisirs se préparent dans  
la société des hommes, dont la peine est  
souvent d'en être bannis ou de cesser de  
vivre. Je ne vous dirai point que la loi  
punissoit le faux témoin du châtement  
ordonné pour le crime , dont il avoit  
chargé l'innocent , & que chez aucune  
nation le faux témoignage n'est impuni.  
Jugez seulement par la sévérité des loix  
contre ces excès du mensonge , de la  
haine des cœurs pour toutes les injusti-  
ces qui partent de la même source. Cette  
haine sera toujours juste , & ne sauroit  
être trop déclarée.

Que ne feriez-vous pas pour bannir  
du commerce de la vie ces hommes dissi-  
mulés , qui ne vous répondent jamais ni  
oui ni non , sur des choses qu'il vous est  
important de savoir , & qu'ils sont obli-  
gés de vous dire ; qui ne s'expliquent

que par des monosyllabes, & par des termes de doute : *cela peut être, cela se pourra bien, on le dit, je le crois assez, il n'y a rien là d'impossible* ; qui semblent approuver vos pensées, & qui les condamnent ; qui vous suggerent des moyens dont vous ne voyez point le rapport avec vos fins, qui vous laissent faire une démarche dont ils prévoyoient les mauvaises suites ou l'inutilité.

Ces fourbes de profession qui vous assurent d'une protection qu'ils viennent d'accorder à vos ennemis ; qui se font instruire à fond de vos affaires, pour en informer votre partie ; qui vous flatent du gain de votre cause, & qui sollicitent contre vous ; qui vous font attendre dans leur sale & qui sortent par la porte de derrière ; qui vous font agir sur de fausses assurances ; qui vous recommandent un grand secret sur une confidence, pour vous empêcher d'en vérifier la fourberie ; qui vous donnent enfin de belles espérances, & qui ne se font point de peine d'avouer ailleurs qu'ils vous amusent ; qui diront à droite qu'ils vous aiment ; & à gauche qu'ils vous détestent, & qu'ils voudroient vous avoir vû périr. Ces menteurs raffinés qui font les sincères, & qui ne vous disent jamais rien

moins que ce qu'ils paroissent vous dire; menteurs d'autant plus haïssables, qu'ils se jouent plus indignement de la crédulité par les apparences de la vérité, qu'ils font servir au mensonge, ou qu'ils retiennent captive par des restrictions injurieuses à la candeur, & contraires à la probité. Ces faux mystérieux qui font les réservés sur ce qu'ils ne savent pas, qui vous laissent croire qu'ils en savent plus qu'ils n'en disent, qui vous confient sous le secret ce qu'ils ont appris de la voix publique, qui ne s'expliquent pas, qui ne veulent pas s'expliquer, qui vous laissent l'embarras de les deviner au risque de ne pas rencontrer le mot de l'énigme, qui ne vous ont rien dit, & qui vous reprochent de n'avoir pas sù profiter de leurs conseils. Tous ces caracteres seroient infinis à peindre: mais on les hait aux premiers traits; & si l'abondance des crimes permettoit aux loix d'être plus sévères, elles ne pourroient l'être assez, pour exterminer toutes ces pestes de la terre. A raisonner sur la nature des maux qu'ils y font, & sur la difficulté de s'en préserver, on concludroit avec l'Écriture, qu'il vaut mieux avoir affaire à des voleurs déclarés qu'à des menteurs artificieux.

*Eccles. 20.*  
27.

Ajoutons après elle , qu'un pauvre qui dit avec simplicité qu'il ne peut rien pour nous , vaut mieux dans les besoins de la vie , qu'un riche menteur qui nous amuse par de vaines promesses. Une race qui ne périt point dans le monde , c'est celle de ce marchand frauduleux , qu'un Empereur fit mourir pour avoir cherement vendu sa faveur qu'il n'avoit jamais eue. Son supplice fut d'être étouffé par la fumée ; que ceux dont je parle , continuent de vendre comme lui. Croyez-les, ils ont un crédit immense ; achetez-le , ils ne pourront vous le livrer. Je les condamnerois au même châtiment que ceux qui vendent la vie des hommes, & qui reçoivent de l'argent pour la leur ôter. Mais il y en a qui font le même métier par une vanité qui pour être plus gratuite , n'en est pas moins odieuse , ni moins funeste pour ceux qui sont trompés & pour ceux qui trompent. Employez-les, ils sont bons à tout ; ils vous connoissent à peine, & vous n'avez qu'à parler , les voilà tout prêts à vous servir , à remuer leurs amis , à vous procurer de grandes protections. La vérité , c'est qu'ils n'ont ni crédit , ni pouvoir, ni connoissances utiles. Ils vont vous introduire chez un grand Seigneur : &

c'est à son palfrenier qu'ils vous présentent. On s'irrite alors contre ces vains entremetteurs, & on paye leur vanité de toute l'indignation qu'elle mérite.

C'est quelquefois par bon cœur qu'on donne dans ce piège. On promet par la honte de refuser. Mais par cette timide tromperie, vous faites tout le mal que vous feriez par l'effronterie la plus résolue. Vous empêchez de chercher ailleurs des ressources plus assurées. On comptera sur une somme que vous devez prêter & que vous n'avez pas, sur des secours que vous ne pourrez procurer, sur des ressorts secrets que vous n'êtes pas à portée de remuer. Le tems se passe, le moment décisif arrive, une entreprise échoue, une affaire est manquée, un procès est perdu faute de sollicitations. Un homme est obligé d'abandonner ses biens à ses créanciers; il reste embarrassé dans un mauvais pas. C'étoit un ami que vous

*Eccles.* 20.  
25.

vouliez obliger sans intérêt, & vous en faites gratuitement un ennemi. Ainsi le mensonge souffre-t-il toujours par contre-coup du mal qu'il cause. Soyez simple, désintéressé, sans vanité, sans desirs illégitimes. Ne voulez-vous rien que de juste: tout prétexte de surprendre le prochain s'évanouit; toute

diffimulation, tout déguisement, toute mauvaise foi, tout détour mystérieux vous devient inutile. La sincérité est la preuve de la justice, & l'artifice n'est nécessaire qu'à celui qui veut faire du mal. C'est donc toujours quelque secret intérêt qui persuade le mensonge : mais cet intérêt est mal entendu ; on veut se réjouir ; on veut plaire ; on veut se faire valoir ; on veut nuire, & on se nuit : on se décrie ; on se fait craindre ; on se fait mépriser ; on se fait haïr. Ne vous permettez donc, conclut le sage aucune espèce de mensonge ; l'assiduité en est funeste. Vous perdez moins par une haine ouverte avec un ennemi, qu'avec un ami, par une diffimulation qui lui cache vos vrais sentimens. Celui-ci peut souffrir plus de votre feinte, que celui-là de votre haine. En soi-même, la tromperie doit nous rendre plus odieux que l'inimitié. Cette passion peut être le fruit d'un ressentiment qui paroît juste aux yeux de l'homme toujours trop sensible, d'un emportement de vivacité où la noirceur n'aura point de part. Mais le cœur double péche contre un sentiment naturel & réfléchi. Sa duplicité viole le droit des gens, la convention de la nature & le premier contrat de toute société. Il se

Prov. 20.  
18. & 21.

prive de la réputation de l'honneur, qui n'est proprement qu'un amour constant de la justice. C'est à la candeur, à la droiture, à la bonne foi, que les idées en sont attachées. Ainsi notre seule passion pour la gloire devrait nous guérir de l'envie de mentir. Mais enfin, si c'est notre repos qui nous touche, si nous voulons vivre heureux dans le monde; quel bonheur peut s'y promettre celui qui s'y donne pour un homme sans honneur?

## XXI. LEÇON.

*S'il nuit de ne pas parler avec sincérité quand la justice l'exige, il ne nuit pas moins d'aimer à beaucoup parler, de parler indiscrettement, de médire, de critiquer, de railler; on rend le change à tous ces vices qui ne rendent que trop odieux; & souvent ceux qui péchent par la langue, sont punis par la langue même.*

**O**N peut se flater d'avoir acquis toute la science de la vie, quand on fait bien gouverner sa langue. C'est par elle que se font tous les biens & tous les maux du monde. Il est funeste de ne pas dire la vérité quand les liens du commerce

merce & les loix de l'équité l'exigent : mais ce ne sont pas des défauts moins pernicious de la dire sans nécessité, sans discrétion, sans charité, sans pitié, sans ménagemens. La défiance est nécessaire avec les méchans. Nous avons mille intérêts qui dépendent du secret. Il y a des secrets que nous devons à l'amitié, qui nous les confie d'elle-même, ou qu'elle nous laisse découvrir. Les amis cessent de l'être, s'ils ne cachent les défauts de leurs amis avec plus de soin que leurs propres défauts. Le mal que nous apprenons du prochain doit mourir chez nous, quand il n'y a point, ni pour lui, ni pour nous, de pressante utilité de le redire. Le relever par malignité, par mépris, par vanité, par envie de censurer & de lui donner du ridicule, ce sont des penchans dont chacun sent l'injustice, & qui ne doivent plaire à personne. Enfin dans les discours les plus indifférens, il y a tems de parler, & tems de se taire : c'est un des soins les plus importans de la vie, de savoir les observer, pour ne point déplaire, ou pour ne point offenser.

Que de sagesse donc & que d'attention, pour ne point échouer au milieu de tant d'écueils ! S'il ne falloit se défier que de ce qui blesse ouvertement la justi-

ce & la probité, les réflexions seroient presque inutiles à ce qu'on appelle les honnêtes-gens. Ils trouvent dans leur propre cœur, des leçons contre ces perfidies délibérées qui font les traîtres, & contre ces médifances réfléchies par qui la vengeance attaque l'honneur. On ne doute point d'ailleurs, que tout ce qui se fait contre la foi qu'on doit aux hommes, & tout ce que les passions inspirent contre eux, ne les rende ennemis : mais les vices de la langue séparés du mauvais cœur & des inimitiés, n'ont pas quelquefois des suites moins funestes. Je ne les ai dépeints dans la première partie, que du côté de l'injustice qu'ils font à ceux qui sont l'objet de leurs traits ; il reste à les montrer par les torts qu'ils causent à celui qui se les permet.

Indépendamment des fautes qui se commettent par la parole, on se nuit toujours beaucoup à soi-même, quand on se fait une habitude de beaucoup parler. Il y a de tout tems dans le monde un préjugé, que ce vice est irremédiable : c'est de là qu'est né le proverbe, qu'on

*Prov.* 29. désespere moins des fous que des grands  
10. parleurs. On est persuadé que l'intempérance de la langue ne peut venir que de la légèreté de l'esprit. On parle peu quand

on réfléchit beaucoup, quand on ne veut dire que des choses sentées, quand on se fait un principe de proportionner ses discours au tems, aux lieux, aux personnes, aux sujets qui se présentent. Grand parleur, & grand diseur de rien, ce sont deux idées qu'on a peine à ne pas confondre.

Il n'y aura donc peut-être d'abord dans ce que vous direz, ni malignité, ni mauvais fond, ni mauvaises intentions, ni vrais intérêts blessés, rien qui puisse par soi-même vous rendre odieux; mais il y aura beaucoup de vuide, beaucoup d'inutilités; & le seul défaut de l'*à propos*, vous fera prendre pour un assassin; propre à tuer tout le monde d'ennui. C'est un grand crime, & pour définir tout le déplaisir que l'ennui cause, on le nomme un ennui mortel. Les hommes ne cherchent les hommes, que pour se faire un plaisir mutuel. Les conversations n'ont pour but, que le délassement. L'ennuieux est un *charlatan* qui donne du poison pour remede: on le fuit, on le chasse; & son moindre défaut est d'offenser par l'impolitesse. Avec votre démangeaison de parler, vous vous emparez d'un droit commun; vous faites une espèce de monopole; vous ôtez aux autres une liberté dont chacun veut

jouer ; vous parlez seul en un mot , où tout le monde a droit de parler : & par où dédommangez - vous ceux que vous forcez à vous écouter ? Vous les assomez par vos contes sans fin , par vos histoires mal assorties & cent fois racontées. On vous fuira , vous dis-je ; on se détournera pour ne pas vous rencontrer , quand on aura pû vous appercevoir de loin.

Mais qu'on vous laisse enfin le champ libre , où votre langue indomtée vous emportera-t-elle ? Avec l'impatience de parler , on dit souvent ce qu'on ne devoit pas dire ; & ce qu'on croit innocent , nuit souvent plus que ce qui paroît le plus nuisible. L'indiscrétion vient après les inutilités ; on relève le bien & le mal. Le grand parleur qui n'est bon pour personne , ne l'est pas pour lui-même. Il commence par révéler son propre secret , malgré tous les pressans intérêts qu'il a de le tenir caché. Qu'il ne se plaigne point après cela , si quelqu'un ne le lui garde pas. Aura-t-on plus de fidélité pour lui , qu'il n'en a lui-même ? Doit-il exiger qu'on lui conserve ce qu'il abandonne ? On ne ramasse pas ce que vous jetez dans la rue , pour vous le rapporter. Vous voilà connu , méprisé , décrié ,

mortellement blessé par les traits que votre langue a lancés contre vous. Trop heureux encore, si vous n'aviez rien à craindre des coups réfléchis !

Mais quand on parle pour parler, fait-on se contenir ? Les secrets qu'on a reçus par la confiance, & ceux que la discrétion devoit se prescrire, sont également révélés. Un homme, dont vous avez la familiarité, ne se contraint point en votre présence. Vous êtes témoin de ses allures & de ses foiblesses ; vous connoissez ses besoins & ses ressources ; il vous entretient de ses affaires, de ses projets, de ses inquiétudes, de ses chagrins ; il n'a rien de caché pour vous ; mais le bon cœur est payé par le mauvais esprit ; vous en avez d'autres à qui vous ne sauriez rien cacher vous-même ; vous trahissez l'amitié pour en donner des preuves ; ces amis à qui vous confiez tout, ne sont pas plus discrets que vous ; une entreprise échoue, parce qu'elle est éventée devant son tems ; on apprend que la faute vient de vous ; de bouche en bouche, les discours reviennent jusqu'à celui qui comptoit sur votre silence ; il fait que vous vous entretenez ouvertement de ce qu'il vous a dit ; & de ce que vous savez de plus particulier ;

B b iij

qu'on est instruit en mille endroits , de ce qui peut l'humilier , prévenir les esprits contre lui , ou refroidir les cœurs pour sa personne & pour ses intérêts , le livrer peut-être à toutes les passions de ceux qui ne l'aiment point. Ainsi d'un ami fidele vous êtes-vous fait un ennemi dangereux , ou un ami froid à vous servir , quand il vous deviendra nécessaire. C'est un oiseau que votre main laisse aller ; vous ne le reprendrez plus. C'est un chevreuil qui s'est échappé de vos filets ; ne courez pas après , vous dit-on , vous ne le rattraperez pas. Une blessure se guérit , on peut se réconcilier après une injure : mais le ressentiment d'une indiscretion se conserve ; votre perte est sans ressource.

Les femmes sur ce sujet sont étonnantes : on en voit qui croient pouvoir parler mal de leurs amies , parce qu'elles sont leurs amies. Elles devraient du moins penser que c'est un sûr moyen de ne l'être pas long - tems. Est - il donc moins piquant d'être décrié par les personnes dont on se croit aimé , que par celles dont on est haï ? L'étrange espèce d'amitié , que celle qui croit pouvoir être indiscrete ! Ce que vous ne dites qu'entre des amis , ou des amies , devient

insensiblement public : & d'indiscrétions en indiscrétions , une action qui doit décider du repos de la vie , revient à celui qu'elle intéresse ou qu'elle outrage. Et à quoi les langues par où elle a passé , doivent-elles s'attendre ? Elles passeront à leur tour par celles qu'elles ont attaquées. L'amitié blessée ne se croira pas obligée d'être plus scrupuleuse que l'indiscrète. Quiconque publie ce qu'il fait d'un autre , ne doit pas compter sur sa retenue. C'est ce vice , ajoute l'Écriture , qui renverse les maisons & les villes , qui disperse les hommes , qui perd d'honnêtes-femmes , qui trouble une infinité de personnes qui vivoient en paix. Malheur à celui qui s'y livre ; il n'aura jamais de paix lui-même ; il passera sa vie dans les agitations , & ne trouvera point d'ami sur lequel il puisse se reposer.

Combien il se dit de choses dans les familles , dans les sociétés , dans les cercles d'amitié , qui ne doivent jamais se redire ! C'est par estime pour vous , par l'idée qu'on a de votre probité , par un air d'ouverture & de sincérité qu'on vous connoît : c'est par une sympathie d'humeur & d'inclinations , qu'on se sent du penchant & de la liberté pour vous.

B b iij

entretenir de ce qu'on a sur le cœur. C'est dans un moment de peine, qu'on s'ouvre à vous pour se décharger, pour vous sonder peut-être, & pour trouver en vous des conseils & des ressources. Vous êtes en liaison de commerce avec des personnes mécontentes l'une de l'autre; & des deux côtés vous entendez des plaintes, ou des justifications. Tout ce détail n'étoit que pour vous, & la prudence devoit vous dicter de quelle importance étoit le secret: mais vous ne le sentez point. L'indiscrete facilité de vous répandre vous emporte; vous vous intéressez, sans savoir pourquoi, pour l'une des parties plus que pour l'autre. Une secreete envie de vous faire un mérite de la préférence que vous lui donnez, & pour tout dire, un esprit qui ne réfléchit point, vous fait échapper un mot qui vous engage à de plus longues explications. Il est plus aisé de se taire, que de ne pas trop parler. Une avance reçue veut que la confiance soit entiere, & prend les réserves pour des injures ou pour des intentions suspectes. Vous comptez tout ce que vous avez vû, tout ce que vous avez entendu, le tems & l'occasion dans laquelle on vous a parlé, les tours & les tons dont on s'est servi.

Vous en apprenez plus qu'on ne souhaitoit d'en savoir, ou qu'on n'en auroit dû souhaiter pour son repos. Vous faites naître la méfintelligence, ou vous l'entretenez; vous donnez à comprendre qu'une réconciliation n'étoit qu'une démarche de politique. Les injures reviennent, le ressentiment se réveille; on s'indispose de nouveau.

C'est ainsi que les mauvais rapports troublent la tranquillité de la vie, désunissent les amis, sement la discorde entre les freres, divisent les époux. Quand le bois manque, le feu s'éteint; les querelles & les disputes cessent, quand il n'y a plus de discours indiscrets & de redites dangereuses. Mais qu'arrive-t-il? On s'explique, on se justifie, les amis reviennent, les freres se réconcilient, tout se pardonne entre les époux; on répare ce qu'on avoit dit dans un moment de chagrin, par des preuves de bon cœur, qui ne sont point équivoques; & ceux que vous aviez mis en mauvaise intelligence s'accordent à vous haïr; on se trouve plus offensé d'une indiscretion que d'un mensonge. Ici, la fausseté se découvre, & le menteur reste le seul coupable & le seul odieux. Mais là, ce sont des discours répétés qu'on ne peut

désavouer. On s'irrite contre soi-même de ce qu'on a dit, mais infiniment plus contre celui qui l'a rapporté. Le raccommodement se fait, & vous êtes la première victime que la partie la plus offensée demande. On se résout dans ces occasions, quoique avec peine, à sacrifier un ami fidele, mais suspect. On consent à ne plus voir une personne aimable, mais désagréable à celle qu'on veut contenter. Pour vous, c'est avec plaisir qu'on vous livre. On se trouve heureux d'être débarrassé de vous. On vous interdit l'entrée des maisons que vous avez troublées. Vous y paroissez plus dangereux, que vous n'y paroissiez utile. On n'a presque pas besoin du précepte, qui défend de se faire un ami de celui qui révèle les secrets.

Prov. 20.  
14,

Quelle peste encore que celui qui devient ennemi d'ami qu'il étoit, s'il ne fait pas être discret après la rupture ? On a rarement cette délicatesse, dont on devroit se faire une loi sévère. Ce seroit du moins à l'intérêt de suggérer une retenue, que la probité n'inspire plus. L'inconstance dans l'amitié ne donne déjà des idées que trop fâcheuses de celui qui change le premier. On le met au rang des cœurs dissimulés, & des lan-

gues doubles. On doute qu'il ait jamais été sincere ; & sa légéreté rend son apparence fidélité suspecte. Mais le comble de l'indignité , c'est quand le mécontentement ou les dépit lui font publier les secrets , ou la honte de son ancien ami. Ce ne sont plus des indiscretions ; ce sont des perfidies qui l'empêchent avec raison de retrouver de nouveaux amis , ou qui resserrent le cœur de ceux qu'il avoit.

Mais si les indiscretions simples , & sur les choses les plus indifférentes , peuvent quelquefois faire tant de mal aux indiscrets , quel mal est-ce de parler du mal même ? Les médifans ne plaisent qu'à ceux qui ont de la malignité dans l'esprit , & des passions dans le cœur. Encore aiment-ils toujours plus la médifance que le médifant. Il leur apprend ce qu'il peut contre eux , par ce qu'il fait contre des personnes , que souvent il ne hait pas. Qui est-ce qui vit sans reproche dans le monde , & qui n'a pas à craindre les traits d'une mauvaise langue ? On la hait donc au fond , de quelque caractere qu'on soit. Les gens de bien , qui réfléchissent sur l'injustice de ces sortes de discours , se bouchent les oreilles pour ne les pas entendre. Ils

s'indignent contre celui qui leur apprend ce qu'ils ne voudroient pas savoir, & ce qui peut leur nuire. Ils sont fâchés de ce qu'on leur inspire du mépris & de l'éloignement pour des personnes qu'ils sont obligés de voir & de ménager. Les amis s'affligent d'entendre décrier leurs amis. Ils tremblent quelquefois de la peur d'être soupçonnés des imprudences du médifant. Ils lui savent mauvais gré de les exposer au danger de passer pour indiscrets ou pour infidèles. C'est un intérêt commun qui rend ce caractère odieux dans le monde. C'est un sentiment d'équité qui le fait condamner.

De quels motifs n'est-on pas en droit de soupçonner un homme qui fait de sang-froid, contre des gens inconnus, tout ce que l'empportement & la vengeance lui pourroient suggérer de plus cruel contre des ennemis déclarés? S'il n'est ni envieux, ni jaloux; s'il n'a point de raison enfin de déchirer le prochain, que n'auroit-on pas à craindre de lui, s'il venoit à le haïr sans sujet, comme il en est capable? Si c'est la vanité d'être le premier à faire connoître ce que personne ne fait, y eut-il jamais de vanité plus odieuse? Un cœur si bien placé se feroit une gloire d'aller avant tout autre,

annoncer à des freres que leur frere vient d'être pendu dans une certaine ville. S'il ne fait que redire ce que tant d'autres savent déjà, quel plaisir cruel d'ajouter plaies sur plaies, & d'exposer au mépris public celui qui pourroit le décrier peut-être, s'il n'étoit plus modéré que lui. Si c'est simple légéreté d'esprit, une telle légéreté n'est-elle pas un caractere à fuir, à détester? De quel côté que vous considérez le méditant, vous ne pouvez que le haïr. Il est gros de paroles, dit le Sage; il faut qu'il accouche. Le mal qu'il vient d'apprendre est un trait qui le perce; il faut qu'il l'arrache. Mais qu'il ne se promette pas d'être épargné plus qu'il épargne. La langue se venge de la langue.

L'esprit de critique & de raillerie ne doit pas s'attendre à des retours moins funestes. il est plus offensant que la médifance. On se plaint avec moins de droit d'entendre publier le mal qu'on a comme publié soi-même en le faisant, que de voir démasquer celui qui se déguise, ou donner au bien même les apparences du mal. Mais on se défend moins de ce dernier vice que du premier. L'injustice en paroît moins criante, & le plaisir en est plus touchant. Il nous donne de

nous-même des idées flatteuses de discernement, & de supériorité sur les autres. A voir en effet l'empressement général à relever les sottises dans le public, ne diroit-on pas que ce public est composé de gens qui n'en font point ? Il semble que le ridicule soit un de ces fonds que le droit des gens abandonne aux usages communs, & qu'il soit permis à chacun de s'en divertir impunément.

Soit amour-propre, soit envie secrète, soit malignité, soit simple curiosité, soit vanité de connoître les hommes, soit faux zèle, nous sommes presque tous plus occupés des défauts du prochain, que des nôtres. Toujours prêts à censurer, à porter nos regards jusqu'au fond du cœur, pour y trouver de quoi condamner, & de quoi reprendre, rien n'échappe à cette envie. Les défauts de la nature, & ceux de l'habitude; les travers de l'esprit, & les irrégularités de la conduite; le mérite même qu'on voit toujours par ses côtés foibles; la vanité, qui choque toujours la vanité; les mœurs du siècle, & les dérangemens domestiques; ceux des amis, comme ceux des ennemis ou des indifférens: tout passe par la langue

du critique. Quand on dit du mal des hommes par la vaine ostentation de les bien connoître, on en dit de ceux même qu'on aime le plus. La vanité ne fait pas se modérer, ni se refuser le plaisir d'un bon mot ou d'une pensée qui lui paroît ingénieuse: mais que ce plaisir coûte cher!

Personne n'entend moins ses intérêts dans la société, que les satyriques. Vous croyez réjouir ceux que vous entretenez aux dépens des absens, & vous les réjouissez peut-être. Mais la joie passe, la réflexion succede, & fait qu'on se défie de votre cœur autant qu'on a goûté votre esprit. La satire est toujours suspecte de malignité, parce qu'elle offense. On attribue naturellement la volonté d'offenser à ceux qui s'en font une espèce de plaisir. A ce compte-là, vous faites toujours les plus grands frais des scènes que vous donnez. Vous montrez de l'esprit, mais un esprit dangereux. On rit des traits qui vous échappent; on vous écoute, à condition de vous craindre plus qu'on ne vous aimera. Vous vous faites soupçonner de n'être pas mieux disposé pour le reste des hommes, que pour ceux que vous attaquez; on vous croit enfin plus de pénétration que

d'indulgence sur les défauts qui peuvent donner du ridicule ; & personne ne veut en avoir.

Si vous aviez quelque envie de me connoître, me conseilleriez-vous de vous voir assiduellement, de m'exposer à vos yeux dans tous mes jours, de me laisser considérer à loisir, pour vous donner le tems de découvrir tous mes foibles ? Croyez-vous qu'on puisse lier un commerce agréable avec un homme qui n'est attentif qu'à saisir l'occasion de reprendre ; qui voit comme à regret les bonnes qualités, à force de ne vouloir en appercevoir que de mauvaises ; qui prend les imperfections pour des défauts, & les foiblesses pour des vices. Vous-même aimeriez-vous un esprit qui ne chercheroit dans vos discours & dans vos manieres que de quoi blâmer ; qui fouilleroit jusqu'aux plus secrets replis de votre ame, pour y trouver des sentimens qu'il pût reprendre ; qui commenceroit à faire votre portrait, dès qu'il commenceroit à vous voir ; qui ne vous étudieroit que pour vous peindre, tel que l'envie de vous défigurer vous représenteroit à sa malignité ? Vous le fuiriez sans doute comme un ennemi né, dont il faut se défaire avant de le connoître

noître. Les hommes sont trop sensibles à l'intérêt de l'amour-propre, trop délicats sur leur réputation, pour ne pas éviter ceux qui peuvent y donner atteinte, à la faveur d'une imagination qui fera son impression par le plaisir. Combien d'ennemis les satyriques de profession se sont faits de tous tems par l'envie de caractériser leurs portraits: jusqu'à les rendre reconnoissables! Les coups de bâton ne sont pas le traitement le plus dangereux qu'un esprit critique doive appréhender.

Que si la satire, qui n'attaque communément que les absens, révolte; combien l'injure devient-elle plus piquante, quand elle attaque les présens par la raillerie! Le desir de la gloire est de toutes nos passions la plus vive. Par quel endroit qu'on la blesse, la douleur nous pénètre, & produit un sentiment d'averfion pour ceux qui nous ont porté les coups. Le ridicule nous irrite à proportion de l'impuissance où nous sommes de le rendre, des respects qui nous sont dûs, ou de ceux qui nous flattent. Il y a des hommes qui méritent d'être raillés. C'est quelquefois le châtiment & le remede des fautes qui se font contre la raison. Les plaisanteries en sont

sentir l'extravagance; & comme nous ne craignons rien tant que de paroître pécher contre le bon sens, nous sommes plus disposés à nous condamner, quand on nous fait voir que nous en avons manqué. Mais cette sorte de répréhension demande d'autant plus de précautions, qu'elle est plus humiliante. Le droit de railler fait une partie de celui de corriger; & c'est par le caractère & par le besoin des personnes qu'on doit discerner le moment d'en faire usage. Il y en a dont la vanité soutiendrait mieux un avis sérieux qu'un tour ironique; les railleries déplacées font perdre alors le droit de donner des conseils, ou les rendent odieux.

Quelles réserves sont donc nécessaires à ceux qui n'ont aucun titre pour entreprendre de se divertir des autres, & de rendre leur personne ou leurs actions risibles? Il seroit plus sûr & plus aisé de ne railler jamais que de railler toujours à propos. On choque les préjugés des uns; on manque de respect pour l'âge & pour le rang des autres. On les raille devant des gens qui ne les aiment point, ou dont ils desirent d'être aimés. On ne veut paroître ridicule aux yeux de personne, & moins de celui qui raille, que de tout

autre. Si vous plaisantez sans sujet, on vous trouve malicieux. Si c'est avec sujet, vous êtes cruel. Si celui que vous raillez reconnoît sa sottise, vous l'affligez doublement; & vous le punissez d'une faute pardonnée. S'il ne la reconnoît pas, vous l'irritez. Railler un petit esprit, plaisanter un homme entêté de sa qualité, c'est, comme je l'ai dit ailleurs, dire du mal des sourds, & mettre des pierres dans le chemin des aveugles. Ils ne vous entendent point; ils ne voient point le fin de vos pensées, & n'en sentent que l'injure. Ce n'est plus une raillerie; c'est une insulte.

Le moins qui puisse arriver au railleur, toujours odieux d'ailleurs, c'est d'être raillé lui-même, & de ne pouvoir soutenir la raillerie. Qui est-ce qui n'a pas son ridicule? C'est la peste du monde. Personne ne s'en préserve. Ce caractere est inféparable de tous les vices, & presque de toutes les vertus. La raison domine si peu dans notre conduite & dans nos discours, qu'il n'en est point peut-être, où la réflexion ne puisse découvrir quelque trait insensé. Si ceux qui nous connoissent ne nous raillent point; s'ils ne nous critiquent point, s'ils ne disent point de mal de nous, ce

ne peut être que par prudence, que par discrétion, que par bon cœur. Mais le bon cœur même n'est pas insensible. Ceux qui se sentent piqués cherchent à piquer. C'est le Talion dont on paye les mauvaises langues. On leur rend ce qu'elles prêtent. On ne les épargne pas dès qu'elles donnent quelque prise; & il arrive, je ne fais comment, que personne n'est plus sensible, & ne se déconcerte plus par les critiques & par les railleries, que ceux qui font profession de critiquer & de railler. C'est un mystère inconcevable, que ce goût & cette facilité que nous avons de censurer, d'improver, de décréter, de rabaisser, & l'impatience que ces traitemens nous causent. Et de quel droit pourtant nous en plaindre ?

Vous viendrez me dire qu'il se répand de vous des bruits scandaleux; qu'on rend votre conduite suspecte; qu'on attaque votre honneur; que déjà le public se livre au plaisir d'une maligne crédulité; que vous trouvez du froid dans ceux qui vous faisoient le plus gracieux accueil; qu'on rit dans les compagnies en nous y voyant paroître; qu'on se regarde, & qu'on vous regarde; qu'on ne vous y voit plus que sous les couleurs qu'un trait de satire vous a don-

nées. Le coup est cruel pour votre vanité, vous répondrai-je; je conçois que la plaie vous est sensible. Mais votre conscience vous répondra que vous-même vous avez souvent mal parlé des autres. La pierre retombe sur la tête de celui qui la jette en l'air. C'est de vous qu'il est écrit encore que celui qui creuse la fosse y tombe; que celui qui tend le piège y sera pris. Vous êtes accablé de maux que vous avez faits. Vous ne savez d'où le coup part: mais celui que vous avez porté secrètement sur une réputation jalouse d'elle-même; ces plaisanteries hasardées à contre-tems, & sur des personnes que vous deviez respecter; n'en est-ce pas assez pour vous avoir attiré la disgrâce qui fait votre chagrin? Quand on est sage, on ne se dit pas à soi-même le mal qu'on pense des grands & des puissances. Il ne sert de rien de le dire en secret. Les murs parlent, les oiseaux rapportent vos paroles, & ceux qui ont des ailes volent pour vous dénoncer. Tout se fait; & les moins puissans le sont toujours assez pour vous lancer un trait de satire, ou pour relever un fait deshonorant qu'ils ont appris de vous.

Vous ne le méritiez pas, ajoutez.

*Eccles. 7<sup>e</sup>*

23.

*Eccles. 28<sup>e</sup>*

29. 30.

*Eccles. 10<sup>e</sup>*

20.

vous ; vous n'aviez point de mauvais dessein ; vous ne songiez qu'à rire ; & vous êtes incapable de l'envie de nuire ou d'offenser. Allez conter ces excuses à ceux qui se sentent blessés. Qu'importe pour eux que ce soit par malice ou par légèreté de votre part ? Une flèche pour être imprudemment échappée, fait-elle une moindre plaie que celle qu'on lance avec réflexion ? Etes-vous capable d'indiscrétion sur votre propre gloire ? Vous déchirez-vous pour vous réjouir ? On ne s'oublie que dans les choses où le cœur n'est point. Si vous aimiez le prochain, en parleriez-vous avec moins d'attention que de vous-même ?

Revenez donc au précepte. Posez une garde sur vos levres : fermez votre champ d'une haie d'épines : mettez des défenses à votre bouche : fondez votre or & votre argent, & faites-en faire un frein pour votre langue. On ne sauroit vous le redire en trop de manières ; ne péchez point par vos paroles, de peur que vous ne tombiez à la discrétion de vos ennemis, & que votre perte ne soit irremédiable. On se nuit toujours beaucoup à soi-même quand on parle trop, ou quand on parle mal de ceux dont

*Eccles.* 28.  
28.

on a le même traitement à craindre. Tout est à ménager dans les discours quand on aime son repos. Il n'y a qu'un homme qui puisse se promettre de vivre en paix avec les esprits les plus difficiles; c'est celui qui fait se rendre maître de sa langue. A compter les maux qu'elle fait, on se persuaderoit que les hommes seroient plus unis, s'ils étoient privés de l'usage de la parole qui doit être le lien de leur union. Chassez du moins de la société le médifant & le critique; chassez le railleur: & vous verrez les plaintes & les outrages s'en aller avec lui.

Prov. 22<sup>e</sup>  
10.



## XXII. LEÇON.

*Travailler à se guérir de ses préjugés ; éviter la précipitation de ses propres jugemens, ne point se conduire par impression, ne point agir sur des soupçons & sur des conjectures, se défier de sa crédulité sur les rapports des autres, ne point compter sur les bruits publics & sur les opinions communes ; ce sont des précautions pour ne point offenser les hommes, de peur d'en être offensé.*

**L**A justice que nous devons aux hommes, & la crainte des suites de l'injustice, demande que nous ne réglions nos sentimens & notre conduite à leur égard, que sur les connoissances les plus certaines & les plus mûrement réfléchies. Les préjugés par où la première partie commence, nous font souffrir beaucoup de maux imaginaires qu'ils réalisent : mais ils peuvent nous en faire faire aux autres de très-réels, & capables de nous attirer des représailles, & de redoubler nos troubles. C'est une nouvelle raison de travailler encore plus sérieusement à nous guérir des passions d'où ces préjugés naissent. Mais

Mais nos jugemens les plus désintéressés ne sont gueres moins funestes à notre repos. C'est qu'ils ne sont presque jamais en effet sans quelque intérêt secret de penchant ou de foiblesse. L'inclination comme naturelle que nous avons à tout rapporter à nous-mêmes ; l'opinion que l'amour propre nous donne de notre pénétration ; notre asservissement aux impressions des sens ; la facilité que nous avons de juger sur les apparences , & le peu d'habitude à réfléchir, fait que ces jugemens sont presque toujours trop précipités pour n'être pas faux ou superficiels. C'est quelquefois sur une premiere vue des personnes que nous nous formons une idée de leur caractère. Nous n'ouvrons point les yeux sur les objets qui s'offrent à nous, sans juger de leurs figures ; de leurs couleurs , de leurs situations , de leur éloignement , de leur proximité. Nous croyons rond ce qui nous paroît rond , & noir ce qui nous paroît noir , sans songer que les yeux peuvent tromper en mille manieres. S'agit-il des hommes : nous nous croyons tous physionomistes nés , & nous le devenons de profession. Nous ressemblons à ceux qui jugent d'une affaire sur l'étiquette, & d'un li-

vre par la reliure. Nous décidons d'un homme au simple regard; & souvent il s'en forme une impression dont on ne revient point.

Il est vrai que cette sorte de science a ses principes dans la nature. La sagesse de l'homme luit dans la sérénité de son front. L'impudicité de la femme est peinte dans l'effronterie de ses regards.

*Ecclef.* 8. 1. *Ecclef.* 26. 12. *Prov.* 17. 25. *Ibid.* 15. 14. *Et* 17. 23.

Les yeux des insensés s'égarerent jusqu'aux extrémités de la terre. La joie du cœur se répand sur le visage. L'esprit content rend la santé plus vigoureuse. La tristesse dessèche les os. Tous les mouvemens du corps, quand ils ne sont point forcés, sont des images de ceux de l'ame. Chaque humeur, chaque passion, chaque caractère d'esprit a son air particulier, son geste, sa démarche. Mais ces découvertes ne sont communément que le fruit d'une longue observation, dont peu de gens sont capables; & ce ne sont pas toujours des règles sûres pour discerner les mœurs des hommes. L'économie de la nature, & cet accord des impressions de l'ame & du corps, sont dérangés par les nécessités & par les accidens de la vie. Les intérêts contraignent les inclinations. La servitude est obligée de se contrefaire. L'hypocrisie s'en

fait une étude; & la vertu s'oppose à la liberté des mauvais penchans.

Ne nous croyons dont point assez clairvoyans pour percer toutes ces obscurités. Ne nous arrêtons point à ces signes équivoques. Rien n'est moins sensé que de se former des idées fixes sur des vues incertaines. On se méprend aux situations. On voit les hommes par leurs mauvais endroits, & dans leurs faux jours. Et nous avons d'ailleurs trop de penchant à juger par impression, à désapprouver ce qui nous choque, à n'aimer que ce qui nous plaît, à nous rebuter même de ce qui nous avoit plu, par les moindres dissonances des impressions dont nos sens sont frappés; un visage nous revient, & la voix nous donne de l'éloignement. C'est le paon qui charme les yeux par son plumage, & qui blesse l'oreille par son chant.

Ce qu'il y a d'assuré, c'est que les dehors de l'homme ne décident point du fond. Ce sont les cœurs qu'il faut s'appliquer à connoître. Mais les cœurs ne sont guères de notre compétence. Il n'y a qu'un long commerce, une uniformité de conduite, & des expériences répétées qui puissent nous donner quelque assurance sur laquelle pourtant il ne faut

toujours agir qu'en tremblant, & quand la nécessité presse. La justice ne nous permet ni soupçons, ni conjectures. Quand il s'agit de penser du mal, il y faut être forcé par l'évidence. Sans ces précautions, on s'expose à traiter les hommes pour tout ce qu'ils ne sont pas. On prend pour eux le fantôme qu'on s'en est fait. C'est au fantôme qu'on parle, c'est avec lui qu'on raisonne & qu'on agit. On les offense, & ils ont raison de se trouver offensés. C'est la réponse que nous-faisons à des manières désobligeantes, à des jugemens défavantageux qu'on fait de nous. Vous me prenez, disons-nous, pour un autre. Sur cette méprise on fait de fausses démarches. On est obligé d'en venir aux excuses. On indispose quelquefois pour toujours ceux qu'on ne connoissoit pas assez, pour s'être trop flaté de les connoître sur de fausses présomptions.

Dans cette perplexité de nos propres jugemens, il nous seroit avantageux de pouvoir compter sur les jugemens des autres. Mais cette ressource est sujette aux mêmes inconveniens de leur part & de la nôtre. Ils ne sont ni plus pénétrants, ni plus circonspects; ni plus désintéressés que nous. Notre précipitation n'est

pas même toujours capable d'attendre les lumieres que nous pourrions en recevoir. Il arrive assez ordinairement que notre imagination se représente les personnes & les lieux dont on nous parle sans les avoir jamais vus. Il lui faut des objets pour la fixer. Ceux qui ne savent point la géographie, s'en font une en lisant les histoires; ils arrangent confusément dans leurs têtes des villes, des plaines, des montagnes, & des rivières qui n'ont jamais été. Nous donnons de même aux absens, dont on nous entretient, une figure, une taille, une physionomie. Ils sont grands ou petits, blonds ou bruns; mais quand nous venons à les voir, rien de tout cela ne leur ressemble; & les jugemens que nous faisons de leur caractère ne sont pas quelquefois plus ressemblans.

Ceux qui nous les peignent sont des aveugles qui ne les voient point, ou des gens trompés qui les peignent avec le masque qu'ils ont sur le visage. Les hommes réfléchissent si peu sur les principes qui les font agir; ils sont toujours si superficiels dans la science du cœur, qu'à les entendre raisonner sur les mœurs on ne peut mieux les comparer qu'à ces spectateurs oisifs & suffisans, qui veu-

lent expliquer aux autres les mouvemens d'une machine, dont ils ignorent la mécanique. Ils y mettent des ressorts qui n'y sont point. Ils lui donnent une construction bizarre dont toutes les parties se démentent, & ne peuvent jouer ensemble. C'est ainsi qu'ils raisonnent sur le caractère de ceux qu'ils veulent nous faire connoître. Ils les animent par des intérêts dont ils n'ont jamais eu la moindre vue; ils leur attribuent des intentions qu'ils ne peuvent avoir; ils déplacent leurs motifs; ils leur font faire par une raison ce qu'ils font par une autre; & je ne parle encore que des jugemens où la malignité des passions ne se mêle point. Leur ignorance après tout n'est pas ce que nous devons le plus craindre. Ils sont pleins de dispositions infiniment plus suspectes; & selon les personnes dont ils nous parlent, ils nous donnent de nouveaux sujets d'une juste défiance.

Ne perdez point de vue ce que vous avez déjà lu de l'incertitude & de la bizarrerie de leurs préjugés, & cherchez toujours dans vous même ce qu'il peut y avoir de mauvais dans leur fond. Il y a des gens dont vous ne devez jamais juger sur le rapport des autres. Ce

font ceux que vous savez avoir des ennemis ou des envieux ; ce sont ceux qui sont capables d'en faire par leur fortune ou par leurs talens. Après cela ce ne seroit pas une moindre imprudence , & souvent une moindre injustice, de se déterminer sur les bonnes & mauvaises réputations , & sur ce qu'on appelle l'opinion publique. C'est une regle très-équivoque des mérites & des démérites. Combien de ces bruits communs que vous trouveriez sans fondement, si vous vous mettiez en tête de remonter à leur origine ! Vous découvririez souvent qu'ils n'en ont point, ou que ce qui s'est dit par une premiere bouche, ne ressemble point à ce que les autres ont redit. Le même événement se raconte si différemment par des témoins même oculaires, qu'on pourroit en faire des histoires toutes différentes. Ceux qui ne le savent point de source, ajoutent chacun à la maniere dont le fait leur fut exposé ; & ce fait défiguré n'est plus rien de ce qu'il étoit. Sur un différend entre deux personnes, les uns prennent parti pour l'une, & les autres pour l'autre. Ces premiers partisans s'en font à leur tour chacun de leur côté. Devinez duquel des deux le tort ou la justice se

trouve. C'est un labyrinthe dont vous ne pourrez sortir. Dans les affaires les plus sérieuses, dans les querelles de procédés, celui qui se plaint le premier a toujours raison.

La regle qui veut qu'on ne juge personne sans l'entendre, est une regle aussi générale qu'elle est juste. Il n'est point de cas où le contraire de ce que le public pense ou dit d'un homme, ne puisse être la vérité. C'est un envieux, un jaloux, un concurrent, un ennemi caché qui seme sourdement un faux bruit que la crédulité saisit avidement. C'est un imprudent qui lâche une parole sur un soupçon dont il auroit peine à rendre compte. C'est un homme distingué par son rang & par son autorité, qui se prévient, & qui fait éclater un mécontentement. Vous lui avez déplu : voilà votre destinée fixée dans les esprits ; il ne fera plus possible que vous ayez du mérite. Vous serez négligé, rebuté partout. On ne pensera pas même à vous pour vous placer selon vos talens ou vos services. Vous n'êtes plus propre à rien.

—L'estime publique roule souvent sur un semblable caprice. Il en est de l'opinion qu'on se fait du caractère des hom-

mes, comme de celle de leurs talens. C'est un savant, un poëte, un prédicateur, un artisan, qu'on met en vogue. De cent qui jouissent de cet avantage, il n'y en a pas un qui le doive à la supériorité de son mérite ou de son habileté. Cent autres ailleurs font aussi-bien que lui, qui demeurent dans l'obscurité dont on ne daigne pas les tirer. Il y auroit une espece de honte à se déclarer pour eux. Ce qu'ils font de plus achevé seroit admiré s'ils le donnoient sous un autre nom. Mais sous le leur, il n'est pas digne d'être comparé seulement aux essais de ceux qu'un heureux hazard a rendus célèbres. Telle est la force de cette opinion qu'on a nommée la *reine du monde*. Mais ce n'est pas l'éloge du monde qu'on fait par ce proverbe; c'est une leçon qu'on nous donne de secotier ce joug qui tyrannise les esprits, & qui devient dans la conduite la source d'une infinité d'injustices.

De toutes ces réflexions, qu'il seroit aisé de pousser à l'infini, faites-vous une maxime générale de ne jamais juger par impression, de ne jamais agir par un sentiment confus, de n'en point croire à vos goûts de peser tout, de tout approfondir, de tout ramener à la regle

des jugemens qui ne doivent point être portés sans connoissance. Désiez-vous de tous les hommes. Mais n'appliquez point la mauvaise opinion que vous en aurez sans un examen sérieux, & des preuves non suspectes. Ne vous arrêtez point aux apparences, & ne soupçonnez point le mal où vous ne voyez que le bien. Soyez fâché de vous y tromper quelquefois : mais souvenez-vous qu'il est toujours moins dangereux d'estimer les autres au-dessus de leur prix, que de les traiter mal sur une fausse estimation de ce qu'ils sont. Rien ne les blesse avec plus de raison que l'injustice ; & vous devez toujours craindre les désagrémens que leur ressentiment peut vous causer. L'embaras est grand, quand vous êtes obligé de vous déterminer sur quelqu'un que vous ne pouvez connoître que sur le rapport d'un autre. Il n'est personne qui ne s'y trompe ; & le plus fidele peut vous tromper même sans le vouloir. Redoublez vos précautions ; ne

*Eccles.* 19. croyez pas à toute sorte de paroles. Qui-  
 4. conque pèche par cette légereté, pèche contre son ame, & contre le repos de sa vie.

## XXIII. LEÇON.

*Si vous avez besoin de conseils, craignez de vous tromper dans le choix. Que ceux que vous consultez soient éclairés & désintéressés pour eux-mêmes. Qu'ils connoissent vos vrais intérêts, & qu'ils les aiment. Soyez désintéressé vous-même, & joignez la réserve à la prudence. Donnez rarement les conseils qu'on ne vous demande pas, & sobrement ceux qu'on vous demande.*

UNE des maximes, qui peuvent le plus contribuer au repos de notre vie, c'est de ne rien faire d'important sans conseil. Nos lumières sont bornées. Nos conjectures sont incertaines. Nous ne sommes pas capables de tout prévoir; les événemens nous trompent; les expériences se démentent: nous ne jugeons infailliblement du succès d'aucune entreprise, Mais il faut l'avouer: c'est la précipitation de nos résolutions, & la présomption de notre suffisance, qui nous jette dans les contre tems & dans les grandes méprises. Un projet qu'on a long-tems médité dans soi-même; &

qu'on a pris soin de communiquer avant de l'exécuter, réussit ordinairement mieux. Un œil voit moins que plusieurs. Il y a des esprits plus pénétrants que les autres. L'étude du cœur, l'usage du monde, la connoissance des affaires, les sciences, l'âge, les situations, donnent des vues particulières sur beaucoup de choses, & le sage fait profiter au besoin de tous ces secours. Il écoute les conseils, & se fait un intérêt de ne rien faire dont il ait sujet de se repentir. Il n'y a que l'insensé qui se fie à ses propres pensées, & qui les croit toujours sûres : moins on a d'esprit & de capacité, plus on est communément orgueilleux & suffisant. Ces défauts sont assez odieux par eux-mêmes pour nous les faire éviter : mais ce que nous en devons le plus craindre, ce sont les suites funestes à notre repos ; c'est le fruit ordinaire d'une orgueilleuse témérité d'exciter des querelles & des inimitiés. La paix est le fruit des bons conseils.

La grande illusion des téméraires, c'est de s'imaginer qu'ils ne sont comptables à personne de leurs mauvais succès. S'ils ne réussissent pas, disent-ils, c'est leur affaire : mais nous ne faisons point de fautes dans la société, qui ne

P'intéressent par quelque endroit, & qui ne portent sur quelqu'un des coups qui réfléchissent sur nous-mêmes. Tantôt, c'est une sottise entreprise qui nous expose au ridicule, & qui décide quelquefois de toute notre vie, par l'opinion défavorable qu'elle laisse de nous dans le public; tantôt c'est une mauvaise affaire où nous nous engageons mal à propos, qui contriste notre famille & nos amis, qui les deshonne, qui nous met dans la nécessité d'avoir recours à leur crédit, à leurs sollicitations, à leurs secours, mais qui leur ôte le goût de nous servir, ou qui nous fait acheter leurs services au prix des rebuts & des humiliations. Quelquefois, c'est une démarche qui nous fait heurter contre la pierre; nous nous commettons avec les puissances; nous nous suscitons des ennemis redoutables, & nous perdons nos protecteurs. C'est un engagement que nous prenons contre toutes les règles de la prudence. C'est un penchant confus que nous suivons, & qui nous précipite d'abîme en abîme. Nous avons formé des nœuds qu'il faut rompre; nous nous sommes chargés d'un joug où nos forces succombent; nous devenons à charge à ceux que nous devons soulager; nous avons répondu,

& il faut que d'autres payent pour nous.

Les exemples de ces inconvéniens ne sont pas rares dans le monde; & si nous pouvions faire que tout ce qui s'y fait mal, faute de conseil, ne fût point fait, nous en aurions ôté bien des maux & bien des malheureux. L'imprudence en est peut être le vice le plus général & le moins avoué. Le caractere des insensés est de chercher ce qui leur nuit, & le nombre des insensés est infini, dit le sage. Mais personne ne croit avoir besoin de conseils. C'est notre aversion d'en recevoir. On fait qu'un grand Prince disoit de lui-même, qu'il aimoit mieux faire une sottise de son crû, qu'une belle action par l'avis d'un autre. C'étoit peut-être moins son portrait personnel qu'il vouloit faire, que celui de tout le genre humain. Les sages se proposent quelquefois pour exemple des fautes que font les fous, pour les engager doucement à les confesser, en leur épargnant la confusion d'être seuls à les commettre. Mais au fond, le discours du prince n'étoit qu'un aveu très-ingénu, dont pas un de nous ne devoit se défendre. Il est rare même qu'on se repente d'avoir agi sans conseil, & souvent on cite pour n'écouter personne, ce qu'on

a mal fait, pour n'avoir voulu rien écouter. L'aveuglement subsiste après la méprise ; on se croit sage parce qu'on a manqué de sagesse : c'est comme si nous répondions à ceux qui nous avertissent, de prendre des précautions pour ne pas tomber, que nous sommes déjà tombés plusieurs fois. Chacun sur cela doit penser à se rendre justice, & reconnoître ses vrais besoins. Le conseil est d'autant plus nécessaire, que les intérêts sont plus grands, & les suites plus importantes. Il faut bien peser ce que nous y mettons du nôtre, & ce qui peut en résulter de nuisible à ceux qui tiennent à nous par des liaisons étroites. Interrogez, demandez, consultez sur la résolution que vous avez à prendre, si votre place ou votre autorité vous donne droit d'y soumettre les autres.

Ce n'est pas qu'on doive en effet se confier à toutes sortes de gens, & leur révéler son cœur. Il faut se faire, s'il se peut, beaucoup d'amis : mais le conseil doit se choisir entre mille. Tous ceux que vous consultez, vous vantent leurs avis. La présomption ne manque à qui que ce soit. Mais il en est qui ne conseillent que pour leurs propres intérêts, & selon leurs goûts particuliers. La pre-

miere qualité de ceux qu'on pense à consulter, c'est d'avoir des connoissances. C'est la lumiere qu'on cherche, quand on se trouve dans les ténébres. Il est inutile d'interroger ceux qui n'en savent pas plus que vous. Un aveugle n'est pas fait pour conduire un autre aveugle. On se précipite avec ceux qui conduisent mal.

Mais le désintéressement est l'ame des conseils. Et chez qui le trouve-t-on par-fait? Tout est suspect dans le monde. L'homme doit se défier de ses enfans, de ses domestiques, & de ses amis même. Sachez avant toutes choses quels sont les besoins & les inclinations de ceux que vous vous proposez de prendre pour guides. Dans certaines situations, avec certaines vues, ils vous proposeront ce qui leur paroîtra le plus utile pour leur fortune, ou pour leur avancement. Ils planteront un pieu dans votre chemin, & vous diront, prenez par-là, vous irez droit à votre but, tandis qu'ils seront à l'écart pour observer votre chute. Dès qu'un homme vous est suspect par quelque endroit, défiez-vous de ses avis; s'il est capable d'envie, de jalousie, d'espérance, ce n'est pas celui qu'il vous faut. Les esprits de travers, les gens passionnés ne peuvent approuver que ce qui leur

*Eccles. 37.*  
9.

leur plaît. On ne consulte point un homme sans religion sur les choses saintes, un injuste sur la justice, une femme jalouse sur sa rivale, un lâche sur une entreprise militaire, un marchand sur un profit qu'on veut faire dans le commerce, un acheteur sur ce qui est à vendre, un envieux sur la reconnaissance des graces reçues, un malhonnête - homme sur l'honneur, un impie sur la piété, un ouvrier sur ce qui regarde son ouvrage, un serviteur paresseux sur une augmentation de travail & de services. Quels conseils ces sortes de gens donneroient-ils qui ne fussent, ou contre vous, ou contre eux-mêmes ?

Si vous avez un choix à faire, qu'il tombe sur un homme qui vous soit attaché, qui connoisse vos vraies intérêts & qui les aime; un ami sincere, un homme de bien: car il n'est point d'ailleurs de vrais amis; & ces amis précieux ne sont que pour ceux qui leur ressemblent. L'ame d'un homme saint découvre mieux la vérité, que sept sentinelles. Il y a mille occasions où nous n'aurions jamais besoin de lumieres étrangères, si nous avions nous-mêmes plus de probité, plus de droiture, plus d'amour pour la justice, moins de penchant à nous sa-

*Ibid.* 122.

tisfaire. Le désintéressement n'est donc pas moins nécessaire à ceux qui consultent, qu'à ceux qui sont consultés, & guères moins rare dans les uns, que dans les autres. On ne demande un avis avec plaisir, que quand on pourroit s'en passer, ou quand on se promet de le trouver tel qu'on le souhaite.

Vous êtes enchanté des pensées qui vous sont venues. La vanité succède à la complaisance; vous voulez communiquer votre projet, c'est-à-dire, que vous cherchez des applaudissemens; & ceux qui donnent dans votre sens, sont toujours les plus sensés des hommes. Une autre fois, vous avez de la répugnance à faire une démarche juste, & vous voulez justifier cette répugnance aux yeux de quelqu'un, pour vous y confirmer. Vous exposez foiblement votre engagement, & vous insistez sur les raisons que vous avez de ne le pas remplir. Si vous méditez quelque entreprise délicate pour la conscience, vous aimez qu'on vous rassure, & qu'on vous exhorte à faire ce que vous sentez bien que vous ne devriez pas faire.

La grande preuve de désintéressement à demander des conseils, ce seroit une disposition sincère à les recevoir.

quelques contraires qu'ils soient à nos propres vues, quelque peu flatteurs qu'ils soient pour nos penchans. Sans cette disposition, vous insultez ceux à qui vous paroissez donner votre confiance, plutôt que vous ne les consultez. Vous blessez leur amour-propre, & vous leur faites sentir qu'au lieu de les choisir pour vous éclairer, pour redresser vos vues, ou pour les diriger, vous ne leur demandez que des approbations dont peut-être vous leur ferez des crimes. Ils porteront dans votre esprit la peine de votre propre imprudence; laissez-leur du moins une entière liberté de vous dire ce qu'ils pensent; ne les accusez point d'être trop sinceres; & ne vous en prenez qu'à vous-même, si de bons conseils ne vous plaisent pas.

Ce n'est pas une obligation de suivre tous ceux qu'on vous donne; un bon doit être abandonné pour un meilleur: & ce sont quelquefois les circonstances du tems & des personnes qui doivent décider de cette préférence. Le bon conseil est celui qui se donne à propos. Un homme qui vous en donne un qui lui paroït plus sage, s'offense quelquefois de vous en voir suivre un autre. Il y a des gens, qu'il vaudroit mieux n'avoir

jamais consultés, que de ne pas suivre ce qu'ils conseillent : & ce caractère doit rendre attentif à bien connoître avant d'ouvrir son cœur. Mais après tout, il vaut mieux qu'un seul homme s'offense injustement, que de donner à plusieurs de justes raisons de se plaindre d'un conseil mal placé. Que faire dans toutes ces perplexités ? Travailler à s'instruire par ses réflexions & par ses expériences; se faire une conduite de principes, qui rende la nécessité du conseil rare ; que la peine d'en demander & d'en recevoir, vous ôte du moins l'envie d'en donner. Il faut y être forcé par de grandes considérations.

Ce n'est que trop pour nous, d'avoir à nous conduire, sans nous exposer à répondre de la conduite des autres. On nous fait mauvais gré, du mal que nous faisons de nous mêmes, ou sur de mauvais conseils : mais le crime est double pour ceux qui les ont donnés. Cependant nous n'attendons pas qu'on nous les demande. Le penchant que nous avons à la domination, nous entraîne. L'amour de nos propres pensées nous aveugle. L'impatience nous prend quand nous voyons faire quelque chose autrement que nous ne la ferions, ou que nous imaginions qu'elle doit se faire.

Nous nous croyons commẽ chargés du gouvernement du monde. Nous décidons à notre gré des affaires publiques, & des particulieres. Chacun se figure que tout iroit mieux dans l'Etat, s'il étoit consulté; nous brûlons dans l'ame de voir faire ce que nous appellons des fautes. Mais de quoi vous mêlez-vous? Ces fautes ne se font point sur votre compte; on ne vous demande point vos avis; ne les donnez point, & ne soyez pas fâché qu'on ne vous les demande pas.

Que vous reviendra-t-il de vos empressemens à conseiller? Vous commencerez par vous inquiéter vous-même, & vous aurez le chagrin de ne rien avancer; vous aurez affaire à des esprits indociles & suffisans qui vous révolteront; les irrésolus vous désespéreront; vous ne viendrez point à bout de fixer ceux qui doutent de tout, ni débranler ceux qui ne doutent de rien; plus vous paroîtrez avoir envie de donner des conseils, moins on en aura de les recevoir; vous perdrez la moitié de votre crédit, par la peur que vous inspirez de vous en laisser trop prendre. Personne ne mérite moins d'être écouté, que celui qui ne conseille que par l'amour de lui-même; & plus vous serez amoureux de vos

pensées, moins vous serez capable de souffrir qu'on ne les suive pas. Vous voudrez gouverner ceux qui gouvernent, & vous perdrez leur confiance. Ceux qui ne recevront pas vos avis, vous commettront avec ceux contre qui vous les aurez donnés. Les plus sages conseils ne réussissent pas toujours, & le blâme en retombera sur vous seul; vous offenserez, & ceux que vous aurez conseillés, & ceux qui prennent leurs intérêts; vous aurez donné trop légèrement des conseils décisifs sur la fortune, sur le choix d'un genre de vie, sur un engagement où la liberté ne se recouvre point: & toute la vie vous serez tourmenté par vos propres regrets, ou par les reproches des personnes que vous aurez rendues malheureuses. Quelle retenue sur-tout, si vous n'avez pas assez de lumières pour donner de bons conseils, & si vous n'avez pas assez d'autorité pour faire suivre ceux que vous donnerez?

Vous les demande-t-on: défendez-vous le plus que vous pourrez; excusez-vous sur votre peu de capacité, sur le peu d'étendue de votre esprit. Vous ne risquez rien à lui donner des bornes bien étroites. Elles le sont toujours plus qu'on ne peut dire: & nous n'en pen-

fois jamais assez modestement. Ayez plus de réserve à proportion qu'on vous marque plus de confiance. Considérez le caractère & la situation des personnes. Pesez l'importance des sujets, & craignez de donner des conseils, ou trop forts ou trop foibles. Il manque toujours quelque chose à ceux qu'on donne aux gens qu'on craint ou qu'on ménage. On va souvent trop loin pour ceux qu'on regarde avec indifférence; on fait comme les Médecins, qui hazardent les remèdes sur les personnes viles dont la perte touchera peu le public, & dont la guérison peut établir leur réputation.

Ces défauts se trouvent quelquefois dans ceux qui sont consultés par état. Les levres des prêtres sont les dépositaires de la science des mœurs. C'est de leur bouche, que les peuples veulent apprendre les décisions de la loi du Seigneur: mais ce seroit une chose infinie de leur exposer en combien de manières ils peuvent pécher, & par l'envie de donner des conseils au de-là de leur ministère, ou au-dessus de leurs talens; & par le peu de sagesse & de proportion qu'il y a de ceux qu'ils donnent, à ceux qu'on leur demande. Il leur seroit quelquefois de *Isaïe 3. 62* répondre humblement à ceux qui les

interrogent : je ne suis point Médecin :

- Amos.* 7. je ne suis point Prophète , & la sagesse  
 34. n'habite point en moi : je n'ai point reçu  
*Luc.* 12. le don de la science , & l'esprit de conseil. Mais il est au moins de leur prudence de ne point sortir de leur mesure , de ne point trop s'embarraffer dans les affaires du siecle , & de s'épargner les chagrins qu'ils essuient quelquefois de la part des familles , au sujet de la conduite domestique , des établissemens , des dernières dispositions. Ces endroits sont délicats , & la réserve ne sauroit être trop générale & trop scrupuleuse dans ceux qui sont consultés , de quelque caractère & de quelque profession qu'ils soient. Donner des conseils sur les différends des femmes & des maris , c'est , dit on , mettre ses doigts entre l'arbre & l'écorce ; on s'y trouve pris.

- Eccles.* 37. Si vous êtes sage , soyez-le premièrement pour vous-même , consultez la vérité sur tout ce que vous avez à faire , & qu'un conseil solide précède toutes vos actions. Pour les autres , que toute votre prudence soit de les laisser agir selon leurs propres vues , quand aucune raison ne vous oblige à leur proposer les vôtres ; songez que tout homme a peine à se défaire de ses préjugés , que personne

bonne n'aime à se laisser conduire au-delà de ses lumières ; & souvenez-vous avec un pieux auteur, qu'à bien compenser les avantages & les inconvéniens, il est toujours plus sûr de recevoir un conseil que de le donner.

---

## XXIV. LEÇON.

*On s'épargne bien des inquiétudes quand on fait éviter celle de sortir de ses propres affaires, de ses devoirs, de ses talens. Les peines les plus justes & les plus certaines sont celles qui suivent la négligence des bienséances. Il y en a pour les conditions, pour les âges, pour les professions, pour les sexes. Le repos de la vie veut qu'on les observe toutes.*

**N**E vous mêlez que de vos affaires ; faites ce que vous faites ; soyez ce que vous êtes ; mesurez-vous sur vous-même. Ne forcez ni vos talens ni votre destinée. Ne sortez ni de votre état, ni de votre âge, ni de votre caractère. Ce sont des préceptes aussi justes qu'ils sont simples, mais presque toujours aussi mal suivis qu'ils sont sages & nécessaires à la

tranquillité de la vie. Les plus grands troubles de la société, naissent du désordre. Les membres du corps ne changent point de place ; ils sont bornés dans leur usage aux fonctions qui leur sont propres , & l'économie se conserve. Notre première obligation , c'est de demeurer dans le rang où la providence nous a placés , & d'y travailler selon l'étendue de nos devoirs & de nos talens : mais l'homme qui n'a que son amour propre pour guide, voudroit n'agir qu'au gré de ses caprices. Ennemi de la règle & de la contrainte , il aimeroit à tout être, à tout faire , excepté ce qu'il est & ce qu'il fait. Il hait l'assujettissement ; il agit mollement quand son devoir l'applique , & sa vanité s'empresse pour les occupations qui lui sont étrangères. Il traîne son joug en esclave , & tandis qu'il le trouve au-dessus de ses forces , il en présume assez pour s'imaginer qu'il est capable de porter le joug des autres ; il sort de ses propres bornes ; il embrasse tout ; il quitte ce qu'il doit , pour ce qui ne lui convient pas ; il fait des démarches indiscrettes ; il suit des curiosités dangereuses ; il a quelquefois de bonnes intentions qui se terminent à faire plus de mal que de bien ; son orgueil n'est

point content du rang qu'il occupe ; un poste plus élevé le tente ; il veut toujours monter plus haut ; il choque les bien-séances , & ne se montre que par son ridicule ; il envie le sort & les plaisirs des autres ; il se figure des situations sans peines , & cette première inquiétude devient comme nécessairement la source d'une infinité d'autres qu'il pourroit s'épargner.

Comptez , s'il se peut , les malheureux ; ôtez ceux qui ne le sont que parce qu'ils ne font jamais rien moins que ce qu'ils doivent faire , & vous verrez combien il en reste peu dans les autres classes. Rien ne nuit plus à la science que de vouloir tout savoir ; rien ne nuit plus à la fortune , que la multiplicité des projets ; rien ne nuit plus au repos , que de ne pas se borner à ses propres affaires. On fait nécessairement mal quand on fait plus qu'on ne peut. La capacité de nos esprits n'est pas infinie. Si vous ne vous donnez pas tout entier à vos obligations , vous mécontentez ceux qui ont droit à vos soins ; vous vous attirez des reproches de négligence , d'injustice , de défaut de tendresse ; tout se plaint de vous , ceux de qui vous dépendez , & ceux qui dépendent de vous : le public & le particulier.

Mettez la faux dans la moisson des autres ; vous allez contre leurs intérêts ; vous les troublez dans une possession tranquille. Les contestations vont naître, & vous en payerez les dépens. La paix ne s'entretient dans les villes que par la police qui défend aux professions d'entreprendre les unes sur les autres. La seule jalousie de métier est de tous les états : mais il est de la justice que chacun jouisse de ses droits, de ses privilèges, de ses avantages ; & la vanité sur-tout combien n'est-elle pas jalouse des siens ? Elle se sent blessée de se voir enlever la gloire qu'elle croit avoir dans ce qu'elle fait. C'est la soupçonner d'incapacité, de vouloir remplir des fonctions qui lui sont commises. Ces usurpations ne se pardonnent point ; nous mesurons nos pertes sur l'estime des biens qui nous sont enlevés. Dans les emplois les plus serviles, dans les services les plus bas, on fait valoir ses titres ; on revendique des fonctions honteuses ; on dispute le droit de porter certains fardeaux à ceux qu'on devoit payer de leur peine quand ils veulent bien s'en charger. Ajoutez qu'on fait mal ce qu'on n'a pas appris à faire. Le cordonnier est cordonnier, & le médecin est médecin. Si celui-ci se mêle de faire des

fouliers, il chauffe mal; & si celui-là veut panser les maux de la tête, il tue ce qu'il entreprend de guérir, & seroit justement puni de sa téméraire suffisance.

Des indifférens! il n'y en a point pour vous quand on vous voit faire de ces sortes d'entreprises d'inquiétude. La seule indécence est un intérêt qui touche tous les esprits, & qui les blesse. Vous leur donnez de plus l'idée d'un homme vain, suffisant, impérieux; on vous regarde en petit, comme ces ambitieux qui forment le projet de la conquête du monde, chacun se tient sur ses frontieres pour les défendre; chacun veut être maître chez soi; l'esprit de domination révolte; il veut s'affujettir les autres, & les autres ne veulent point être assujettis. De quel œil voit-on ces gens dont les regards suivent les allures du monde, qui s'emparent des affaires étrangères, & qui veulent les mener à leur gré. Laissez-les faire, ils en viendront à bout, ils savent de tout; ils sont disposés à tout faire, si ce n'est peut-être les choses dont la nature les a rendus capables, gens turbulens, que leur curiosité porte à tout savoir, à tout pénétrer, qui s'informent avec une indiscrete curiosité du secret des

familles, qui vont interroger le domestique, qui se mêlent de corriger les enfans, ou de leur inspirer les partis qu'ils doivent prendre, qui font les mariages, qui s'entremettent dans les raccommodemens; on les renvoie avec raison régler leurs propres affaires, qui sont souvent les dernières pour eux; on les écarte comme ces enfans qui touchent à tout, comme ces oiseaux avides qui viennent recueillir le grain qu'on a semé dans son champ; on y met des épouvantails pour les empêcher d'en approcher; on les fait connoître comme des loups, contre qui la chèvre donne le mot du guet au chevreau; on craint qu'ils ne détruisent d'un côté, ce qu'on édifie de l'autre.

Quand on veut vivre long-tems en paix avec les hommes, se conserver des liaisons agréables, avoir accès par-tout, il n'y faut porter que des yeux, entrer dans les maisons comme dans ces cabinets de curiosités exquises qui ne sont exposées qu'aux regards. Y porter la main, c'est offenser ceux qui veulent bien les laisser voir: évitez ces indiscretions: ne vous inquiétez point de ce qui ne vous touche pas: ne vous engagez point dans une multiplicité d'affaires que vous ne pourrez suivre. Vous y ferez des

fautes, & vous en ferez puni, du moins par quelques inimitiés. C'est une extrême folie, dit un ancien, de se fatiguer par beaucoup de tourmens inutiles, & de n'y gagner que de la haine.

N'aspirez point à ce qui ne vous convient pas. C'est une seconde inquiétude, dont on paye trop cherement le plaisir mal-entendu. Il ne faut point faire de conquêtes, quand on ne fait pas gouverner les pays qu'on a conquis. Leçon pressante pour ceux qui forcent leur génie, qui veulent entreprendre plus qu'ils ne peuvent, qui se déplacent, & qui se chargent de remplir des postes au dessus de leur portée. On ne marche pas sur la tête; on n'entend pas des yeux; on ne voit pas des oreilles; on ne parle pas de la main. Le grand malheur de la société vient de ce que chacun n'y fait pas ce qu'il y devoit faire; & les gens déplacés ne peuvent être sans quelque inquiétude. Ne soyez point juge, si vous ne savez pas rendre la justice. Ne vous faites point le docteur de vos freres, si vous n'avez pas le talent d'instruire. Ne montez pas sur les toits si la tête vous tourne; n'entrez point dans les charges éminentes, si vous n'avez pas assez de supériorité pour paroître au-dessus de ce que vous aurez à

faire. Avec un esprit borné, ne recherchez pas la sur-intendance des villes & des provinces. On ne choisit pas les aveugles pour les mettre en sentinelle. Sans ces précautions, il faut qu'on fasse souffrir les autres, & qu'on en souffre. N'espérez pas d'être content dans le monde quand vous vous ferez mis dans la nécessité d'y faire des mécontents.

Tout le sera de vous, jusqu'à ceux qui ne souffriront rien de vos ineptitudes. On n'aime point les gens déplacés. Les yeux sont blessés de la disproportion de ce qu'ils font avec ce qu'ils sont. La paix, d'où naît le bonheur de la vie, consiste, dit S. Augustin, dans la tranquillité de l'ordre. Dieu nous en a donné le sentiment, & ce sentiment ne se dément que dans la dépravation. Nous aimons l'arrangement. Nous voulons qu'il regne chez nous, & par-tout où nous allons. S'il y a des endroits au monde où nous ne nous aimons pas, ce sont ceux où les objets sont disposés confusément, où les actions n'ont point de règle, où rien ne se fait dans le tems & de la manière qui convient; & dire d'un homme qu'il se plaît dans le desordre, c'est en dire tout ce qu'on peut penser

de pis d'une créature intelligente. Or l'arrangement se fait par les convenances des choses; & ces convenances s'étendent jusqu'à ce que nous appellons des bienféances, ou plutôt ce sont, selon la nature des objets, les bienféances mêmes.

C'est donc encore par le sentiment que nous en avons, & par le préjugé des usages dont il est l'origine, que nous sommes choqués de la conduite de ceux qui sortent de leur état en quelque maniere que ce soit. Entre les maux que le Sage avoit vus sous le soleil, il y en avoit un, dit-il, qui s'étoit échapé comme par surprise à la prévoyance du prince. C'étoit un sot placé dans une éminente dignité, & des gens de mérite réduits à vivre dans les degrés les plus bas. Des esclaves qui marchaient avec de grands équipages, & des grands qui marchaient à pied. Ce n'est pas toujours à celui qui gouverne qu'il faut s'en prendre de ces indécences, mais à l'ambition & à la vanité de ceux qui les commettent. Nous les voyons du même œil que l'Ecclésiaste. Les richesses, & ce qu'on appelle la fortune, ne donne aucun rang dans le monde. Elle est contraire au bien de la société qui consiste dans

*Eccles. 102*  
5. 6. 7.

l'égalité des avantages de ceux qui sont égaux par leur condition. Les distinctions ne conviennent qu'à ceux qui tiennent les premières places dans l'ordre public ; & ceux qui les affectent dans des places qui ne les leur accordent point, offensent tous les autres. On est donc blessé du faste des riches. Il y a toujours je ne fais quoi d'odieux dans leur opulence, quoique les moyens en aient été légitimes par l'établissement des loix & du commerce. Ceux qui donnent d'eux ces idées, n'entendent point leurs intérêts ; ils font penser à eux mal à propos ; ils réveillent des présomptions qui demeureroient comme assoupies, s'ils se tenoient dans la modestie qui leur convient. On ne dit point d'un homme modéré dans sa fortune, qu'il s'est élevé sans mérite ou par des routes détournées. C'est son ostentation qui fait souvenir qu'il se méconnoît, & qui le montre peu digne de ses succès. On ne tient point contre la tentation de le démasquer.

Quand vous voyez paroître dans le public la femme d'un commis ou d'un marchand de vin, chargée de pierreries & de parures superbes, ou traînée dans un équipage encore plus pompeux, vous

demandez, comme sans réflexion, qui elle est, & votre curiosité ne manque pas d'être bien-tôt satisfaite. Le sort de ces sortes de personnes est d'être reconnues par où elles veulent se faire méconnoître. Si les gens de fortune font des dépenses, ils font ce qui ne leur convient pas, & l'inconvenance les trahit; s'ils sont fiers, ils font ce qui ne convient à personne, & on les hait sans les connoître. Dans l'un ils pechent contre la raison qui doit rendre tous les hommes modestes; & dans l'autre, ils pechent contre les bienséances de l'ordre & de l'usage; & par-tout ils se font haïr.

Les âges ont leurs bienséances comme les conditions. Les convenances doivent regner par-tout; & c'est ce que les hommes n'étudient pas assez. Par cette négligence ils donnent dans le ridicule, dans le mépris, & dans l'aversion de ceux qui les voient. Sans jugement & sans respect pour celui des autres, ils ne suivent que les caprices d'une imagination qui n'est quelquefois pas moins dérégulée dans le déclin, que dans le premier feu de l'âge. Qu'ils écoutent donc la raison. C'est elle qui dicte les bienséances sur les vues qu'elle a de la nature des choses. Elle veut que toute la

conduite des jeunes gens ne respire que la défiance de leur foiblesse, & de ce qui leur manque du côté des avances que les années donnent; qu'ils se présentent avec un air aisé, mais modeste; qu'ils soient dans les compagnies comme à l'école de Pythagore; qu'ils écoutent, & qu'ils se taisent; qu'ils parlent rarement sans qu'on les invite à parler, & qu'ils parlent toujours peu, lors même qu'ils peuvent parler avec sagesse; qu'ils redoublent leurs réserves devant les personnes âgées ou respectables; qu'ils soutiennent modestement le rang que la naissance, la faveur, ou le mérite prématuré peut leur donner. C'est une leçon faite à tout homme choisi pour gouverner les autres, de se conduire avec eux comme l'un d'entre eux, & de ne faire sentir sa supériorité que par ses attentions, & par son exactitude à remplir ses devoirs. Mais cette leçon devient plus pressante pour celui qui doit balancer par la gravité de ses mœurs, le préjugé de sa jeunesse, pour ne pas s'exposer au mépris. Ce n'est pas moi, c'est S. Paul, qui, dans la personne de Timothée, donne cet avis aux jeunes Evêques, aux jeunes ministres de la parole. Ce n'est pas communément l'âge, mais les dé-

*Eccles. 32.*

*1.*

faits de l'âge, qui sont la cause & l'objet du mépris. On ne respecte jamais plus le mérite, que quand il a prévenu les années. Mais le vice toujours vice déplaît plus à mesure qu'il est plus déplacé par le contraste de l'âge. Les airs de suffisance ne conviennent à personne, parce que la modestie des sentimens doit être commune à tous les hommes: mais ces airs sont plus insupportables dans les jeunes gens, que par-tout ailleurs. On n'exige pas si scrupuleusement qu'ils aient toute la discrétion des vieillards dans leurs paroles, toute leur expérience dans le commerce de la vie civile, toute leur insensibilité pour les plaisirs innocens. On leur pardonne presque d'être dissipés & d'aimer les compagnies tumultueuses. On ne met à ce sujet pour eux que la modération seule au nombre des bienséances, parce qu'en toutes choses il n'y a plus que le vice au-delà des bornes de l'usage modéré.

Mais la vieillesse ne peut que se rendre odieuse quand elle affecte ce qui ne lui convient plus. Une personne âgée, qui veut être de toutes les parties où la jeunesse se rassemble, y fait un personnage qui la deshonne, & qui n'a pour succès que le désagrément & les humili-

liations. Y a-t-il rien qui révolte plus les gens sensés, qu'un vieillard, qui se joue de la sagesse & de la raison dans les intervalles que les infirmités lui laissent; qui ne s'occupe que de ce qui n'est plus fait pour lui; qui ne parle que de ce qui l'auroit justement fait mépriser, lors même qu'il étoit plus jeune, de galanteries, de commerces, &c. qui fait l'agréable avec ses rides & ses cheveux gris? Tout homme dégoûte de lui, quand on ne le trouve point ce qu'il doit être. S'il parle des choses qui ne lui conviennent plus, on peut encore admirer son esprit; mais on joint au mépris de ses sentimens la mauvaise opinion de son jugement & de ses premières mœurs. Parlez, vieillards; si vous parlez sage-

*Eccles. 32.*  
4.

ment, cela vous sied bien. Les réflexions sérieuses & les entretiens solides sont votre partage. Si vous les négligez, vous perdez vos avantages. Vous les perdez encore, si vous négligez une conduite qui vous procureroit des agrémens & du repos. Vous pouvez vous exempter avec bienséance de toutes les gênes que l'opinion a introduites dans le monde. Il vous est permis d'être sages, de prendre les choses pour ce qu'elles sont, de ramener les institutions à la

raison qui les fit toutes ; de vous en tenir scrupuleusement aux véritables devoirs , d'écouter la nature , de ne vous habiller que pour votre commodité , de ne manger que pour votre santé , de ne paroître qu'ou des obligations indispensables vous appellent. Retirez-vous du monde avec tout votre mérite. Quittez le jeu , tandis que vous gagnez. Si vous vous montrez dans votre décadence , ce que vous êtes fait oublier ce que vous avez été : vos défauts vous feront perdre l'avantage du souvenir que vous eussiez laissé de votre mérite. On seroit venu vous chercher pour vous rendre des respects acquis ; & vous ne vous produisez que pour recueillir le ridicule , que votre déplacement vous donne. Une plus grande précaution contre l'injure des saisons ; un ménagement plus soigneux de votre santé , ne scandaliseroit point les sages : mais ils sont scandalisés de vous voir affecter d'être jeunes , & le vouloir être.

Un vieillard , qui se donne pour un jeune homme , est un homme d'Eglise , qui veut marcher à la tête des armées ; un homme de robe à la Cour ; un bourgeois , qui fait le gentilhomme ; un solitaire , qui voit le monde ; une religieu-

se coquette. Toutes les disconvenances ont cela de commun, qu'elles offensent au premier coup d'œil. Le monde est un tableau, où chaque figure doit être peinte dans son caractère. Il faut que son attitude exprime la passion dont on la suppose animée. Un homme qui pleure & qui leve les mains au Ciel, ne donne pas l'idée d'un héros, & de la grandeur d'ame qui le caractérise. Un homme dissipé, qui se répand sans cesse au dehors, n'annonce pas l'esprit de retraite & de recueillement, qui fait l'anachorete & le ministre des choses saintes. Mais on n'aime point à faire ce qui convient. C'est une gêne pour la plupart des esprits, de se soutenir dans un état fixe, & de se souvenir toujours de ce qu'ils sont. La liberté est un sentiment qui ne meurt point dans les cœurs : mais il faut que le jugement apprenne à s'affujeter, quand on veut vivre tranquille. Si des Prêtres, si des Moines qui voient le monde, qui veulent être de ses divertissemens, qui se mêlent dans ses intrigues, essuient des railleries, des rebuts, des chagrins, tout ce qu'on peut leur dire pour leur consolation, c'est qu'ils vont chercher ces désagrémens, & qu'ils auroient tort de s'en plaindre.

Ce

Ce sont des imprudens, qui se blessent avec des armes qu'il ne leur convient pas de manier. Ce seroit à leur devoir de les ramener aux convenances: mais leur repos en dépend; & cet avis doit être encore plus pressant pour eux.

Que l'artisan se mêle de son art; que le solitaire se renferme dans les occupations de la solitude; qu'il pleure, qu'il prie: c'est-là son héroïsme, qui n'est que le suprême degré de la décence. Que celui, dont les levres sont consacrées à la dispensation des mysteres, ne les profane point par des bouffonneries, par des discours indécens, par des paroles capables de blesser la pudeur. Cette liberté ne sied à personne, & la défense en est générale dans l'Apôtre: mais il y a pour les ministres des autels, un degré de bienséance de plus à garder. Leur retenue doit être égale à celle des femmes.

Il y a pour ce sexe tant de bienséances particulieres, qu'il semble que le nom même n'en ait été inventé que pour lui. Plus foible que l'autre, on veut qu'il forme ses mœurs sur le sentiment de sa foiblesse; qu'il soit timide, modeste, réservé. Des airs trop libres, des manieres hardies, des démarches assurées,

des tons de voix trop mâles, un regard trop fixe, fait soupçonner le cœur, & laisse des impressions défavorables. Du côté de l'esprit, on veut de la douceur, & beaucoup de retenue. L'air important & décisif est un vice de tout sexe: mais on le pardonne moins aux femmes. Les soins, dont elles sont occupées, ont formé le préjugé, que les sciences leur sont interdites. Mais l'ignorance ne sied à personne. Elles ne doivent rien négliger pour s'instruire. On leur permet d'être savantes, pourvu qu'elles n'affectent point de le paroître. Cette affectation, qui dégrade le mérite des savans, rend les femmes ridicules aux yeux des hommes, qui ne veulent pas qu'elles le soient, & odieuses aux femmes qui ne le sont pas. Mais cette leçon pour elles n'est pas la plus nécessaire: il leur est bien plus funeste de négliger les autres bienféances propres à leur sexe. Et entre les bienféances générales, il n'en est point qu'un plus grand intérêt les oblige d'observer, que celle de l'âge. Il y a contre elles un préjugé dans la nature, qui doit leur apprendre, que si l'amour du plaisir & le desir de plaire sont des faiblesses excusables dans les jeunes, ce sont des desordres honteux dans les vieilles.

Quand le monde les en punit quelquefois par ses rebuts, elles doivent lui savoir gré de ne les en pas punir plus sévèrement.

---

XXV. LEÇON.

*La correction ne doit se faire que pour l'utilité de ceux qu'on est obligé de corriger.*

*Il faut y renoncer à tout intérêt personnel, & où peut naître l'emportement. User d'un grand discernement sur le caractère des personnes, sur la nature des fautes, sur la proportion des peines, & sur le moment de les appliquer. Ne point se rebuter de ce devoir par les inquiétudes qu'il cause, ou par l'inutilité des premiers soins. Ne jamais désespérer du succès. Il est également dangereux pour le repos de la vie, de ne point corriger, & de corriger mal.*

**L**E devoir de la société le plus difficile à remplir pour sa propre paix & pour celle des autres, c'est d'être obligé de les reprendre & de les punir. Les méchans se corrigent difficilement; & le nombre des insensés est infini. Il n'est personne qui ne fasse des fautes, & qui

*Eccles. 30.*

n'aïr besoin d'être relevé. Mais malheur à ceux qui sont chargés de cette obligation, s'ils ne savent pas s'en acquiter. C'est l'héroïsme de la vertu de bien traiter le vice. Cette fonction ne conviendrait qu'à ceux, qui ne sont animés contre les défauts du prochain, que par le zèle de la justice, & par la compassion de la charité. Il faudroit être sans péché, pour le punir dans les autres. Mais il faut du moins être sans passion dans le moment où ce devoir presse. Ce n'est pas à la colere de remplir les fonctions de l'amour. Qu'on ne cherche point à s'y satisfaire, à contenter son ressentiment, à se venger, à se délivrer des méchans & des imparfaits, à s'abandonner aux mouvemens de son impatience. Il n'est permis alors de penser à soi-même, que pour se souvenir qu'on a ses foiblesses; qu'on est capable de faire des chutes; que pour être touché de compassion pour ceux qui pechent. Qu'on songe à les guérir, & non pas à les insulter; qu'on leur prépare des secours, & non des invectives; qu'on ne se propose enfin que l'utilité de ceux qu'on reprend; qu'on aime leur salut comme le sien propre; qu'on n'épargne ni soins, ni peines, pour réussir à les ren-

être meilleurs. Cet objet demande un grand discernement, pour juger de la nature des fautes, & du principe qui les produit; pour y proportionner les corrections; pour s'accommoder au tems, au caractère, à la qualité des personnes, aux situations de leur esprit; pour ne pas les rendre incorrigibles, en voulant les corriger; pour ne pas s'attirer leur haine, au lieu de leur reconnoissance; pour ne pas craindre les suites d'une indocilité déraisonnable, & pour ne point abandonner le projet par le désespoir du succès.

Au seul exposé de ces conditions, on juge aisément de la difficulté de les remplir toutes. Nous ne manquons pas de zèle contre les défauts du prochain: mais ce zèle est rarement pur dans les pécheurs. Toujours quelque secret intérêt d'amour-propre nous anime contre ceux que notre état nous oblige à corriger. C'est quelquefois une antipathie naturelle, une aversion de caprice, une affection déréglée. Les parens ne sont que trop sujets aux prédilections, & les supérieurs aux préférences. Ceux-ci ne sont pas incapables de jalousies, d'envies, de délicatesses excessives sur le respect qu'on leur doit. Les maîtres ou-

trent ce sentiment. Entêtés de leur naissance, de leur rang, de leur fortune, ils mettent une distance infinie d'eux à ceux qui sont dans leur dépendance. Toutes ces dispositions influent du personnel dans l'idée des fautes qu'on doit reprendre ou punir. On y sent sa propre injure. C'est ce sentiment qui préside à la résolution de corriger.

Avec cela nous sommes tous peu capables d'agir par des vues tranquilles de devoir, de retenir les sentimens les plus justes dans leurs bornes, de nous fâcher sans pécher, & d'être sévères sans être emportés ou cruels. Quelquefois aussi c'est la haine du devoir qui nous irrite. On aime son repos. On se trouble de la nécessité de le troubler par des attentions, qui font craindre d'augmenter ses peines par celles qu'on est obligé de faire aux autres. On est lâche, ou le dépit qui détermine échauffe la bile. On punit ceux qu'on corrige, d'être forcé par eux-mêmes à les punir. On leur fait mauvais gré de son propre emportement. On est en colere d'être en colere; & on se venge de ceux qu'on ne devoit corriger que pour l'amour d'eux.

De quelle utilité de pareilles correc-

tions peuvent-elles être? Et quel mal au contraire ne produisent-elles pas contre vous-même? Vous voulez faire rentrer des gens dans leur devoir, & vous forcez du vôtre. Vous cherchez à les gagner, & vous leur montrez que vous les haïssez. Rien n'est plus difficile que de faire du mal, & de prouver qu'on aime. Ceux qui le souffrent doivent en être bien convaincus, pour le pardonner; & l'aversion qu'on leur laisse entrevoir, rend cette conviction plus qu'impossible. Vous les désespérez, au lieu de les consoler. Ils sentent qu'on ne peut haïr en même tems, & vouloir du bien. Par-là vous les faites moins repentir de leurs fautes, que vous ne leur inspirez le desir de se venger de vos mauvais traitemens. Vous ôtez à la correction son usage. Vous ne corrigez point, vous vous satisfaites, & vous faites en ennemi ce que vous deviez faire en pere, en maître, en supérieur charitable.

Quel moyen d'ailleurs, que dans l'emportement vous proportionniez les châtimens aux fautes? Personne ne sait mieux ce qu'elles méritent, que ceux qui les ont faites. Ils connoissent vos excès, & vous haïssent à leur tour avec

plus de raison que vous ne les haïssez. Leur haine est moins déplacée que la vôtre. Souvent ce n'est point vous qu'ils ont offensé. Ils n'ont péché que contre eux-mêmes; & la correction devoit être pour eux un remede, plutôt qu'un châ-timent. Ils ne sont coupables à votre égard, qu'autant qu'ils vous obligent à remplir au leur un devoir pénible. Mais vous l'êtes vous peut-être de plus d'une injustice. Vous êtes des medecins, qui les traitez pour une maladie, tandis qu'ils en ont une autre. Vous mettez l'appareil auprès des plaies, où vous épuisez leur foiblesse par des remedes trop forts.

Tandis que ce n'est que la colere qui vous agite, vous n'êtes plus capable des égards qu'un discernement de sang froid vous suggéreroit. N'entreprenez donc jamais de relever une faute, de donner un avis, d'ordonner une peine, d'exercer un châ-timent sans avoir bien approfondi votre cœur, sans sonder s'il n'est point indisposé par quelque endroit, contre la personne que vous avez à reprendre; s'il n'y a point contre elle quelque reste d'amertume, quelque ressentiment d'une injure passée, quelque mouvement jaloux, quelque soulevement de vanité, quelque impatience de l'ombrage.

Pombrage qu'elle vous fait, quelque impression de faux zèle qui doive vous rendre votre amour pour la justice, suspect; enfin quelque passion qui puisse vous aveugler, & vous empêcher de considérer à qui vous avez affaire, si c'est de son intérêt que vous êtes touché; si la faute est de foiblesse ou de surprise; si c'est négligence ou défaut d'attention; s'il y a de la malignité, de l'envie de faire le mal ou de vous déplaire; si c'est le penchant ou la violence de la tentation, qui fait tomber; si c'est le tempérament, si c'est l'humeur, si c'est la mauvaise habitude, l'indocilité, le mépris des premières corrections: toutes ces différences sont essentielles, & prescrivent une conduite différente. Il faut savoir se varier selon les besoins.

Ceux qui péchent par foiblesse ou par ignorance sont ordinairement plus prêts à se condamner, quand on les avertit de ces fautes qu'ils n'aiment point. Avec eux il faut plus d'instructions que de reproches, plus de douceur que de sévérité, plus de pitié que d'indignation: un avis donné sans aigreur les ramène. Il est dangereux de vouloir leur persuader qu'ils sont plus coupables qu'ils ne le sont en effet. La sévérité les

irrite, & la rigueur du châtement les jetteroit dans le découragement ou dans l'impatience. La pitié qu'on leur doit ne produit ni le zèle amer, ni les manieres dures. C'est à vous de les étudier, de les prendre par leur foible. Ceux qui sont obligés de corriger connoissent ordinairement les personnes qui dépendent d'eux. Ils vivent avec elles; ils les voient tous les jours, & dans tous leurs momens; ils en savent le bon & le mauvais, du moins il est de leur devoir de le savoir & de s'y appliquer. Les Médecins doivent connoître leurs malades, & les Juges, ceux qu'ils ont à condamner. Le gros de la vie décide de la nature des fautes qu'on y découvre. On ne devient pas mauvais dans un moment: les grandes maladies se préparent de loin par des indispositions secretes; & les grandes fautes sont précédées par les petites.

Celles qui viennent de la dépravation du cœur, les déreglemens d'habitude, les passions formées, donnent moins d'espérance de ramener les pécheurs, & doivent inspirer plus de ménagemens. Les corrections irritent celui qui pèche, parce qu'il veut pécher. Il se plaît dans son injustice, & ne peut souffrir qu'on

la lui reproche, ou qu'on veuille l'en détourner. C'est une de ces plaies douloureuses, qui ne peuvent se panser qu'avec d'autres douleurs; de ces maux invétérés, où le fer & le feu sont nécessaires. On n'applique les remèdes violens qu'avec de grandes précautions. L'habileté consiste quelquefois à tromper les malades, à les surprendre, à cacher son dessein, à prétexter tout autre chose que ce qu'on médite. Il est des momens où la violence du mal ne permet pas de tenter le remède. Il faut attendre que l'ardeur d'un accès se ralentisse.

Voilà l'image de la conduite que vous avez à prendre avec les pécheurs difficiles. Ce sont des ennemis qu'il n'est pas prudent de toujours attaquer de front. L'envie qu'on leur montre de les corriger les tient en garde. Il est plus sage de dissimuler quelquefois, de les attirer doucement par des manières où le mécontentement n'éclate point. C'est avec eux sur-tout, qu'on doit observer d'être sans émotion pour leur donner des avis où l'aigreur & la colere ne se fassent point sentir. La prudence veut qu'on leur donne le loisir de revenir eux-mêmes de l'emportement de la passion; les

contre-tems gâtent tout. Il est inutile de parler quand on ne vous écoute pas. Il est dangereux de punir un homme qui n'a pas eu le moment de reconnoître sa faute, ou qu'on n'en a pas convaincu. Différez, consultez, saisissez l'occasion qui se présente; suspendez la main qui doit frapper; c'est à la prudence à juger de tout.

Il y a des circonstances où le danger pressant, & le désespoir de trouver un moment plus favorable, ne permettent pas d'attendre pour appliquer le fer & le feu, que les malades y consentent. On les lie quelquefois pour arrêter leur résistance. Les remèdes violens agissent malgré la répugnance de ceux qu'on force à les prendre. Les répréhensions irritent presque toujours, quelques précautions qu'on ait prises. Elles sont reçues avec chagrin: mais le tems de la réflexion vient; on conçoit le tort qu'on avoit; on se reprend soi-même.

Le tems de corriger n'est donc pas toujours celui où les corrections plaisent; mais c'est toujours celui où l'on prévoit qu'elles peuvent être utiles. La nécessité de corriger n'est fondée que sur ce principe, qu'on ne doit jamais perdre de vue. C'est par-là qu'on décide

encore de la nature des châtimens : car rien n'est utile que ce qui convient.

Que vos corrections soient mesurées de plus sur les relations que vous avez avec ceux que vous corrigez, sur le degré d'autorité que ces relations vous donnent, sur les différens égards qu'elles vous prescrivent. L'enfant ne doit pas être traité comme le mercenaire, le mercenaire comme l'esclave, & l'inférieur comme le sujet. C'est par le défaut de ces attentions qu'on fait le mal pour le bien ; quand on ne se possède pas, on ne fait aucune différence des fautes, du châtiment, & des qualités. On frémit à la vue des emportemens des peres & des meres, à qui tout instrument est bon pour corriger leurs enfans, & qui faisoient tout ce qui se trouve sous leurs mains, pour les fraper. Les parens ni les maîtres n'ont plus parmi nous le droit de vie & de mort. La nature ne le donne à personne, & ils agissent comme s'ils jouissoient de ce droit. Ils donnent dans des excès qui ne sont propres qu'à rendre les défauts incorrigibles, & les hommes irréconciliables. Les peres font des vagabonds, les maîtres perdent de bons domestiques, les capitaines font des déserteurs, & les supérieurs des apostats.

Que n'auroit-on point à dire sur le peu de sagesse qu'il y a quelquefois dans la manière dont on élève les aspirans & les novices dans les communautés, & dans les maisons religieuses? On y punit sans égard à l'utilité des peines; on y traite les hommes comme les bêtes; on y révolte les esprits pour les humilier; on oublie qu'ils ont de la raison, tandis qu'on ne doit penser qu'à s'en servir pour redresser leurs travers, ou pour les ramener de leurs écarts. C'est à ceux qui tombent dans ces imprudences, à réfléchir sur les maux qu'ils font, & à décider s'il ne vaudroit pas mieux n'être jamais corrigé, que de corriger mal; qu'ils se souviennent du moins, que pour réussir dans les corrections, rien n'est plus nécessaire que la convenance des peines avec les fautes & les personnes.

Ce que je viens de dire sur la préférence des corrections omises, aux corrections mal faites, pourroit devenir en quelque sens une maxime générale; qu'on n'en abuse pas pourtant, pour négliger un devoir pénible, mais nécessaire. On se rebute quelquefois de l'inutilité de ses soins; on est tenté d'abandonner l'ouvrage; on hait naturellement la peine; on n'aime pas à chagriner, à vivre avec des

esprits toujours mécontents de soi; un défaut d'assurance & de courage; la crainte d'irriter le mal au lieu de le guérir; l'envie de conserver des amis, & l'amour du repos nous fait renoncer au projet, & nous en fait quelquefois méconnoître l'obligation.

Il est vrai qu'en succombant à ces tentations, on s'épargneroit beaucoup d'inquiétudes présentes, & de fâcheux retours de la part des incorrigibles; on acheteroit sa tranquillité propre au prix de la fausse paix, dont on les laisseroit jouir. Il est aisé de plaire par une douceur qui ne s'oppose à rien, par une complaisance qui semble tout approuver; par une indulgence qui laisse tout impuni. On accorde au contraire très-difficilement le desir de plaire & d'obliger avec une attention fidelle & severe à la justice. N'excuser jamais ce qui n'est point excusable; ne point favoriser les passions; ne point donner de foibles conseils; ne point hésiter entre la conscience & la peur d'irriter; ne pas se taire enfin, quand on doit parler, c'est une conduite difficile à concilier avec l'envie de ne point déplaire: mais les difficultés de nos obligations n'en sont point les dispensés; & dans ceux dont la charge est de corri-

ger & de reprendre, la douceur qui souffre tout change de nom ; c'est une nonchalance coupable ; ce n'est point une simple inaction , mais une vraie négligence. La charité qui fait le principe de tous les devoirs, doit être dans ceux qui répondent de la perte de leurs freres, une charité vigilante, ardente, forte pour reprendre, sans crainte de se troubler elle-même dans sa paix ; c'est leur bien, c'est leur salut qu'on doit se proposer uniquement ; & cet objet fait penser qu'on ne peut trop risquer ni trop faire, & ne croire jamais qu'on ait assez fait.

Le prétexte du peu de succès qui rebute est ce qui doit ranimer. Une ame humble se persuade que le mal vient du défaut de ses soins ; & cette pensée l'oblige à les redoubler, quoi qu'il en coûte. La charité va jusqu'à nous faire donner notre vie pour nos freres ; & ce n'est , à le bien prendre , qu'un devoir de justice. L'ordre de l'amour veut qu'on donne à chaque chose son prix : s'il falloit sacrifier notre vie pour notre ame, il n'y auroit pas à balancer ; & l'ame de notre frere qui ne doit pas nous être moins précieuse, demande de nous le même sacrifice. Mais vous en coûtera-t il tant? Qu'avez-vous déjà souffert, & que souffri-

riez-vous , si vous aimiez votre devoir ? Les peines que nous souffrons à le remplir , ne doivent point nous paroître des peines ; vous n'avez à craindre que celles que vous pouvez vous attirer en le remplissant mal.

Ce mal vient de ce que vous faites par passion , ce que vous devez faire par justice ; c'est l'amour propre qui se mêle , où la seule charité doit agir. Vous considérez dans ceux que vous êtes obligé de reprendre , ce qui vous offense , & non ce qui leur nuit. Vous cherchez moins à les gagner qu'à les réduire. Souvenez-vous que ce qui doit vous toucher dans leurs fautes , ce sont leurs fautes même : c'est la pitié des ames qui risquent leur salut , & se livrent à l'injustice en se roidissant contre des répréhensions nécessaires à ceux qui péchent. Craignez donc seulement de leur en donner sujet n'entreprenez jamais de les corriger , sans pouvoir vous répondre que c'est par amour que vous le faites. Si leurs réponses dures , si leurs menaces , si leur emportement & leurs injures vous ont ulcéré le cœur , commencez par vous guérir vous-même. Ce que vous direz avec un esprit ému , ressembleroit plus à la colere qu'au zèle , suspendez - en les mouve-

mens ; couvrez vos propres foiblesses ; laissez-leur voir en vous ce qu'ils doivent être ; ne montrez dans votre conduite & dans vos manieres , rien qui puisse leur donner un juste sujet de prise , réveiller leur aversion pour vous , redoubler leur malice. Ne vous dites jamais que vous avez trop fait & trop souffert , & pour regagner les esprits aliénés , & pour ramener la paix avec l'ordre.

Du reste , ne vous découragez point par les premiers obstacles ; ne cessez point de donner de bons conseils qui ne sont pas suivis. Aujourd'hui vous n'êtes pas écouté , travaillez à vous rendre digne de l'être demain ; les semences ne produisent pas leur fruit le jour qu'on les jette dans la terre. Ne vous dégoûtez point pour de petites froideurs ; ne vous heurtez point contre de mauvaises manieres ; ayez une condescendance prudente pour certaines foiblesses , en attendant le moment de les guérir ; souffrez patiemment un reproche , une brusquerie déraisonnable. Que ces contre-tems vous aident à mieux connoître les personnes , pour les prendre dans leurs bons momens & par leurs bons endroits : prenez à leur égard tous les sens & tous les

biais favorables ; sachez vous diversifier selon les différens caracteres, pour les approcher , pour traiter avec eux , pour instruire, pour exhorter, pour encourager , pour consoler quelquefois ; profiter des expériences qui vous ont réussi : instruisez-vous par celles dont le succès n'a pas rempli vos desirs : préparez des remedes aux maux que vous découvrirez ; prévenez par les réflexions les besoins futurs : étudiez enfin les momens de parler & d'agir ; ne négligez rien pour votre devoir & pour votre repos.

Les inconvéniens sont égaux à ne point corriger quand on le doit , & à corriger mal. Négligez de veiller sur la conduite de ceux dont vous êtes chargé : ils se dérangent, ils contractent de mauvaises habitudes, ils s'accoutument à mépriser vos corrections, & deviennent intraitables. Dans le monde ils vous deshonnorent ; ils vous causent des chagrins par les mauvais pas dans lesquels ils se jettent ; ils s'en prennent souvent à vous-même de leurs propres excès & des malheurs qui les suivent. Les enfans trompent les parens , ils les endorment de prétextes & de mauvaises excuses : mais dans une situation fâcheuse, leur indocilité vous reprochera de ne les avoir pas

corrigés , de leur avoir tout permis & tout souffert. Avec l'opprobre de leur mauvaise conduite , vous ferez encore chargés de leurs imprécations. Celui qui flate plaît , celui qui corrige offense : mais le tems rend à celui-ci la reconnoissance de ses soins , & à celui-là la haine que sa lâcheté mérite. Ne corrigez point, vous vous préparez des chagrins ; corrigez mal , vous vous faites des ennemis ou des incorrigibles , pires que les ennemis-mêmes.

---

## XXVI. LEÇON.

*Les ignorances & les foiblesses de l'homme demandent qu'il soit instruit & corrigé par les autres. Il se nuit , s'il refuse ces secours. S'il s'éleve contre la main qui le frappe , il fait redoubler les coups. La suffisance & l'indocilité le rendent odieux ; s'il conserve ses vices , il se rend inutile , incommode , malheureux. Il souffre de n'avoir pas voulu souffrir.*

**A** Ne considérer que l'amour-propre ; la nécessité d'être corrigé par les autres nous est beaucoup plus pénible

que celle de les corriger : mais l'intérêt en est aussi beaucoup plus pressant. L'humiliation nous déplaît, & nous haïssons tout ce qui nous rabaisse dans les esprits. Nous voudrions qu'ils nous crussent parfaits. Il est des défauts qui nous plaisent, & dont nous n'aimons point à nous défaire. Nous sommes avides du plaisir, ennemis du travail & de la contrainte: mais nous avons besoin des hommes, & pour vivre en paix avec eux, il faut que nous réformions en nous ce qui nous rend inutiles, odieux ou fâcheux dans la société. Nous y naïssons comme dans un pays étranger, dont nous ne savons ni les coutumes, ni les usages. Nous ignorons ce qui nous est utile à nous-mêmes, & nous ne savons pas nous conduire pour nos propres besoins. Nous apportons au monde des ignorances infinies. L'esprit le plus ouvert & le plus ami des réflexions, passeroit sa vie à méditer sans avoir appris tout ce qu'il faut qu'il sache. Avec le secours même des instructions, combien nous reste-t-il encore de ténèbres, d'incertitudes, qui ne peuvent se fixer que par l'expérience? Les sages croient ne l'être jamais assez, & trouvent souvent en effet qu'ils pèchent encore par surprise ou par défaut de lumière.

Que seroit-ce si nous étions sans secours , ou si nous les refusions ? Nous ressemblerions à des aveugles qui se heurteroiẽt à tout moment contre ceux qui viendroient à leur rencontre , qui offenseroient ceux dont ils ont besoin, qui seroient trompés par les mal-intentionnés, qui se tromperoiẽt eux-mêmes dans leurs attentions les plus réfléchies.

Mais il est un esprit de suffisance qui s'empare de notre vanité. Nous voulons voir plus clair que nos guides , & marcher de nous-mêmes dans les routes inconnues. Les moniteurs nous déplaisent & nous fatiguent. Nous nous précipitons pour n'avoir pas voulu les écouter. Défiez-vous de ce caractère , comme l'un des plus dangereux pour notre propre bonheur, & des plus odieux aux yeux des autres. Chacun sent par lui-même ce qui lui manque ; & celui qui croit se suffire ne donne qu'une idée d'orgueil & de méconnoissance de lui-même. Ecoutez les conseils , vous dit le Sage ; recevez les corrections de ceux qui vous redressent, afin que vous soyez au besoin capable de vous conduire. Vous n'aurez pas toujours des gens préposés à vous donner des leçons ; vous ne serez pas toujours sous la discipline de vos parens ;

Quel mauvais gré ne leur sauriez-vous pas quelque jour , s'ils négligeoient de vous former & de vous instruire ? Ces plaintes sont-elles rares ? N'est ce pas sur le défaut de l'éducation , qu'une infinité de gens rejettent leurs malheurs, ou les desagrémens d'une vie triste & desœuvrée ? Que ne me donnoit-on des maîtres ! que ne me faisoit-on apprendre quelque profession ! Mais combien ces regrets seront-ils plus cuisans , si ce n'est qu'à votre indocilité que vous pouvez vous en prendre ? Prévenez ces reproches ; ne méritez point qu'on vous abandonne à vous-même , & que vos dernières années vous fassent repentir des premières.

La sévérité des corrections est toujours amère : mais cette sévérité n'est que pour les indociles. La première faute se fait , dit-on , gratuitement ; la seconde doit, & la troisième paye. Sur la première on instruit , sur la seconde on menace , & pour la troisième on punit. On ne s'irrite pas toujours contre les premiers égaremens ; ils peuvent être le fruit de l'ignorance , de la légèreté , du défaut d'attention de ceux qui péchent ; ils excitent plus de pitié que de colère. On ne se fâche point de voir tomber les enfans,

dont les pieds ne sont pas encore bien affermis. On les avertit d'aller moins vite, & de prendre garde aux mauvais pas. Les jeunes gens ne connoissent pas quelquefois l'injustice de ce qu'ils font, ou ne la sentent pas dans toute son étendue. On les excuse. On croit n'avoir besoin que de leur découvrir leur devoir, pour les y ramener.

Mais s'écarter de son devoir après l'avoir connu, c'est montrer qu'on ne l'aime point, & qu'on se plaît dans le dérangement. Il y a plus de malice dans les fautes considérées en elle-mêmes : mais elles portent d'ailleurs un mépris personnel pour ceux qui les ont déjà reprochées, & qui ont droit de les corriger. On se joue de leurs leçons. On brave leurs menaces. Tout les engage à changer en rigueurs les ménagemens d'une douceur dont on abuse. Les verges deviennent inutiles à ceux qui se corrigent. Ils désarment la main qui les voudroit frapper. Mais les punitions sont préparées à ceux qui péchent par malice, & les grands coups pour les insensés qui ne se corrigent point. Celui qui se roidit contre le châtement, oblige à le redoubler.

Prov. 19.  
20.

L'indocile se plaît donc à faire lui-même

même le tourment de sa vie. Vous vous plaignez de ceux qui vous traitent mal, & vous les y forcez. Affreux renversement d'esprit ! Dépravation déplorable ! Quel goût pouvez-vous trouver dans un moment de paresse qui vous prépare une grêle de coups, & qui va vous faire surcharger d'un nouveau travail, qui vous privera des délassemens & des récompenses qu'on accorde aux esprits assidus ? De quel calme pouvez-vous jouir dans des inutilités ou dans des négligences qui ne nous procureront que des reproches, & des froideurs de la part de ceux de qui vous pouviez attendre des louanges & des amitiés ? A quel prix achetez-vous une partie de plaisir qui vous fera dans la suite observer de plus près, qui vous retiendra dans une longue contrainte ? Que gagnez-vous à tromper les soins de ceux qui sont préposés sur vous, à vous dérober à leur vigilance, à fuir leurs yeux, à prétexter des occasions, à concerter de fausses excuses, à nier des faits qui se révéleront d'eux-mêmes ? Vous n'évitez la peine de vos surprises & de vos dérangemens, que pour irriter davantage, & pour vous rendre infiniment plus odieux, en vous faisant paroître plus coupable. C'est par des

fautes que vous prétendez excuser vos fautes ; & ces nouvelles fautes méritent leur châtement propre.

Le grand gain que vous me paroissez faire dans votre indocilité, c'est de conserver vos vices : & ce gain funeste est la plus déplorable de toutes les pertes. Les vices sont toujours haïssables d'eux-mêmes, & font le malheur de l'homme, quand il auroit à vivre seul. De tous les tourmens de la vie, il n'en est point de pire que de n'être pas ce qu'on doit être, & de ne pouvoir vivre en paix avec soi-même. Mais à cet intérêt personnel, ajoutez les désagrémens que les vices attirent dans les relations qu'on est obligé d'avoir avec les autres. On les fait souffrir & on en souffre. Vous avez vû par-tout que cette alternative est infaillible. Quelque défaut que vous apportiez dans le monde, vous ne l'y apportez pas impunément.

Les hommes agissent avec nous selon l'idée qu'ils s'en forment. On n'a pas toujours de quoi les forcer à se contrefaire par des intérêts de crainte & d'espérance; & dans la liberté l'opinion domine. C'est elle qui décide du bien & du mal qu'ils nous font, de leurs services, ou de leur rebuts; de leur bon accueil, ou de leur aversion.

Mais la seule iadocilité à se corriger de ses défauts, en est un qu'on ne traite jamais avec la moindre indulgence. Il n'en est point qui donne de nous des impressions dont on puisse moins se défendre. Nous avons tous de l'aversion pour les corrections. Mais les aversions illégitimes se démentent toujours, & se condamnent partout où leur intérêt ne se trouve point. Nous sentons l'injustice du vice. Nous reconnoissons la nécessité de s'en corriger; & toujours plus sévères pour les autres que pour nous-mêmes; notre aversion pour les corrections, se tourne contre les incorrigibles. Les fautes volontaires nous révoltent; & de tous les méchans, le plus odieux, c'est celui qu'on fait qui le veut être. Celui qui se plaît dans sa malice sera deshonoré. L'homme est foible, & on en a pitié, tandis qu'il n'aime point sa foiblesse. Mais s'il l'aime, s'il ne veut pas qu'on cherche à l'en guérir, on le considère comme un pécheur désespéré, comme un infirme dont le mal est sans remède, comme un homme, en un mot, sans retour.

Funeste préjugé dont il doit lui-même sentir toute la force! On ne moissonne que ce qu'on a semé. Le jeune-

homme qui veut marcher dans sa propre voie, ne la quittera point, lors même qu'il sera devenu vieux : mais il n'évitera pas du moins le mépris, & la juste aversion que le monde a pour les incorrigibles. Il n'est point de vie qui puisse moins se cacher, & qu'on cache moins. Les plaintes des parens & des maîtres éclatent, & se répandent. Ils cèdent quelquefois à leur impatience contre leurs intérêts. Ils deshonnorent leur propre sang. Une mere ne sait pas se modérer sur les imperfections de sa fille : & si par malheur cette fille n'en est point aimée, ses défauts sont exagérés sans mesure. Un pere décrie lui même un fils qui ne paye ses soins que par des chagrins : Les plus sages & les plus discrets ne peuvent se taire en certaines conjonctures décisives. Le tems vient d'établir ce fils ; & ces défauts le rendent incapable des emplois qui conviennent à sa naissance. Il faut avouer cette incapacité qui n'est que le fruit de son libertinage ; dire qu'il a de l'esprit, mais qu'il n'a rien voulu faire. Il y a des emplois de confiance qui demandent de la probité, de la prudence, de l'assiduité, de la vigilance ; & l'on n'a, pour toutes avances, que les vices contraires. Une

filles ne s'est occupée que du soin de sa parure & de ses amusemens; elle n'a voulu ni cultiver son esprit, ni exercer ses mains, ni s'appliquer aux besoins du domestique; est-ce là de quoi faire une femme forte, ou du moins une femme raisonnable, dont l'époux puisse se trouver content? Elle payera peut-être cher la réputation qu'elle s'est faite par ses manières indépendantes.

L'indocilité se trahit d'elle-même: il faut faire quelque chose quand on ne fait pas ce qu'on doit. On est quelque part quand on ne se rend pas où le devoir appelle. On a des complices & des confidens quand on donne dans le libertinage. On sait qu'un jeune-homme est dans le cours de ses études, de ses exercices, de son apprentissage; & on le voit par-tout ailleurs qu'où ces occupations devroient le retenir. On demande ce qu'il fait; & on apprend qu'il ne fait rien moins que ce qu'il doit faire. Ceux qui se prêtent aux dérèglemens de la jeunesse, qu'en pensent-ils? Quelle opinion se fait-on d'une fille qui veut qu'on lui procure certaines entrevues dérobées, qui confie des lettres secrètes à garder, qui se sert de personnes suspectes? Elle assure qu'il n'y a rien que d'innocent

dans tout ce mystere; mais l'amitié n'empêche pas qu'on ne la soupçonne. Le secret qu'elle achete est peut-être gardé, mais aux dépens de l'estime des personnes mêmes qui la servent. On n'imagine point qu'on ne se cache que pour faire du bien. On ne persuade pas à tout le monde que des parens soient aussi déraisonnables qu'on le dit, & qu'ils s'opposent à la fortune de leurs enfans. On se nuit toujours quand on fuit des yeux à qui rien ne devrait être caché. Il y a des défenses faites & violées. On présume que les défenses étoient justes; & le violement laisse pour le moins des soupçons peu favorables.

Quelle présomption de désordre contre des fils de famille qui empruntent à gros intérêts, qui ont des appartemens ailleurs que dans la maison paternelle? La moindre justice qu'on leur fait, c'est de les regarder comme des dissipateurs qui se ruinent par des dépenses prématurées; qui ne trouveront pas une femme dont la dot puisse payer toutes leurs dettes. Est-ce défaut de fermeté de la part des parens? Est-ce excès de licence qui rend ce désordre si commun de nos jours? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il barre une infinité de jeux

nes-gens. Il leur ferme des portes qui leur seroient ouvertes. Il leur fait refuser des établissemens qu'on iroit leur offrir, si l'opinion de leur indocilité n'étoit pas si dominante.

Malheur à ceux qui leur en donnent l'exemple, ou qui la leur inspirent. C'est la peste particuliere à notre siècle. Jamais l'autorité, qui préside au reglement des mœurs, ne fut si méprisée. Rien n'est si recommandé dans les saints livres, que le respect qu'on doit à ses parens. Rien n'étoit plus étendu, que l'autorité que les loix Romaines leur donnoient sur leurs enfans. Mais aujourd'hui il y a comme une conjuration formée pour secouer ce joug. On s'exhorte mutuellement à se soustraire à la discipline. La jeunesse veut se gouverner elle-même. Déjà même les parens sont en partie subjugués, & croient que les autres doivent recevoir la loi de ceux à qui la nature leur a donné droit de la donner. On les traite de fâcheux & d'incommodes quand ils ne laissent pas assez tôt à leurs enfans une liberté dont ils ne peuvent qu'abuser. On les accuse de radoter quand ils veulent bien se réduire aux simples conseils. Il n'est plus question de les écouter, quand ils prétendent

dent conserver leur empire. Il est décidé que la raison doit céder à la coutume. Aussi quels hommes, & quelles mœurs voyons-nous !

Que ceux qui veulent se défendre de cette contagion s'arment de maximes ; qu'ils se représentent qu'il n'est jamais honteux de se rendre à des devoirs que la nature même prescrit ; qu'ils souffrent les répréhensions quelque dures qu'elles leur paroissent ; & qu'ils se souviennent que le sage qu'on corrige ne murmure jamais ; que toute affliction est supportable quand elle vient de ceux qui nous aiment ; que toute vengeance est douce ; excepté celles de nos ennemis ; que c'est une heureuse persécution que celle qui n'attaque les personnes que pour détruire le vice ; qu'il vaut mieux enfin se voir repris par un homme prudent, que d'être trompé par les flateries d'un adulateur ; que l'esprit d'indocilité toujours funeste aux gens du monde, ne l'est pas moins à ceux qui s'en retirent ; & que c'est le comble de la honte, & l'excès du malheur d'être indocile après l'obéissance promise. C'est une maxime, dont la vérité ne se dément nulle part ; que dans tout état il faut, pour vivre content, que chacun soit ce qu'il doit être.

A ces

A ces réflexions on peut ajouter celles qui se trouvent dans les leçons XIII. XXI, XXV, & XXX, de la première partie. La doctrine des mœurs est un cercle, dont on ne sauroit considérer chaque point avec une précision qui le détache absolument de ceux qui le touchent. Le cœur, d'où les principes se tirent, est un monde, dont on ne peut dresser des cartes particulières, sans qu'il s'y trouve quelque partie des pays limitrophes. Veut-on le peindre par ses différens côtés, c'est le modèle exposé dans les Académies. Chaque élève en fait une figure particulière. Mais les contours extérieurs rentrent nécessairement les uns dans les autres. Il est impossible, en un mot, de traiter séparément les divers sujets de la morale, sans tomber dans quelques espèces de redites. Je n'ai rien négligé pour épargner aux Lecteurs l'ennui qu'elles pourroient leur causer; & j'aime mieux les renvoyer aux endroits que je leur indique, que de les arrêter ici plus long-tems pour n'y rien lire de nouveau.

## XXVII. LEÇON.

*Le penchant l'emporte toujours chez nous sur le devoir. Nous voulons user du droit de reprendre, quand nous ne l'avons pas; conserver nos défauts, & forcer les autres à se défaire de ceux qui nous incommode. L'entreprise en est aussi nuisible à notre repos, qu'injuste en elle-même. Il est toujours plus sage & plus facile de s'accommoder aux hommes, que de les réduire.*

**L**Es contradictions de nos penchans & de nos devoirs se retrouvent partout. Il suffit presque d'être obligé de corriger les autres, pour y sentir des répugnances, & pour y trouver des peines. Mais nous brûlons de les reprendre, quand nous n'avons aucune autorité de le faire, Nous oublions alors notre antipathie pour les répréhensions; & nous ne songeons point qu'elles doivent être d'autant plus désagréables, qu'elles sont plus illégitimes. Si notre caractère ne nous porte pas à la vengeance; si la raison nous en fait connoître l'injustice & craindre les excès, il nous est assez ordi-

naire d'imaginer une ressource qui présente plus de modération, mais qui ne contient pas plus de sagesse. C'est d'entreprendre de tout réduire à nos sentimens, à nos préjugés, à nos manieres de penser & d'agir; entreprise, dont l'impossibilité devoit nous ôter l'envie, mais dont notre inquiétude se laisse éblouir. La charité, qui fait tout supporter ne s'afflige des défauts des hommes, que pour l'amour d'eux-mêmes. Elle consent à les souffrir, sans consentir à leur être inutile. Mais elle les souhaite meilleurs, sans songer s'ils seront plus supportables, & quand elle n'a point de moyens de les changer, elle s'accommode de ce qu'ils sont, sans inquiétude de les plier à ce qu'elle veut. Mais la modération de l'amour-propre n'est point le fruit de sa patience. Il ne peut sentir les défauts, sans desirer de les détruire pour sa propre satisfaction. Il pense à les réformer pour n'en avoir rien à souffrir. De-là naît une attention continuelle à donner des conseils, à vouloir éclairer les autres, à les conduire, à relever toutes leurs fautes, à ne leur rien passer, à les reprendre, à leur faire valoir ses propres opinions & sa conduite. Mais on perd le tems; on augmente

ses peines ; on s'en fait de nouvelles ; & rien n'est plus inutile & plus dangereux que cette prétendue sagesse, qui s'érige en réformatrice.

Le conseil est un des premiers moyens qu'on peut employer pour ramener ceux qui s'égarerent, & pour les mettre dans ses intérêts. Mais dans les allures ordinaires de la vie, le conseil devient le plus souvent inutile à celui qui le reçoit, & nuisible à celui qui le donne. Ce dernier offense ceux qui ne lui sont liés par aucun engagement ; on ne fait que se couvrir à leurs yeux du ridicule des donneurs d'avis : on perd la confiance de ses amis même, sans les rendre meilleurs. Il y a plus à gagner à les supprimer incorrigibles. On ne va pas loin dans l'amitié, quand de part & d'autre on ne consent pas à se passer du moins les petits défauts. Il arrivera que vous voudrez en faire remarquer, qu'on ne convient pas d'avoir, ou qu'on prend pour des vertus. Il en est dont on ne veut pas reconnoître l'injustice, qu'on n'avoue point pour des défauts, ou qu'on avoue avec aussi peu d'envie de s'en corriger, que si c'étoient de belles qualités.

Avertissez des gens de condition de leur fierté, de leur hauteur, de leur dé-

fauts d'égards, de leurs airs humilians, de leurs paroles dures; le grand nombre vous dira qu'il faut avoir de la dignité, savoir conserver son rang, faire sentir ce qu'on est. Ce que vous leur reprochez, c'est ce qu'ils affectent comme un mérite qui leur est propre. Le mérite lui-même, le vrai mérite a quelquefois des défauts, qui naissent de l'opinion qu'il a conçue de ce qu'il est, & qu'il se croit permis. On manque d'humanité, de ménagemens; on abuse du tems, des soins, de la patience des hommes; & on les croit encore trop heureux; du moins, on ne convient pas qu'ils aient le moindre droit de se plaindre.

Vous en rencontrez d'autres, qui se font fait, sur les actions les plus libres, une sorte de sentimens délicats qui ne sont qu'à eux, mais dont ils sont si peu disposés à se défaire, que vous leur paroîtriez le personnage le plus incommode, si vous ne vous faisiez pas vous-même des devoirs de leurs façons de parler & d'agir. Ils sont singuliers en tout, & trouvent fort mauvais qu'on ne leur ressemble pas. Ne pas les servir; ne pas les recevoir; ne pas leur donner à manger selon les formes qu'ils se sont figu-

rées, c'est les offenser; & vous voudriez les obliger à changer! Vous ne les connoissez pas. Ils vous regarderont avec un ris moqueur. Ils auront pitié de vous & de votre rusticité.

Serez vous mieux reçu, si vous entreprenez de faire rougir ceux qui se sont fait mille autres délicatesses purement affectées sur le goût, sur la complexion, sur des foiblesses, en un mot, dont ils devroient en effet avoir honte. Ils s'en sont fait une espece de gloire. Ils trouvent qu'il est beau d'avoir des vapeurs; ils sont sujets à des peurs insensées. Ils pâlisent à la vue de certains objets qui n'ont rien de terrible. Ils ont des attachemens & des préférences, dont il ne sauroient vous dire la raison; mais ils les ont; c'est leur goût. Ils aiment les chiens, & ne comprennent pas comment on peut souffrir les chats. Vous leur direz qu'il ne faut aimer ni les chats ni les chiens; & ils ne vous conçoivent pas. Il faut que vous ayez un cœur cruel, si vous ne savez aimer que vos semblables, & ceux que Dieu vous ordonne d'aimer. Vous n'avez pas encore tout vû. Ils frémitront, si vous venez à nommer une fleur, dont l'odeur ne les incommode point. Ils veulent ressembler à ceux

qu'elle incommode, ou qui le disent comme eux. Il faut absolument qu'ils sympathisent avec quelques sotes gens; & ils sont eux-mêmes doublement sots, sans en vouloir convenir. Ramenez-les maintenant à la raison, sur des petitesesses extravagantes où la raison se perd. Vous perdez vous-même votre peine & votre huile. Vous voulez blanchir un negre, qui ne se trouve beau que parce qu'il est noir.

Voulez-vous, réformateur, que je vous donne un sûr présage de vos succès? Il ne vous viendra, vous dirai-je, ni de l'Orient, ni de l'Occident, ni du Midi, ni des montagnes désertes. Tournez les yeux sur vous-même. Si vous vous jugez avec équité, vous conviendrez qu'on auroit toutes sortes de raisons de vouloir vous faire abandonner le ridicule ou l'irrégularité de votre caractère. Le souffririez-vous, vous qui croyez qu'on doit vous tenir assez de compte de l'aveu de certaines fautes où vous retombez incessamment, comme si les peines que vous causez devenoient plus légères à proportion que vous ajoutez à leur poids. Vous êtes d'une étourderie perpétuelle, dont vous ne songez point à vous corriger. Il vous

arrive de parler long-tems & ridicule-ment. Vous interrompez, & vous ne le sentez point. Les discours désobligeans vous sont familiers. Vous extravaguez, quand vous vous mêlez de raisonner ; & vous ajoutez que vous êtes ainsi fait ; que vous dites ce que vous pensez. Est-ce donc une bonne qualité de parler mal, & mal à propos, quand on pense mal ? On trouve que vous êtes colere, inégal, querelleux, pointilleux, chagrin, capricieux ; & vous répondez que c'est votre humeur. Prétendez-vous par-là vous excuser, ou convenir que vous avez des défauts irrémédiables ? Vous voulez qu'on vous les laisse ? Laissez donc aux autres ceux dont vous souffrez. Si vous ne pouvez pas vous rendre vous-même tel que vous voudriez, vous diroit un pieux Ecrivain, comment pourriez-vous réduire les autres au point que vous souhaitez ? Ils sont ainsi faits : faites-vous à eux, puisque vous ne réussirez pas à les faire à vous.

Si le cœur tient si fort à des petitesse auxquelles il ne devrait jamais se laisser prendre, essayerez-vous de l'arracher à de grandes passions ? Un homme prêt à vous dévisager, quand vous voulez

déranger ses coquilles, souffriroit-il que vous vinssiez enlever ses trésors? & renverser sa maison? L'attachement est la mesure de la colere. N'allumez pas les charbons des pécheurs en voulant les reprendre, de peur que le feu de leurs péchés ne vous consume par ses flammes. Quand on est réduit à vivre avec des caracteres violens, avec des esprits opiniâtrément décidés pour un grand vice, il ne reste presque plus d'espérance de paix, que celle du silence & des dissimulations. Tenez-vous tranquille, tandis que le tonnerre gronde. On en attire les coups sur soi, quand on agite l'air. Ne remuez pas une bile déjà trop échauffée; donnez à l'humeur le tems de prendre son cours; & ne songez qu'à vous en mettre à couvert. Il y a des tems où la prudence veut qu'on se tienne sur la défensive. On risqueroit tout en attaquant un ennemi, tandis qu'il peut se battre avec avantage. Profitez des bons momens; & laissez aux mauvais leur mal. Que les peines gratuites, que vous ne vous attirez point, vous ôtent l'inquiétude de vous en procurer de nouvelles.

Le plaisir de la vanité ne vaut pas qu'on l'achete au prix de son repos. Où

vous conduit l'envie de trouver de la docilité dans les esprits, sur des sujets où vous n'avez point d'autre intérêt, que détablir la supériorité du vôtre ? Vous ne réussirez presque toujours qu'à faire sentir avec chagrin votre humeur impérieuse. Le mérite le plus frappant, ne fait pas toujours autant d'impression que nous nous l'imaginons, sur les caractères même les plus raisonnables. Chacun est jaloux du sien, jusqu'à ne pouvoir souffrir un mérite contraire. C'est par la complaisance mutuelle que les volontés se concilient. Il faut louer quelquefois ; & se soucier peu d'être loué ; ne point attaquer de front l'amour-propre ; savoir au contraire le ménager à propos, & lui faire goûter ses vrais avantages. N'oubliez point, que pour être content dans le monde, il faut que le monde soit content de vous ; & que vous ne le contenterez jamais plus sûrement, qu'en paroissant content de lui.

N'exigez pas des hommes que leur conduite réponde toujours fidèlement à leurs connoissances. Il y a chez nous trop de mesintelligence entre l'esprit & le cœur. Nous enseignons les autres, & nous ne nous enseignons pas nous-mêmes. Que direz-vous à celui qui don-

ne des préceptes, & qui ne les suit pas: qui débite les maximes les plus judicieuses, & qui ne fait pas se conduire? Vous rencontrerez à chaque pas de ces hommes pleins des plus belles spéculations, qui se font honneur de savoir discerner les esprits, de connoître les caracteres, de démêler les mouvemens des cœurs les plus secrets; qui possèdent enfin la science des mœurs, & qui font profession d'en débiter par-tout les plus beaux principes. Demandez-leur pourquoi ils n'exercent pas sur leur propre fonds ce talent, qu'ils ont de découvrir les foiblesses de la nature, & tous les détours de l'amour-propre? Pourquoi tant de lumieres dans l'esprit, & tant de dérèglements dans les mœurs, tant de sagesse dans les discours, & tant d'irrégularités & d'indiscrétions dans la conduite? Représentez-leur qu'ils voient ce qu'il y a de meilleur, & qu'ils font ce qu'il y a de pire. Ils en conviendront; & par cet aveu, toute votre philosophie se verra déconcertée. Le cœur est bien difficile à prendre, quand on ne peut plus l'attaquer par les armes de l'esprit.

Vous exigez trop aussi d'un mérite médiocre, si vous voulez qu'il se réduise à n'aspirer qu'à ce qui lui convient.

Le grand défaut de sa médiocrité, c'est de ne se pas connoître. Perdez ce principe de vue ; votre aversion s'attache à ceux qui prétendent des graces, & votre animosité à ceux qui les distribuent sans discernement. Mais vous êtes plus injuste qu'eux. Vous exigez que des vues basses apperçoivent de loin les objets, ou que les aveugles ne se méprennent point dans le discernement des couleurs.

Votre envie de réformer est moins excusable encore sur les disputes indifférentes. Quelle manie de tout ranger à votre opinion, de faire tout céder à vos raisons ! Laissez aux esprits leurs travers. si vous ne pouvez les redresser. L'impatience vous prend sur ceux qui font mal ce qu'ils font. Vous croyez avoir seul tout le bon goût ; & vous ne pouvez souffrir qu'on ne le suive pas. Mais le goût se donne-t-il à quelqu'un, quand il ne l'a pas reçu de la nature ? La délicatesse, l'idée de perfection, l'adresse exquisite, & le discernement du bon au meilleur, & du meilleur à l'excellent, sont des dons que l'art & l'exercice ne suppléent point. Ne croyez pas pouvoir tirer les gens de leur mesure. On n'apprend point au bœuf à mar-

cher légèrement, ni à la tortue à voler. Trouvez bon que chacun soit ce qu'il est, ou ce qu'il peut être. Sans cette indulgence, vous offensez en reprenant, & vous n'instruisez point.

Il n'y a qu'une seule conjoncture où nous puissions faire sentir au prochain ce qu'il y a de blâmable ou d'humiliant : c'est quand il s'agit de condamner le vice, & que nous avons droit de le reprendre. Hors de là, ce n'est plus qu'une brutalité qui blesse. On la pardonneroit presque aux gens de qualité sans mérite, aux femmes sans esprit, aux jeunes gens sans expérience, aux dévots animés d'un faux zèle. Mais un homme raisonnable doit, par ménagement pour les autres, & pour son propre repos, les prendre & les laisser pour ce qu'ils sont. Qu'il s'applique à les bien connoître, & qu'il exerce son mérite à se mesurer sur eux, qu'il s'en fasse aimer par les condescendances; qu'il leur prete les excuses dont il fait donner une couleur spécieuse à ses propres actions; qu'il évite les reproches offensans; & qu'il s'épargne du moins le chagrin des répliques, & les retours du ressentiment. Tous les hommes ont droit de vous dire : qui vous a établi notre juge ?

Vous n'êtes pas en effet le maître du monde, pour avoir droit d'y dominer seul. Vous n'y tenez que votre place ; & si vous voulez y vivre à votre aise, n'entreprenez pas de vous étendre au-delà des bornes qui vous sont marquées. Vous y trouverez de la résistance, & vous serez mis plus à l'étroit que vous n'étiez. Ajustez-vous avec ceux qui sont autour de vous. Prêtez-vous, afin qu'ils se prêtent. Cédez plutôt que de vous fatiguer inutilement, pour vous faire respecter de la foule.

Une réflexion simple doit vous inspirer cet esprit. Les mauvaises qualités sont plus communes que les bonnes. Il faut que la balance penche du côté que le poids le plus pesant l'emporte. Il faut que le parti le plus foible cede au plus fort ; ou, pour tourner la pensée de son vrai côté, c'est aux forts de s'accommoder aux foibles. Que la raison soit toujours la première à plier ; que les sages se laissent quelquefois mener dans la société par le plus fou ; qu'ils étudient ses bisarreries, son humeur, son foible, ses caprices ; qu'ils s'y ajustent, qu'ils évitent de le heurter ; qu'ils lui cedent même dans ses torts ; qu'ils lui tiennent compte de n'être pas toujours

insupportable à la moindre sérénité qui paroît sur son vilage; qu'ils s'observent; qu'ils continuent de le ménager; qu'ils lui obéissent, s'il le faut. Trop heureux s'il sent leurs condescendances, & s'il en devient un peu plus conciliable!

## XXVIII. LEÇON.

*L'intérêt se joint à la justice pour nous obliger à réparer les offenses réelles. La prudence & la charité veulent que nous allions quelquefois au-devant des mécontentemens déraisonnables. Craindre de scandaliser les foibles. Mépriser le scandale des méchans; mais le lever quand on le peut. Ne point exiger de réparations; les recevoir avec bonté. Sentimens & règles de conduite à l'égard de ceux qui nous offensent.*

**J**USQU'ICI toutes nos leçons, sur les moyens de conserver la paix, ne tendent qu'à nous apprendre le secret de ne point offenser les hommes. Mais il y a toujours loin de savoir ses devoirs, à les remplir. Nous sommes capables de foiblestes, d'imprudences, de négligence, d'inattentions, d'indocilité, de

mauvais exemple ; & par tous ces endroits nous offensoꛑs beaucoup de gens. Il en est même que nous pouvons offenser sans manquer à ce que nous leur devons, & souvent sans le savoir. Ce sont des esprits foibles , scrupuleux , ombrageux, formalistes, crédules. Enfin nous offensoꛑs quelquefois par le devoir & par le bon exemple. Je veux dire que nous avons affaire à des injustes qui s'en trouvent offensés. Or toutes ces offenses apparentes ou réelles, nous obligent à des réparations proportionnées à la nature des fautes & au caractère des personnes. Soyez donc aussi prompt à satisfaire sur tout ce qui peut avoir déplu, qu'attentif à ne vous rien permettre qui puisse déplaire. Sur ce devoir la maxime de l'Evangile est connue : mais la pratique en est toujours combatue par d'orgueilleux prétextes ; toujours embarassée par les inconvéniens qu'on s'y figure ; toujours différée par les résistances, & presque annéantie par les réserves. Rien de si commun que les injures & les injustices ; rien de si rare que les satisfactions pleines. Nous n'écou- tons dans ces délibérations que l'amour-propre, qui ne veut point s'humilier. Mais l'amour-propre est toujours aveu-  
gle

gle sur ses vrais intérêts. Il y a de la folie dans ses répugnances, & de l'imprudence dans ses délais. Il y a tout à gagner, où nous croyons tout perdre. Si la première gloire de l'homme est de ne point s'écarter de ses devoirs, la seconde est d'y revenir. Les fautes avouées deviennent presque honorables; & nous rougissons pourtant de cet aveu. Nous balançons à prévenir ceux que nous avons offensés: la vanité nous persuade que ce n'est pas à nous à faire les premières avances: & nous ne songeons pas que c'est contre nous-mêmes que nous disputons. Dans le besoin que nous avons des hommes, ou que nous en pouvons avoir, nous ne devons rien négliger pour ne leur laisser contre nous aucun sujet de plainte: & n'en ont-ils point quand nous leur refusons des satisfactions qu'ils ont droit d'attendre?

Décidons pour eux ce doute à notre propre tribunal. Interrogeons des sentimens qui ne nous mentiront point. Les fautes ne nous offensent-elles pas d'autant plus qu'elles ne sont pas avouées; que la volonté d'offenser subsiste après l'offense même; qu'on s'obstine à défendre une mauvaise cause, à justifier de mauvaises manières, à prétendre qu'on n'a pas eu

tort à notre égard ? la fierté ne se joint-elle pas presque toujours au ressentiment pour nous rendre irréconciliables ? Avec quelle rigueur en effet exigeons-nous les satisfactions que nous nous croyons dûes ? Avec quelle hauteur les recevons-nous quelquefois ? Quel accueil faisons-nous à ceux qui nous ont offensés, quand ils se présentent devant nous en supplians ? Ne nous trouvent-ils pas trop souvent inflexibles aux marques les plus touchantes de leur repentir ? Ne croyons-nous pas avoir beaucoup fait de pardonner, ou de ne pas nous venger quand on nous outrage ? Ne faisons-nous pas regarder comme une grace de nous réduire à la plus froide indifférence ?

Prononçons maintenant. Quand nous avons nous-même outragé quelqu'un, sommes-nous dispensés de chercher à le regagner par nos avances ? Prononçons, dis-je, contre notre injustice ; & jugeons encore de la grandeur de nos fautes, & de la nécessité de les réparer, par la peine même que ce devoir nous coûte. Cette répugnance de notre orgueil à s'humilier doit nous être un préjugé de la sensibilité des autres à l'humiliation que nous leur avons causée par nos insultes : & nous ne voudrions sur cela leur faire aucune jus-

rice ! & tandis que nous prétendons que rien de tout ce qui se fait contre nous ne soit impuni, nous les aurions offensés impunément ! Où est la justice ? où est l'équité ?

Mettons-nous encore à leur place; sondons de nouveau notre cœur en faveur de leur cause. Que penserions-nous d'eux, si après des vivacités, des brusqueries, des emportemens de colere, des injures inspirées par la malignité ; si après des reproches humilians & des traits de satire, ils nous laissoient dans notre indispotion, sans nous donner aucun signe de leur retour & de leurs regrets ? Il n'est point de fautes qu'on fasse communément avec moins de réflexion que celles que je viens de nommer : mais il n'en est point sur lesquelles on réfléchisse plus, quand il s'agit des moyens de les faire oublier. On demande s'il est toujours nécessaire de faire une démarche de réconciliation, lorsque celui qu'on se souvient d'avoir offensé ne se plaint point, & quand d'ailleurs on ne lui veut point de mal. Ce doute est du moins une preuve qu'on ne l'aime gueres. Il a raison de se le persuader; & vous ne l'en défavoüeriez pas, s'il s'agissoit de quelqu'autre que vous, ou de quelqu'un qui vous eût of-

fenfé vous-même, & qui doutât s'il doit  
 vous prévenir par des excuses que vous  
 n'exigeriez point. D'où viennent en ef-  
 fet tant de raisonnemens sur une obli-  
 gation si juste, si ce n'est de la froideur,  
 de l'indifférence, du mépris, & peut-  
 être encore d'une secrete aversion pour  
 ceux qu'on se souvient d'avoir sensible-  
 ment blessés? Or ces sentimens-là vous  
 plairoient-ils dans un homme qui seroit  
 obligé de vous donner des preuves d'a-  
 mitié moins équivoques, après en avoir  
 manqué pour vous? Si celui que vous  
 avez offensé ne se plaint point, s'il est assez  
 modéré pour dissimuler l'injure, assez  
 patient pour la souffrir, assez charitable  
 pour craindre de vous irriter de nouveau  
 par ses plaintes; faut-il que vous lui  
 montriez une moindre charité, parce  
 qu'il en est plus digne?

Mais faut-il aussi toujours compter sur  
 des apparences de modération? Tout est  
 plein de tromperies dans les vertus que  
 les hommes affectent: elles ne servent  
 souvent qu'à mieux cacher leurs vices.  
 Ce silence qui vous rassure, est quelque-  
 fois ce qui doit vous inspirer plus d'a-  
 larmes. On ne se plaint pas toujours  
 d'une injure reçue. Combien de ressenti-  
 mens que l'intérêt & la crainte obligent

d'étouffer ! Combien de desirs de vengeance qu'on ne dissimule que pour les satisfaire plus sûrement dans l'occasion ! Il y a mille personnes qu'on croit tranquilles sur les sujets de mécontentemens qu'on leur a donnés , qu'on trouveroit peut-être irréconciliables. Une parole injurieuse est un trait de feu jetté dans l'ame qui s'enflamme par mille tristes réflexions ; c'est un levain de haine qui s'accroît tous les jours, & qui s'aigrit de plus en plus. Voilà ce qu'on doit craindre de ceux qu'on a crus les moins sensibles, & les raisons qu'on a de ne pas différer de se reconcilier avec eux.

Mais si vous les trouviez en effet irréconciliables, à quoi serviroient vos démarches ? A remplir un devoir indispensable ; à vous faire sentir combien il en coûte pour faire oublier une injure que vous voudriez vous dispenser de réparer ; à vous persuader que vous ne devez négliger aucun des moyens que l'envie de regagner un homme doit vous suggérer. Qu'il paroisse honteux à l'orgueil, qu'il soit pénible à la paresse, qu'il soit désagréable à la nature, contraire à l'humeur ; où l'intérêt est si pressant, les sacrifices ne doivent rien coûter, ou ne paroître jamais trop grands.

Vous en devez à des gens que vous n'avez jamais offensés. Ils croient l'être, & cela suffit; quelque sujet que vous ayez. pû donner à cette pensée, innocent ou criminel, apparent ou réel, vous ne devez être inquiet que du soin d'appaiser celui qui se plaint, au moins par le soin de le désabuser. Mais est-ce là pour vous une inquiétude? Il vous est bien plus facile de justifier une bonne action, que de vous humilier pour une mauvaise. Vous hésitez; vous reculez. C'est bisarrerie, dites-vous, dans celui qui vous accuse; c'est par bisarrerie qu'il se fâche. Il en pense autant de vous, si vous refusez de le satisfaire. Quoi qu'il en soit, c'est à la bisarrerie même que votre justice vous rend redevable. Moins bisarre, un homme seroit moins digne de la pitié naturelle, à laquelle l'humanité ne se refuse jamais. Réfléchissez pourtant, & prenez garde que la bisarrerie ne soit en effet de votre côté. Nous n'aimons pas à nous croire coupables, & nous rejetons aisément nos fautes sur les autres. Qu'avez-vous pensé de cette personne, avant qu'elle se plaignît de vous? Etoit-ce un mauvais esprit? Lui connoissiez-vous les travers que vous lui donnez? **Change-t-on si vite de caractère? L'é-**

galité d'ame se perd-elle en'un moment, & sans sujet? Supposez-le; il est toujours vrai que vous avez changé pour votre frere: & devez-vous regarder comme une injure legere, la cause d'un si grand mal?

De quelque source que les faux jugemens qu'on fait de nous viennent; soit défaut de lumiere & d'expérience, soit scrupule ou fausse délicatesse, soit sensibilité naturelle, soit petitesse d'esprit, soit envie, soit malignité, rien ne nous dispense de dissiper les soupçons, & d'effacer les impressions injustes en la maniere qui nous est possible. Nous devons au bien que nous faisons une justification, quand elle est utile ou nécessaire à ceux qui le condamnent, ou qui s'en offensent. Il arrive même des occasions, où des ménagemens de charité nous obligent de nous abstenir de certaines actions bonnes, mais indifférentes, pour ne pas blesser la conscience des foibles. Si la chair que je mange scandalise mon frere, je ne mangerai plutôt jamais de chair. Il faut alors épargner la foiblesse jusqu'à ce qu'on puisse l'instruire: c'est manquer à ce qu'on doit à la société, d'y laisser de soi-même une opinion qui peut nuire, inspirer de l'averfion, diminuer la con-

fiance mutuelle, qui lie les membres les uns aux autres.

Si le devoir est indispensable, les mauvaises impressions qu'il fait sur certains esprits, ne doivent point arrêter notre fidélité. Ce seroit manquer de zèle de négliger le bien, parce que les méchans s'en scandalisent: mais ce seroit toujours manquer d'équité, de ne pas lever le scandale quand on le peut. Que l'homme de bien soit toujours prêt à rendre raison de sa conduite, & pour l'instruction des simples, & pour la confusion des faux sages. Il ne suffit pas de renvoyer ceux qui s'offensent injustement au témoignage de leur propre conscience, ou de se contenter de celui de la sienne. Les scandales, quelque injustes qu'ils soient, doivent toujours être considérés comme des faiblesses de nos freres; qui veulent de nous une bonté compatissante. Il y auroit de l'inhumanité à les laisser dans l'erreur, quand on peut les défabuser. Il est de leur intérêt d'être détrompés, & du nôtre de profiter de cet intérêt pour les remettre dans des dispositions qui nous soient plus favorables.

Tout est donc réciproque dans les vues qu'on nous engage à faire des réparations: mais il s'en faut bien que nous n'ayons  
les

les mêmes raisons d'en exiger ; & nous devons être aussi réservés sur l'un , que sévères sur l'autre. Si nous comptons bien avec nous-mêmes, nous trouverons qu'une justice égale nous oblige à penser qu'on ne nous offense point , & qu'on n'en a point la volonté. Le sentiment de nos foibleſſes & de notre indignité nous persuade qu'on ne nous doit rien , ſi ce n'est quelquefois beaucoup de mépris & d'averſion. Nos ſenſibilités exceſſives nous inſpirent de la défiance de nos ſentimens, & nous font craindre qu'ils ne ſoient toujours déraiſonnables. Enfin, la peine que nous éprouvons à nous humilier des fautes que nous faiſons contre les autres , doit nous rendre faciles à nous relâcher ſur les droits les plus apparens , trop contents qu'on revienne à nous , ſans rien exiger pour les injures paſſées.

Ces injures ont-elles été réelles? Nous devons les avoir oubliées ; nous n'en connoiſſons point que l'équité naturelle ne nous oblige à pardonner. Si donc ceux qui ſe ſont emportés contre nous reviennent de leur propre mouvement ; ſi leur conſcience leur preſcrit ce que la nôtre n'en exigeroit point , avec quelle bonté de cœur devons nous les recevoir ; avec

quelle joie de les voir revivre pour nous? C'est à nous de leur épargner une partie de la confusion du retour, de leur montrer un air ouvert, & des sentimens propres à renouer une intelligence éternelle.

Il y a quelquefois chez nous une biffarerie d'amour-propre, qui nous fait trouver les réparations plus offensantes que les offenses mêmes. On n'imagine rien de plus cruel dans la vie, que de voir revenir de bonne-foi ceux qui nous ont fait des injures mortelles : car c'est ainsi que la sensibilité les nomme. C'est, dit-elle, bien assez de ce qu'on a souffert de leurs fautes, sans partager la douleur de leur repentir. On est embarrassé de soi-même ; on a honte de n'être pas assez touché de leur retour. On voudroit les haïr encore ; & on sent qu'on ne le peut plus avec justice, ni même avec bienféance. Mais l'injustice de cette disposition se décele assez d'ailleurs. Ne devons-nous pas nous trouver trop heureux d'avoir un ennemi de moins ?

On ne conçoit pas comment les hommes, qui ne veulent point être haïs, peuvent être inexorables. On fait toutes sortes de démarches pour vous prévenir ; on multiplie les avances ; on en vient aux

soumissions; on y joint les prieres & les protestations de vous donner dans l'occasion toutes les satisfactions que vous pourrez exiger : & vous ne voulez rien écouter. Vous croyez donner de vous l'idée d'une grande ame, par cette espece de fermeté que la religion ou l'humanité regarde d'un tout autre œil , & qu'elle appelle d'un nom bien différent. Elle veut que nous pardonnions les injures mêmes qui ne sont jamais réparées : ce n'est pas assez; elle veut que nous allions au-devant de ceux qui ne nous recherchent point, si nous avons quelque espérance de les ramener. C'est dans cette circonstance qu'il est non-seulement permis , mais nécessaire de se plaindre.

Découvrez au prochain les justes mécontentemens qu'il vous donne , quand il est utile pour lui de ne les pas ignorer. Reprochez à votre ami la faute qu'il a faite , de peur qu'il ne s'imagine n'en avoir point fait ; ou afin que s'il a fait ce que vous lui reprochez , il ne le fasse plus. Expliquez - vous avec lui sur ce qu'on l'accuse d'avoir dit , de peur que ce ne soit un faux rapport.

*Eccles. 19.  
13.*

C'est un devoir indispensable pour ceux qui sont offensés de désirer sincèrement de faire revenir ceux qui les of-

font. Plus sensibles à la perte de ceux qui péchent contre nous, qu'au déplaisir qu'ils nous causent, ce qui doit nous toucher dans leurs fautes, ce sont leurs fautes mêmes; c'est la pitié pour des âmes qui risquent leur salut en se livrant à la haine, à la colère, à l'emportement, à l'injustice, à la violence. Ne vous imaginez pas avoir assez fait, si vous ne vous vengez pas, si vous leur pardonnez du fond du cœur, si vous ne leur desirez point de mal, si vous vous renfermez dans votre indifférence. On ne voit pas tranquillement périr ce qu'on aime. Les sentimens de l'humanité ne sont pas sincères, quand on ne voudroit pas avoir tout fait & tout souffert pour ramener un pécheur à son devoir.

Il ne s'ensuit pas de cette maxime, qu'il soit toujours nécessaire de faire certaines avances vers ceux dont on a sujet de se plaindre. C'est comme je l'ai dit, leur utilité qui doit en décider: & souvent il ne leur seroit pas utile d'être prévenus. Ceux qui péchent par malice en deviendroient plus fiers, & moins disposés à s'humilier de leurs fautes. Il est des momens où leur passion s'irrite, au lieu de se calmer. La charité n'est pas imprudente: mais elle doit être prompt à fai-

sur les occasions qui s'offrent, & ne pas négliger les moyens qui lui sont possibles. Or que faudroit-il souvent pour ouvrir les yeux d'une ame foible, pour dissiper ses préventions, pour lui montrer son tort, & pour l'obliger à le reconnoître? Un pas qu'on feroit, une parole, une explication pacifique qu'on auroit avec elle, une avance indifférente pour lui donner la confiance de se rapprocher, un petit égard, un ménagement: & c'est là souvent ce qu'on refuse. Il semble qu'une ame immortelle ne vaille pas le sacrifice de la moindre bienséance humaine, du plus petit intérêt d'amour-propre. On consent à souffrir: mais doit-on consentir à devenir inutile à ce qu'on est obligé d'aimer? C'est peu pour la charité de ne pas nuire: elle veut servir; elle ne s'accoutume point à l'indifférence: sa patience ne conduit point à l'indolence.

Que jamais du moins l'amertume, le dégoût, l'aigreur, le mépris, les froideurs, & l'éloignement, ne soient en vous les fruits d'un mécontentement dissimulé. Ne vaut-il pas mieux reprendre un *Eccles. 202* homme pour lui donner lieu de reconnoître sa faute, que de conserver contre lui de la colere? Si votre frere péche con-

tre vous, dit Jesus-Christ, allez lui re-  
présenter son tort entre vous & lui; s'il  
vous écoute, vous l'aurez gagné pour  
lui-même: & qui sauve une ame, sauve  
la sienne, ajoute saint Jacques. Mais il  
faut ajouter encore que vous gagnerez  
celui qui péche contre vous pour vous-  
même; c'est un ami de plus que vous  
vous faites. Si la paix vous est chere, ne  
craignez pas de l'acheter au prix d'un  
avis secret; d'une remontrance charita-  
ble. Il importe peu pour vous, que celui  
qui vous offense vous satisfasse: mais il  
vous importe beaucoup de travailler à  
vous en faire aimer, & de le prévenir,  
s'il le faut, pour y réussir.



## XXIX. LEÇON.

*L'esprit qui s'applique trop à ses peines en augmente le poids. Qu'on se fasse une raison de les souffrir ; l'habitude se forme , & les rend plus légères. Il y a des défauts qui ne valent pas que la patience se fasse un effort pour les supporter. Il y a des caractères qui nous apprennent d'eux-mêmes à les laisser pour ce qu'ils sont.*

**L**Es moyens de conserver la paix qui nous réussissent le mieux , ce sont ceux qui dépendent uniquement de nous. La fidélité des autres n'est pas en notre pouvoir ; & malgré nos attentions & nos avances, nous aurons toujours quelque chose à souffrir de beaucoup de sortes de gens ; c'est à quoi le sage doit s'attendre & se préparer. Les événemens les plus fâcheux de la vie , perdent une partie de leur impression par les prévoyances. Les coups frappent moins quand on a su leur ôter l'effort de la surprise ; & le mal qui peut nous arriver n'est plus rien , quand on s'est fait un assez grand fonds de patience & de raison , pour le

M m iij

soutenir. Aux attaques préméditées la défense est plus vigoureuse ; & l'ame qui se dispose à résister par la vue du péril , s'ébranle moins. On ne prévient pas les douleurs ; mais on les affoiblit. Ce moyen pourtant, tout sage qu'il est, n'est pas praticable à toutes sortes d'esprits. Il en est dont la force ne tiendrait pas toujours contre les maux , en les attaquant de front, & par des réflexions directes. C'est par diversion qu'il faut qu'ils les combattent. Qu'ils s'en détournent comme par adresse, pour ne les pas sentir.

Dans les maux du corps, l'inquiétude de l'esprit est souvent ce qu'il y a de pire. La science des medecins est à bout. Ils n'ont point de remedes contre les maladies imaginaires. Pour les esprits capables de cette foiblesse, il n'est point de douleurs modérées. La pusillanimité les rend toutes violentes. Ils boient avec une petite blessure , dont le sentiment s'étoufferoit sous le pied , s'ils vouloient s'appuyer fortement dessus. Un peu de lassitude rend tous leurs membres perclus. La langueur est pour eux un épuisement. Une chaleur de cerveau, c'est une migraine assommante ; un petit rhume , une fluxion de poitrine. S'ils

font émus, ils ont une grosse fièvre. Ils s'assèyent, & le siège est trop dur. Ils sont couchés, tandis que d'autres, qui se portent moins bien qu'eux, agissent & les servent. Ils veulent qu'on les souleve, & crient qu'on les blesse. Leur lit est mal fait; ils ont la tête trop haute, & puis ils l'ont trop basse. C'est en effet la partie la plus malade, & celle qui demanderoit toutes les attentions pour la guérir. Tout le reste se guériroit avec elle.

C'est une image naïve de ceux qui s'appliquent trop aux dé plaisirs que les autres leur causent. Plus ils réfléchissent sur les défauts qu'ils ont à supporter, plus ils leur deviennent insupportables. Le grand secret pour le repos de notre vie, ce seroit de retourner la *besace*, & de mettre nos propres vices devant, & ceux d'autrui derrière. Que les labou- *Pf. 128. 38.*  
reurs labourent sur votre dos, selon l'expression de l'Écriture. Laissez dire, laissez faire ceux qui vous chagrinent, sans affecter de les voir & de les entendre. Soyez sourd aux mauvais discours; & vous deviendrez muet pour les répliques & pour les plaintes. Détournez les yeux pour ne pas voir ce qui vous offense. Celui qui se mettoit en tête de de-

meurer au bout de son champ, pour observer tous ceux qui le traversent, auroit à chaque instant une affliction nouvelle. Sous chaque pas il verroit tomber quelque plante, & se récrieroit. Mais il est absent; & le sentier est battu, quand il vient pour moissonner. Il ne voit le dommage qu'en gros; & le mal s'est fait sans qu'il l'ait senti. L'absence ou la diversion de l'esprit, produit à peu près le même adoucissement à tous les autres déplaisirs. Ceux qui savent charmer leurs maux par des occupations qui les appliquent, ou qui les divertissent, sont les plus sages. On donne ce conseil aux caractères mélancoliques, pour les détourner des tristes images qui se forment de leurs vapeurs noires. Les fureurs de Saül se calmoient au son de la harpe de David.

Usez donc d'artifices avec votre propre imagination. Faites qu'elle ignore le mal qu'on vous fait; & qu'il suffise à votre esprit d'avoir une simple vue, qui vous avertisse de le souffrir; ne vous occupez que de ce que vous avez à faire, tandis qu'on s'emporte contre vous, & qu'on veut vous irriter par des reproches; fuyez quelquefois ceux qui sont en colere, quand rien ne vous re-

tient en leur présence; laissez agir mal ceux qui ne savent pas mieux faire; ne songez point à tout ce qu'on peut dire ou penser de vous, où vous n'êtes pas; contenez les soupçons & les prévoyances; soyez prudent pour vous-même; ne rappelez point inutilement le passé, pour vous en retracer des images affligeantes; ne soyez point trop attentif à ce que le présent vous offre de désagréable.

Il n'est point de caractère plus ennemi de lui-même, que celui d'un esprit inquiet qui réveille les feux déjà couverts de cendre; qui remue le borbier, dont la mauvaise odeur s'exhale, qui renouvelle sans cesse les peines par des souvenirs importuns; qui se retourne pour voir de quelle main sont partis les coups qu'il ressent. On ne juge jamais sans intérêt de ce qui déplaît. La sensibilité trop écoutée vous exagère toujours le mal qu'on vous fait. Vous en soupçonnez plus que vous n'en voyez. Les mauvaises intentions supposées ajoutent aux mauvais traitemens. L'amour-propre vous fait haïr tout ce qui le blesse, tout ce qui le condamne, tout ce qui l'humilie, tout ce qui l'efface, quelque juste ou quelque innocent qu'il soit. Il

y a toujours un retour de comparaison , entre ce que nous sommes , & la maniere dont on nous traite ; entre ce qu'on nous doit , & ce qu'on nous fait. L'injustice qu'on y croit voir produit l'aversion ; l'aversion produit le dépit ; & le dépit s'en prend à tout ce qui vient de l'objet qui le cause. On s'apperçoit des moindres manquemens. On voit les offenses du côté le moins favorable, pour ceux qui les font , & pour soi-même. Dangereuses attentions , funestes inquiétudes , dont on ne peut se guérir , dont on ne peut éviter les tristes suites , que par une forte résolution de souffrir , & de prendre ses peines pour ce qu'elles font !

Chargez-vous de votre fardeau. Portez-le de suite jusqu'au dépôt où vous devez le laisser. A le décharger & le recharger , on en sent tout le poids. N'attendez pas chaque fois qu'on vous fait un nouveau déplaisir , pour vous préparer à le souffrir. C'est un nouvel effort qu'il vous coûte. Chargez-vous de votre fardeau , vous dis-je, & ne vous inquiétez point de ce qu'on y peut ajouter. Celui qui doit en porter plusieurs , ne sent que le premier qu'on lui met sur les épaules. Les autres peseront ; mais

il ne les distinguera point, & ne saura que confusément qu'il les porte. Tel est l'effet de la résolution que je vous conseille ; résolution nécessaire, & par-là même toujours sage. Vous l'avez assez compris jusqu'ici. Ce seroit en vain que vous vous flatteriez d'échapper seul au joug, que tous les enfans d'Adam porteront jusqu'au tombeau. Vous souffrirez de la part de ceux, avec qui vous serez lié. Les efforts que vous feriez pour les réduire, ne serviroient qu'à vous faire mieux sentir tout le poids de leurs foiblesses. Vous roidissez-vous contre les mauvais traitemens : vous souffrez le mal que les autres vous causent, & celui que vous vous faites à vous-même. Celui qui saisit de la main l'épée dont on le perce, en reçoit une blessure de plus. L'enfant qui se défend, quand on veut le châtier, se tourmente plus par ses résistances, qu'il n'est blessé par les coups qu'on lui donne. Il seroit plus sage pour lui de les recevoir, & de n'y plus penser.

Par le parti que vous aurez pris de supporter des imparfaits, vous vous y accoutumerez insensiblement ; & quels maux la patience ne peut-elle pas rendre plus doux, quand on en est venu jus-

qu'à s'en faire une habitude ? Il en est à peu près du caractère de l'esprit comme des traits du visage. On se fait à la laideur la plus difforme. On est lié par les nœuds les plus étroits avec des personnes, qui causeroient sans cesse un dégoût & des aversions nouvelles, si à chaque fois qu'elles s'offrent aux yeux, on étudioit tout ce quelles ont d'irrégulier & de hideux. Cependant on vit ; on converse avec elles : on les envisage sans peine. Les femmes & les maris, les frères & les sœurs, les amis familiers ne se trouvent jamais aussi laids qu'ils sont. Ils se voient sans se voir, & ne se considèrent point par ce qui déplaît en eux. Vous vous familiarisez de même avec les défauts dont vous êtes choqué, quand vous aurez résolu de ne vous y plus tant appliquer ; & vous arriverez à cette tranquillité de vue, qui vous les représentera moins désagréables.

Un maître, un père de famille est d'un esprit violent. Il ne fait se modérer devant qui que ce soit. Vous êtes à peine entré dans la maison, que le tempérament l'emporte. Vous frémissez aux éclats de sa colère ; à ses juremens, à ses menaces. Mais tandis que vous êtes déconcerté, la femme, les enfans, les do-

mestiques n'en sont pas plus émus , & continuent d'aller leur train. Ce sont des gens logés près d'une Eglise , que le vacarme des cloches n'incommode point. Ils ne les entendent plus , parce qu'ils se sont fait une raison de les entendre. Ils dorment la nuit , & le jour ils ne sont point détournés de l'application qu'ils donnent à leurs occupations. Gagnez sur vous d'imiter cette conduite , & vous vous trouverez aussi peu malheureux , que vous croyez l'être beaucoup.

Après tout , avez-vous besoin de tant d'efforts pour vous élever au-dessus de certaines foiblesses , qui subsistent quelquefois avec les meilleures qualités : de certaines fautes , qui ne viennent que du défaut d'étendue d'esprit , ou du défaut d'usage ; qui ne retombent souvent que sur ceux qui les font ; & dont ils ne sont que trop punis par la confusion de leurs bévues , ou par le déplaisir de ne pouvoir se réfondre ? L'humeur & le tempérament ne se réforment gueres : c'est l'ouvrage de toute la vie du sage de les combattre , & l'homme est souvent à recommencer , lorsqu'il croit voir finir les travaux de la vertu la plus laborieuse. Il se trouve dans l'âge le plus avancé , tel qu'il étoit dans sa première jeu-

nessé : aussi peu capable de tenir contre les tentations , qui prennent leur source dans le fond de son caractère. C'est une humeur sombre & mélancolique, un esprit ombrageux que tout inquiète. Vous vous plaignez d'avoir à vivre , à converser , à traiter des soins domestiques , ou des affaires les plus sérieuses , avec des gens qui ne sauroient presque sortir de leurs abstractions , qui ne vous répondent que par des monosyllabes. Vous parlez à des hommes endormis , qui ne se réveillent après de longs discours, que pour vous demander ce que vous leur avez dit. D'autres vous répondent avec des tons secs , avec des airs d'indifférence ou de mépris. C'est chez eux l'effet d'une hauteur naturelle que la raison condamne. Mais en qui la raison n'a-t-elle pas ses endroits foibles ? Les plus grands hommes ne conservent-ils pas de ces défauts de naissance , d'éducation , d'habitude ? Il faut les regarder comme une des misères inséparables de la vie présente. N'est-on pas trop heureux, au milieu des foiblesses de l'humanité , qui causent tant de desordre & de trouble dans le monde , de n'avoir à souffrir que de celles qui sont les moins coupables & qui nuisent le moins ?

Vous

Vous entreprenez de rejoindre les pié- *Eccles. 22.*  
ces d'un pot cassé, si vous essayez d'ac- 7.  
corder certains caractères avec eux-mê-  
mes. Vous tenteriez inutilement toutes  
fortes de moyens pour les contenter,  
parce qu'ils sont mécontents de tout, &  
qu'ils se font une espèce de plaisir de l'être,  
ou de vous mécontenter vous-même.  
Esprits sans consistance, qui n'ont  
ni système, ni maximes suivies; qui ne  
savent ce qu'ils veulent, ni ce qui leur  
plaît; qui vous disent le oui & le non  
d'un instant à l'autre; qui n'ont de constant  
que leurs incertitudes & leurs irrésolutions:  
cœurs déterminés à vous fatiguer par  
des contradictions éternelles; à ne vous  
approuver jamais, quoi que vous fassiez  
pour leur plaire, ou pour prévenir leurs  
mécontentemens. Ce sont de ces joueurs  
avec qui vous ne pouvez ni gagner, ni  
perdre, ni quitter le jeu, sans leur  
donner sur vous une nouvelle prise.  
Voyez-les; ils vous reçoivent désagréablement:  
ne les voyez pas; ils s'empres-  
sent à vous offenser: parlez-leur, ou  
répondez à leurs questions; vous vous  
exprimez mal: taisez-vous; vous avez  
quelque pensée maligne; écoutez-les  
sérieusement; vous êtes froid à ce  
qu'il vous disent: souriez; vous vous  
moquez.

d'eux : refusez de vous entretenir sur certains sujets délicats ; vous ne savez rien : contestez ce qui vous paroît faux ; vous êtes opiniâtre ou de mauvaise foi : applaudissez à ce qu'ils vous exposent ; ils n'ont pas besoin de votre approbation : ne soyez pas de leur sentiment ; vous aimez à les contrarier : convainquez les par des raisons solides & sans réplique ; ils n'aiment pas les raisonneurs : justifiez votre conduite par des exemples ; les exemples ne sont pas leur règle : rappelez leur des histoires sentées ; vous êtes un faiseur de contes : faites-y des réflexions judicieuses ; il ne vous convient pas de moraliser : faites ce qu'ils vous ordonnent dans un moment de caprice ; vous avez eu tort de le faire : corrigez-vous d'une manière qui leur a déplu , vous en prenez une autre qui ne leur déplaira pas moins. Vous vous trouvez en un mot avec eux entre des extrémités , où les contraires vous sont également nuisibles ; si vous évitez Scylla vous tombez dans Carybde ; à droite , à gauche , ce ne sont pour vous que des écueils. Allez donc droit à votre propre but , sans écouter de quel côté ces gens là vous appellent. Remplissez vos devoirs , parce que ce sont vos devoirs , sans vous inquiéter

rer s'ils vous approuvent ou vous désapprouvent. Sur tout le reste, ils vous apprennent eux mêmes à les compter pour rien. Des hommes qui ne veulent pas qu'on les contente, font une leçon de s'en épargner la peine. Il ne reste que le parti de se faire une habitude de les supporter mécontents, & de ne prendre conseil que de sa propre patience.

## XXX. LEÇON.

*Le grand & dernier secret de la patience est de n'avoir rien à se reprocher. L'innocence fait sa propre consolation. Ne succombons point à la tentation d'abandonner le bien pour en éviter la persécution. Ne cherchons à vaincre le mal, que par le bien même. Instruisons les méchans du moins par notre exemple. Désirons leurs changemens, & supportons-les, quoiqu'ils ne changent point.*

**I**L n'est dans la vie de l'homme qu'un seul malheur sans consolation; c'est celui de se trouver en faute. Qu'il n'ait rien à se reprocher à l'égard des autres hommes; il souffrira peu de leur part;

& trouvera dans lui-même l'adoucissement des peines qu'ils pourront lui causer. Rendez-leur ce que vous leur devez, sans inquiétude de leur retour. Soyez scrupuleux à remplir tous les devoirs de la justice & de la politesse. Peu sensible au défaut des manières, peu jaloux des distinctions, pensez & parlez avec modestie de vous-même, jugez des autres avec indulgence. Sincere & droit dans toute votre conduite, fidèle à votre parole, exact à tenir vos promesses, ne cherchez à surprendre personne; ne trompez personne. Soyez discret & réservé dans vos paroles; évitez les médisances; interdisez-vous les censures & les railleries. N'écoutez point vos soupçons; n'agissez point sur des jugemens précipités, sur des sentimens confus, sur des conjectures incertaines. Doutez-vous de trop de crédulité; ne déférez point aveuglément aux jugemens des autres, aux bruits sans origine, aux opinions populaires. Si la lumière vous manque, demandez des conseils, mais avec un sage discernement. N'ayez pas moins de réserve à les donner, que de prudence à les recevoir. Ne décidez point légèrement de la destinée de ceux, qui vous consultent, ou que vous avez vous-même.

me l'empressement de conseiller. Renfermez-vous dans vos propres bornes ; ne vous mêlez que de vos propres affaires. Faites bien ce que vous faites ; conformez-vous aux bienséances de votre état, de votre profession, de votre âge. Ne vous étendez point au-delà de la mesure de vos talens. Reprenez ceux qui péchent, si c'est pour vous un devoir de les reprendre ; & n'ayez, en les corrigeant, point d'autre intérêt que celui de les corriger. Souffrez d'être repris vous-même par ceux de qui vous dépendez ; craignez le malheur de conserver vos vices ; & ne donnez pas de vous l'idée d'un esprit indocile. Laissez ceux sur qui vous n'avez point d'autorité, dans la liberté de vivre & d'agir selon leur caractère. Accommodez-vous à ceux que vous entreprendriez en vain de réduire ; & prenez les pour ce que la nature ou l'habitude les a faits. Attentif à ne rien vous permettre qui puisse déplaire, soyez prompt à réparer ce qui pourroit avoir déplu, sans exiger pour vous les mêmes attentions. Ne reprochez à personne ses fautes, que pour sa propre utilité. Découvrez avec bonté les sujets que vous pouvez avoir de vous plaindre, à ceux que vous espérez de

regagner par vos avances ; faites-vous une habitude de porter le fardeau de leurs foiblesses par la résolution de les dissimuler & de les souffrir ; cédez, pour ne pas irriter les passions ; abandonnez les caracteres désespérés à leur propre malheur. J'ose vous le dire : gardez ces pré-

*Lev. 18. 5.* ceptes , & vous y trouverez la vie.

C'est le privilege de la vertu de suffire à son propre bonheur. Le solide contentement de la vie vient de la bonne conscience. Sans elle le plaisir même & la tranquillité de la destinée la plus douce, devient insupportable. Mais avec elle tous les troubles du dehors alterent peu le calme de l'ame. Il n'y a personne en un mot avec qui il soit plus fâcheux d'être mal , & plus agréable d'être bien , qu'avec soi-même. Or ce bien dépend de la pensée qu'on fait son devoir. On ne peut qu'être tourmenté par les scrupules de la mauvaise disposition de son cœur , & des irrégularités de sa conduite. Mais qui peut altérer la douceur de la paix d'un homme , qui n'a rien à se reprocher ? Il se voit au-dessus des jugemens des autres. Les traits des mauvaises langues s'émoussent contre un cœur innocent. Ce sont des flèches lancées en l'air & des coups qui portent à faux.

Des insultes & des invectives que la conscience dément, sont sans force, & ne font point leurs impressions. Il méprise des discours, qui le laissent tel qu'il est.

*Imit. I. 2.  
3. 46.*

*Que sont des paroles après tout, que des paroles? Elles frappent l'air, & ne brisent point les pierres* Les injustices même & les violences deviennent plus supportables; & notre plus solide consolation dans les mauvais traitemens, c'est de ne les avoir point mérités. Prenez-y garde pourtant; ce n'est point l'amour-propre qui s'applaudit de ce que les autres ont tort, & qui se trouve content de lui-même. Nous verrons ailleurs que la charité doit toujours s'affliger des fautes qui se commettent contre elle. Mais l'innocence se console par la vue de n'avoir rien fait, qui puisse les justifier: & tandis que nous avons à souffrir, il vaut mieux que ce soit en faisant le bien, qu'en faisant le mal.

*3. part. lec.  
26.*

On ne fait donc ce qu'on dit, quand on s'imagine qu'on auroit de quoi se consoler, si on souffroit pour quelque faute qu'on eût faite. Cette foiblesse n'est que trop ordinaire. Ce qui nous révolte le plus dans les mauvais traitemens, c'est leur injustice. Un sentiment né dans tous les cœurs les avertit que

la peine n'est dûe qu'à celui qui pêche. Etre innocent & malheureux, c'est un fort qui n'est point du goût de la nature. Elle ne concilie point ces deux idées. Mais il faudroit répondre à ceux qui se plaignent de cette destinée, ce que Socrate répondit à sa femme, qui se lamentoit de ce que ses Juges l'avoient injustement condamné : Seriez - vous plus contente, lui dit-il, si c'eût été justement ?

Quoi qu'en pense l'amour-propre, il est doux de n'avoir point de reproches particuliers à se faire sur les mauvaises manieres dont on use à notre égard. On peut être coupable d'ailleurs aux yeux de Dieu. Nous ne sommes jamais assez irréprochables pour ne mériter aucun châtiment. Tout est juste de sa part dans ce que nous souffrons. Mais du côté des hommes, il vaut toujours mieux que ce soit pour le bien, que pour le mal, qu'on nous maltraite. Souffrir pour le mal, c'est en porter la peine ; souffrir pour le bien, c'est changer la peine du mal en mérite. Se plaindre de souffrir innocent, c'est presque souhaiter d'être coupable ; & il n'y a en effet tant de biffarerie dans nos foiblesses, que notre impatience va quelquefois jusqu'à nous  
inspirex

inspirer de donner des sujets de se plaindre à ceux qui se plaignent de nous sans sujet.

Rien ne nous coûte plus à soutenir qu'une fidélité mal récompensée ; & la persévérance dans les mauvais traitemens est notre écueil. Nous sommes plus capables d'un grand effort, que d'une longue tolérance. Mais qu'il ne vous sorte jamais de l'esprit, que votre grand intérêt, c'est de vous mettre en paix avec vous-même ; que cette paix consiste dans une entière victoire sur toutes vos passions, & ne peut jamais être troublée par les passions des autres. Que le mauvais succès d'une conduite où la raison domine, ne vous en dégoûte point. Tant que vous ferez bien, vous êtes sûr d'être content de vous. Si vous souffrez malgré le bien que vous faites, vous n'en serez que plus content, parce que vous en serez plus assuré du desintéressement de votre vertu. Si vous souffrez de la part de ceux même à qui vous faites du bien, ou par la haine même de ce bien; vous trouverez dans votre patience le comble du contentement, parce que vous arriverez à l'héroïsme de la vertu. Vous comprendrez ce que

dit l'Apôtre, que son cœur ne pouvoit contenir la joie dans l'excès de ses tribulations ; & vous sentirez , par une heureuse expérience, la vérité de ce langage , qui n'est qu'une folie pour le monde.

Insensé qui se laisse séduire aux conseils de son impatience ! Avec quelque mauvais succès que vous puissiez être attentif à ne rien faire qui mécontente les hommes , soyez ferme dans la résolution de ne jamais balancer entre vos devoirs , & l'amour d'une fausse paix. Ne vous laissez point vaincre par le mal : mais travaillez à vaincre le mal par le bien. C'est la seule vengeance qui nous soit permise ; c'est le talion de l'Evangile : & l'Evangile est toujours un Evangile de paix pour ceux qui sont fidèles à suivre ses maximes. Que le monde fasse trêve avec ses préventions ; & qu'il en essaye. Que les hommes s'aiment les uns les autres ; qu'ils aiment leurs ennemis même ; qu'ils fassent du bien à ceux qui les calomnient, qu'ils bénissent ceux qui font contre eux des imprécations , qu'ils ne se vengent enfin que par des bienfaits : & leur fidélité leur fera trouver le repos de l'ame dans ce joug , qui

leur paroît insupportable à la nature.

Jesus-Christ qui vous invite à le prendre sur vous, le porta lui-même : & ce fut la source de sa paix inaltérable. Défier ses ennemis de le convaincre d'aucun péché, c'étoit les défier de troubler la tranquillité de sa vie. Suivez-en le cours, & voyez dans ce modèle à quoi vous devez vous attendre en l'imitant. Il se montra capable de tous les sentimens que l'humanité doit produire; mais jamais on ne vit rien en lui qui ressentît le dérèglement des passions. Sa vertu ne ressembloit point à l'indolence affectée des Philosophes : il conversa parmi les hommes, en homme sensible à tout ce qui est de l'homme; il saisit par tout les occasions de leur faire du bien; jamais il ne leur fit de mal. Ce caractère devoit lui gagner tous les cœurs; & pour le haïr, il fallut le haïr gratuitement. On le haït en effet, on l'accabla d'outrages; mais il étoit prêt à tout, & ne se troubla de rien. Jamais il ne rendit injures pour injures, menaces pour menaces. Ce ne fut que douceur dans ses réponses, que patience dans ses maux. Il triompha de tous les mauvais traitemens, parce qu'il haïssoit les vi-

ces, sans haïr les hommes.

Le bois sec ne doit pas espérer d'être mieux traité que le bois verd. Vous serez haï du monde, vous en serez persécuté : mais ne vous en étonnez point, dit un Apôtre, & ne soyez point tenté de l'imiter. Il n'est pas votre regle. Sa malignité retombera sur sa tête, & votre justice vous sauvera. Je conçois qu'il est triste de voir son repos, son honneur, ses biens, sa liberté, sa vie même en butte aux insultes des méchans. Malgré le cœur le plus pacifique ; malgré l'esprit le plus égal, le plus désintéressé, le plus patient ; malgré la conduite la plus irréprochable, on n'est pas hors d'atteinte aux mauvais jugemens, aux traits des mauvaises langues. On se voit calomnié par un imposteur, attaqué par un usurpateur, traîné devant les tribunaux, maltraité par la violence, opprimé par les puissances, dépouillé de l'héritage de ses peres, frustré du prix de ses travaux, exclu de ses emplois. Les plaintes & les justifications sont des ressources inutiles ; mais l'innocence en trouve toujours une en soi, qu'aucune injustice ne lui peut enlever. Elle trouve dans l'injustice même, & dans toutes les pei-

nes qui lui viennent des défauts des hommes, des utilités qui l'en dédommagent, & qui feront le sujet de la troisième Partie de notre Ecole. Son sort n'est jamais à plaindre; & toute la pitié doit se réserver pour ceux, qui cherchent à l'inquiéter.

Qu'ils soient donc au moins instruits par notre exemple. N'opposons que de la douceur à leur brutalité, que du silence à leurs injures, que de la tranquillité d'ame à leurs insultes; à leurs emportemens, que de la modération. Fatiguons enfin leur malignité par la patience; & désarmons leur colere, en ne lui résistant point; Montrons-leur que nous sommes leurs freres, lors même qu'il nous haïssent; que nous avons pour eux une affection sincere: que nous ne détestons en eux que les injustices; que loin de souhaiter leur perte, nous ne désirons que leur changement; & que nous voudrions y contribuer de tout ce qui dépend de nous. C'est ainsi que nous accomplirons toute justice à leur égard; & de notre côté la paix sera le fruit de la justice.

Soyez sur-tout en garde contre les fausses ressources que l'impatience inspi-

re. Vous en avez vu l'inutilité & les dangers : & vous devez être bien convaincu, par ce que je viens de vous dire, qu'elles ne serviroient qu'à vous rendre plus malheureux, quand elles ne feroient que vous rendre plus coupable. Revenez-en, toujours à l'ainour du devoir & de l'ordre, comme à la vraie source de la paix. N'espérez de l'obtenir que par de continuels sacrifices. Prenez beaucoup sur vous; & pour apprendre à beaucoup souffrir pour elle, aimez-la beaucoup. Dans cette dispositon, que votre unique attention soit de bien regler votre charité, de l'éclairer sur ses différentes obligations, de la conduite par la prudence, de savoir avec quelles sortes de personnes vous devez souhaiter de vivre en paix, & de quels moyens il faut que vous vous serviez. Lisez avec attention ceux que je vous ai proposés. Tirez de chacun les maximes qui vous conviennent; imprimez-les fortement dans votre esprit, afin qu'elles vous soient toujours présentes dans l'occasion. Vous éprouverez alors que le grand secret d'être moins offensé par les hommes, c'est de ne les offenser jamais; de beaucoup faire pour les contenter, &

d'exiger peu pour être content d'eux. Cette conduite est fondée sur la justice que vous leur devez, & sur celle que vous vous devez à vous-même. Et quelque succès qu'elle ait à leur égard, elle vous laissera toujours l'ineestimable consolation de n'avoir rien à vous reprocher.

*Fin de la seconde Partie.*

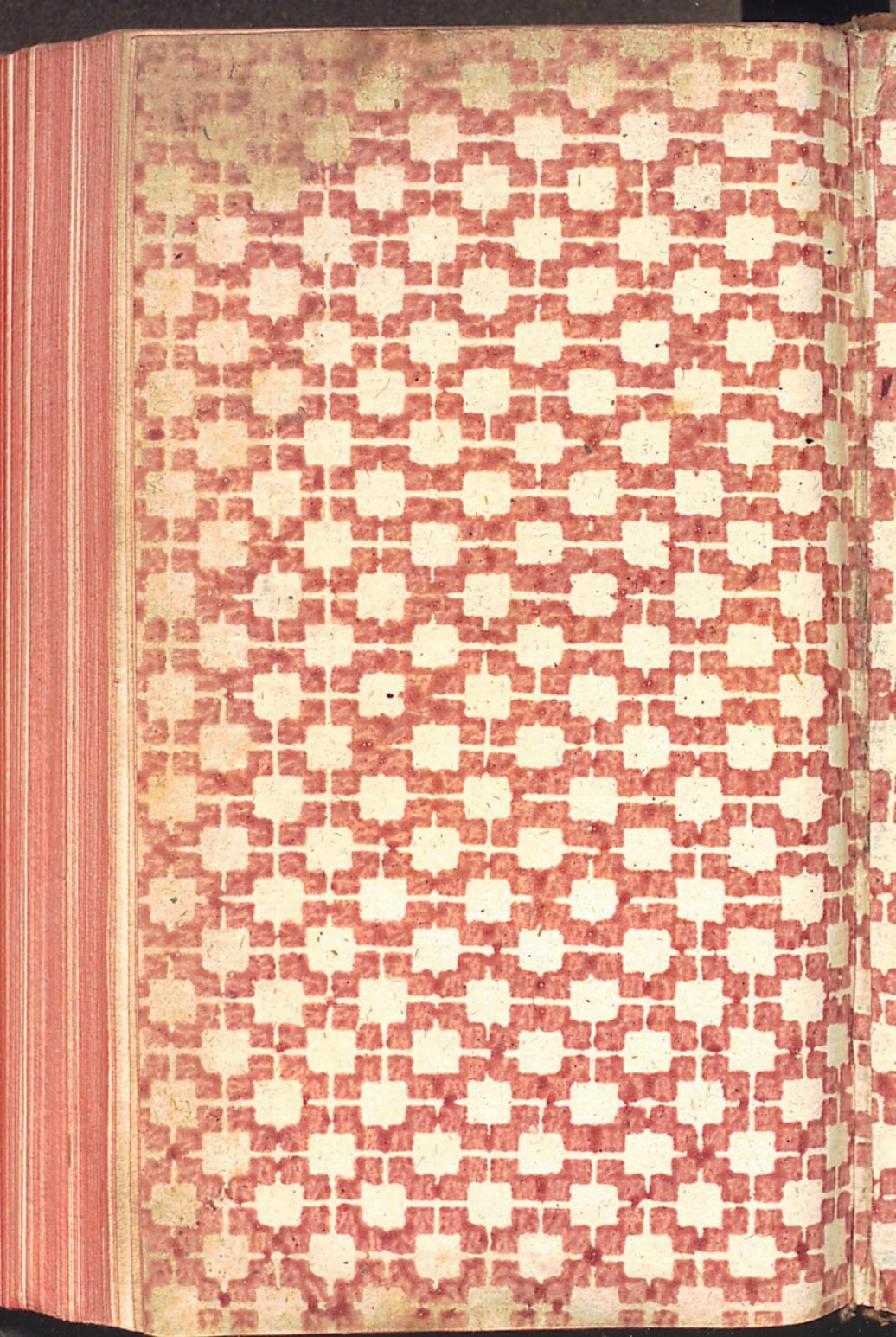






ABW 4903

(2.)







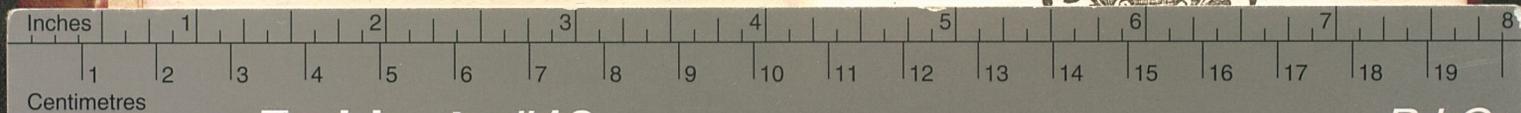
LES LEÇONS  
DE  
LA SAGESSE.  
SUR  
LES DEFAUTS DES HOMMES.

SECONDE PARTIE;

*Qui traite des fausses ressources de l'impatience, & des vrais moyens de prévenir les peines, ou de les rendre plus supportables.*

Par M. DEBONNAIRE.

NOUVELLE EDITION CORRIGÉE.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

